

Phénomènes émergents liés aux drogues

Tendances récentes sur les usages de drogues à Lille en 2017

Tendances récentes et nouvelles drogues



Sébastien Lose
(CedrAgir)

Drogues sur le site de Lille en 2017. Etat des lieux et tendances récentes

Sébastien Lose

Sociologue ingénieur d'enquête en sciences sociales - Coordinateur Trend/Sintes
Lille

Spiritek

Association de réduction des risques en milieu festif et Caarud

Rapport établi par

CedrAgir (Directeur : Laurent Deligne),
dans le cadre du dispositif

Tendances récentes et nouvelles drogues (Trend) de
l'Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies
en lien avec la Fédération Addiction
Nord-Pas-de-Calais
et l'association Spiritek



CedrAgir – Coordination Trend-Sintes
247, boulevard Victor Hugo
59000 Lille
33(0) 320 07 20 94
Mail : sebastien.lose@cedragir.fr
Siège : 11, rue Eugène Varlin – 59160 Lomme
Site : www.cedragir.fr

Observatoire français des drogues et des toxicomanies
3, avenue du Stade de France
93218 Saint-Denis La Plaine Cedex
33(0) 141 62 77 16
Mèl. ofdt@ofdt.fr
Site : www.ofdt.fr

SOMMAIRE

SOMMAIRE	3
Matériel et contributions	7
Méthodologie	7
Introduction	9
Observations et résultats du site de Lille en 2017	11
Approche transversale : espaces, usages et populations observées	11
Milieus festifs	11
Milieu urbain	16
Répression/ Marché des drogues	17
Approche par produit	20
Prix des produits	20
Les opiacés	22
Héroïne	22
Buprénorphine haut dosage (BHD)	28
Méthadone	30
Suboxone®	33
Les sulfates de morphines (Skénan LP®)	33
Opium Rachacha	33
Autres médicaments codéinés/opioïdes	33
Les stimulants	34
Cocaïne	34
Crack/Freebase	44
MDMA / Ecstasy	47
Amphétamines (speed)	56
Khat	58
Les hallucinogènes naturels	59
Cannabis	59
Champignons hallucinogènes	65
DMT	65
Salvia divinorum / datura / LSA / mescaline / iboga	67
Les hallucinogènes synthétiques	68
LSD	68
Kétamine	71
GHB/GBL	76
Les NPS (Nouveaux Produits de Synthèse)	78
Les médicaments psychotropes non-opiacés	84
Les benzodiazépines	84

Diazépam (Valium®).....	84
Flunitrazépam (Rohypnol®) / Clonazépam (Rivotril®)	85
Zolpidem (Stilnox®) / Oxazépam (Séresta®) / Alprazolam (Xanax®) / Bromazépam (Lexomil®)	85
Autres médicaments	86
Autres produits	88
Poppers	88
Protoxyde d'azote	92
SYNTHESE	96

Matériel et contributions

Site TREND Lille :

Sébastien Lose

Rédaction du rapport :

Sébastien Lose (avec la participation de l'association Spiritek, Lille)

Merci à ces professionnels d'avoir participé activement à la collecte d'informations lors de réunions, groupes focaux, entretiens ou contacts plus informels. Merci également à l'ensemble des professionnels avec qui nous échangeons régulièrement et qui nourrissent notre réflexion.

Merci à l'association CedrAgir de nous soutenir dans nos démarches d'enquête et de recherche.

Merci également aux enquêteurs et aux collecteurs du dispositif Trend/Sintes, sans qui ce travail n'aurait pas abouti.

Merci enfin aux usagers d'avoir accepté de participer au dispositif.

Dans un souci de respect de la vie privée, nous avons choisi de conserver l'anonymat des usagers mais également des contributeurs et collecteurs Trend/Sintes.

Méthodologie

Les données à partir desquelles ce rapport est rédigé sont issues d'un recueil spécifique au dispositif Trend et de sources externes. Il s'agit de :

- 14 entretiens non directifs auprès d'usagers
- 11 entretiens non directifs auprès de professionnels
- témoignages succincts sur des faits marquants
- un document de notes ethnographiques de 83 pages, qui regroupe des comptes rendus d'observations ethnographiques de fêtes ou soirées
- 1 groupe focal avec des intervenants sanitaires
- 2 interviews avec des professionnels représentant les services chargés de l'application de la loi : laboratoire de police scientifique, major de police de la brigade des stupéfiants de Roubaix

- 7 comptes rendus de réunions d'intervision (réunions régulières, dans plusieurs villes de la région, regroupant différents acteurs de santé à propos de patients communs, afin d'échanger sur leurs pratiques, aborder les difficultés rencontrées et élaborer un diagnostic partagé)
- 6 comptes rendus de réunions du Collectif RDR (réunions mensuelles de professionnels de l'addictologie de Caarud et Csapa)
- 1 questionnaire qualitatif¹ festif renseigné par les intervenants de l'association Spiritek à Lille
- 2 questionnaires qualitatifs « urbain », renseignés par les intervenants du Caarud Tarmac à Valenciennes et du Caarud L'Etape à Arras
- 12 fichiers de revue de presse, locale et régionale
- 41 collectes d'échantillons de produits, dans le cadre du Système d'identification national des toxiques et des substances (Sintes).

En 2017, le dispositif d'observation Trend pour le site de Lille a été coordonné par Sébastien Lose, sociologue ingénieur d'enquête en sciences sociales à l'association CedrAgir.

De plus, une convention lie CedrAgir à Spiritek, association de réduction des risques en milieu festif et Caarud, qui, en plus du questionnaire qualitatif sur les usages dans l'espace festif techno, a produit une note portant sur le cannabis en milieux festifs.

L'ensemble du matériel a été intégré à une base de données, indexée selon une grille de codage élaborée par l'OFDT, sous le logiciel NVivo version 10.

¹ Le questionnaire qualitatif Trend recherche, produit par produit, dans une liste de 20, sa disponibilité, son accessibilité, ses modes de préparation et d'administration, les problèmes de santé associés, les groupes de consommateurs, ses perceptions et les modalités d'acquisition.

Introduction

Ce document constitue le seizième rapport sur les faits marquants et les tendances liés aux drogues sur le site de Lille, pour l'Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies (OFDT) dans le cadre du dispositif Tendances récentes et nouvelles drogues (Trend). Edité par CedrAgir, il est rédigé à partir d'un matériel collecté par le coordinateur à CedrAgir, l'association Spiritek et par des professionnels et des usagers qui ont accepté de rendre compte de leurs observations sur les sujets intéressant le dispositif.

Celui-ci procède d'abord selon des méthodes qualitatives (observations, témoignages, entretiens, groupes focaux ...). Il permet, annuellement, de disposer d'un corpus d'informations sur les drogues et leurs utilisations, certaines déjà décrites, d'autres nouvelles, certaines spécifiques (les importants mouvements transfrontaliers), d'autres communes avec tout ou partie de celles réalisées dans les sept autres sites² qui, avec celui de Lille, constituent le réseau Trend.

Les observations portent plus particulièrement sur six thèmes relatifs aux drogues :

- les populations qui en font usage ;
- les substances psychoactives consommées ;
- les modalités d'usage (préparation, administration, contexte) ;
- les dommages sanitaires et sociaux consécutifs à certains de ces usages ;
- les perceptions et représentations relatives à ces produits ;
- leurs modalités d'acquisition ou de production.

Ces questions sont étudiées dans deux espaces : l'espace urbain et l'espace festif. Le dispositif Trend s'intéresse particulièrement à ces deux espaces parce qu'ils offrent la possibilité de rencontrer, dans des lieux ou des temps que l'on peut circonscrire, une part importante des usagers de drogues. Et c'est au sein de ces deux espaces, même s'ils ne sont pas les seuls, que l'on peut observer le plus aisément des phénomènes nouveaux ou non encore observés.

L'espace urbain, défini par TREND, recouvre essentiellement le dispositif des structures de première ligne, à savoir les Caarud (Centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques des usagers de drogue), les Csapa (Centres de soin, d'accompagnement et de prévention en addictologie) -associatifs et hospitaliers- et les lieux ouverts (rue, squat, etc.). Notons que cela induit un biais de recrutement des usagers interrogés : la plupart des personnes rencontrées dans ce cadre sont des usagers problématiques de produits illicites dont les conditions de vie sont fortement marquées par la précarité.

L'espace « festif » désigne des lieux, qu'ils soient publics ou privés, où se déroulent des événements festifs. Il comprend l'espace dit « alternatif » (free parties, rave

² Bordeaux, Lyon, Marseille, Metz, Paris, Rennes et Toulouse.

parties, teknivals) mais aussi les clubs, les discothèques, les salles de concerts ou les soirées privées.

Nous proposerons dans un premier temps une **analyse transversale** des faits marquants de l'année 2017, c'est-à-dire ayant eu lieu dans l'espace festif ou dans l'espace urbain :

- Les évolutions des contours des espaces,
- Les usagers (nouveaux profils d'usagers, évolutions de groupes d'usagers, etc.)
- Les pratiques (évolutions transversales aux différents produits)
- Les politiques et dispositif de réduction des risques (faits marquants)
- L'évolution du marché et des trafics

Puis, une **approche par produit ou classe de produits** aborde plus en détail la situation de chacune des principales catégories de substances psychoactives observées sur le site de Lille, à savoir la situation des opiacés, du cannabis, des stimulants, des hallucinogènes, des autres médicaments psychoactifs, et des nouveaux produits de synthèse (NPS) vendus sur internet.

Observations et résultats du site de Lille en 2017

Approche transversale : espaces, usages et populations observées

MILIEUX FESTIFS

Approche typologique des espaces festifs

Tout d'abord Il nous faut ici définir les différents types d'espace festifs :

- Le milieu festif généraliste commercial/« grand public » : regroupe des lieux publics commerciaux officiels, soit des clubs/bars/discothèques (avec entrée payante ou non) qui diffusent des musiques généralistes populaires (musique de variétés/pop-rock/disco/funk/dance/musiques électroniques commerciales...) et accueillent le plus souvent des publics non-consommateurs de produits illicites
- Le milieu festif alternatif commercial : regroupe des lieux publics commerciaux, soit des clubs/bars/discothèques (avec entrée payante ou non) qui programment des DJ's moins connus du grand public et diffusent des musiques moins connues, plus « pointues » et souvent plus extrêmes (breakcore/electronica/IDM/acid-techno/hardcore/gabber...). On y trouve un certain nombre de publics consommateurs de produits illicites. Les lieux en question ne sont pas forcément des lieux officiels dans la mesure où de plus en plus de ces soirées prennent place dans des lieux nouveaux et/ou éphémères (c'est-à-dire qui ne sont pas forcément prévus pour recevoir un regroupement de « clubbeurs ») : courée, fort, port fluvial, jardin/parc/espace vert, ancien corps de ferme, ancien bureau administratif... Ces soirées ont la plupart du temps demandées des autorisations légales et semblent répondre à une réelle volonté actuelle de réappropriation de l'espace public par les acteurs du mouvement.
- Le milieu festif alternatif illégal : regroupe (depuis la fin des années 80/début 90's, période où sont nés ces mouvements) les « teufs »/free-parties, qui prennent place dans des lieux ouverts hors de la Métropole lilloise et accueillent un nombre significatif de consommateurs de produits illicites. Y sont diffusés différents types de variantes de musique techno.
- Le milieu festif techno privatisé : cf. plus bas dans ce chapitre.

Il faut relever également le grand succès populaire actuel des musiques électroniques en général, plus particulièrement de la techno (et ses sous-courants), et des soirées qui diffusent ces genres. Les programmations évoluent tendanciellement vers une

techno de plus en plus dure/sombre, soit la branche « indus » (pour « industrielle »). Nombreuses sont les soirées qui programment de la techno et bien souvent, ces soirées affichent complet ou tout du moins de fortes affluences. De ce fait, les analyses contenues dans ce rapport sont bien souvent issues d'observations faites dans des lieux/contextes de consommations ayant attiré à des musiques électroniques (au sens très large, de la techno en passant par le breakcore, le dub ou bien encore l'electronica/IDM), étant donné que la scène rock/punk/métal est significativement moins marquée par des usages variés et continus de drogues, ou bien qu'elle n'a pas pu être suffisamment étudiée pour en tirer des conclusions.

Les milieux festifs lillois en 2017

Les milieux festifs lillois se caractérisent depuis maintenant plusieurs années par une opposition nette entre certains lieux et secteurs alternatifs/undergrounds qui tentent de survivre tant bien que mal et des lieux plus « grand public » qui se trouvent principalement dans les secteurs Solférino/Masséna/centre-ville/Vieux-Lille. Ces différents espaces drainent des populations différentes en termes de profils et de « philosophie », de recherches festives.

En effet, les acteurs et les associations du mouvement culturel techno proposant des programmations alternatives ont d'énormes difficultés à pouvoir trouver des lieux adéquats pour organiser leurs événements. Ils se heurtent à des fermetures successives d'établissements, pour des raisons de non-conformité aux normes de sécurité, qui, de fait, se raréfient. Les associations et les motivations personnelles sont nombreuses mais il n'y a plus les lieux pour que chacun puisse organiser sa soirée de la façon dont il le souhaiterait. Pour ce qui est des soirées techno/musiques électroniques, plusieurs alternatives ont été trouvées à cette problématique : tout d'abord, le fait d'organiser des soirées privatisées, dans des lieux tenus secrets jusqu'à la dernière minute (qui peuvent être des lofts/appartements, des hangars, des caves etc...), avec un système de vente de billets sur internet, souvent avec une jauge limitée et/ou un système d'« infoline »³ (comme dans les années 90/début 2000), pour ne rien laisser filtrer comme information à propos du lieu, ou bien encore investir de nouveaux lieux éphémères et originaux : ancienne carrosserie, sauna, église désacralisée, etc... Ainsi, on peut parler de l'existence actuelle d'un « milieu festif techno privatisé ».

Au niveau des publics rencontrés lors des événements festifs techno (événements commerciaux « grand public »), on y trouve bien évidemment des jeunes de 18 à 25 ans (étudiants, jeunes salariés...), mais on a aussi pu voir depuis quelques années des individus, maintenant âgés de 37 à 45 ans, qui étaient habitués à faire la fête dans ces contextes - et éventuellement y consommer des produits - durant la fin des années 90 ou début 2000 et qui sont revenus « à leurs premières amours » et ont recommencé à fréquenter les boîtes de nuits et pour certains à reconsommer des drogues (comme nous le verrons plus loin, notamment dans le chapitre « MDMA /ecstasy ») :

« Soirée avec le fameux dj techno Marco Bailey. Malgré le dj de renom, le public est très clairsemé ce soir-là et est composé d'un mélange « d'anciens » et de jeunes/étudiants plus typiques de cette boîte de nuit. A ce propos, quelques personnes de 35-45 ans faisaient référence au fait que ce dj jouait « à la grande époque » de la Bush et de la Goa, en Belgique,

³ Transmission écrite d'informations factuelles portant sur le lieu de l'évènement, l'horaire, le prix d'entrée, etc...

au début des années 2000. C'est un petit peu un revival pour certains ! » (Notes ethnographiques).

Pour ce qui est du phénomène des « afters » (poursuivre la fête une fois les lieux festifs fermés), il semblerait que cet aspect de la fête, qui a toujours plus ou moins existé sous diverses formes à travers le temps, ne faiblit pas en popularité. Bien au contraire. Ainsi, un bar a en particulier pendant trois ans été le point névralgique des fêtards du petit matin dans le quartier populaire de Wazemmes, diffusant des musiques électroniques pointues. Mais celui-ci a dû fermer ses portes durant l'été 2017, principalement pour des soucis de voisinages et n'a pas vraiment été relayé par d'autres lieux publics (certains s'y sont essayés mais pas avec le même engouement au niveau du public).

Même si ce n'est pas le seul, le secteur de la rue Masséna (autrement appelée « rue de la soif »), où se polarise une grande partie des lieux de fêtes grand public, est régulièrement le théâtre d'actes de violence et autres incivilités, entre les publics qu'y s'y croisent. L'alcoolisation massive, surtout, et certaines drogues y jouent un rôle catalyseur important.

De par sa situation géographique, Lille se trouve au carrefour de la Belgique, de la Hollande, de Paris, de Londres... Tant et si bien que des Lillois - blasés pour certains par l'offre festive de leur ville - n'hésitent pas à régulièrement faire des déplacements hors de leur ville pour aller faire la fête ailleurs, que ce soit à Paris, à Gand, à Bruxelles, à Amsterdam, voire même à Berlin. Ces déplacements sporadiques peuvent engendrer des modifications progressives des produits en circulation en milieux festifs lillois, de par les influences diverses qu'ils provoquent (nous aborderons ce point plus tard dans ce rapport).

Pour rester dans la lignée de ce type de raisonnement, il faut aussi garder en tête que des publics habitués des milieux festifs illégaux traversent parfois des espaces festifs commerciaux/légaux, comme c'est le cas pour les fameux carnivals :

« X. est un habitué des carnivals d'hiver du dunkerquois. A la question : « mais là-bas c'est que de l'alcool, non ?! », il répond, en gros : "oui, certes mais après tu as toute la bande des teuffeurs du secteur qui sont là aussi et qui eux peuvent consommer divers produits " » (Notes ethnographiques).

Enfin, sans les nommer, il existe indéniablement dans la région et en proche Belgique des boîtes, des clubs et des festivals emblématiques, qui deviennent des lieux d'expérimentations de toutes drogues, des lieux de passage où des rituels de prises de produits se perpétuent au fil du temps et des générations qui y passent. Une des explications à cette tendance viendrait du fait que ces lieux ont de fortes affluences, bénéficient d'espaces importants et donnent lieu à plus de ventes de produits illicites que dans un club lillois « normal ».

Prévention en milieux festifs

L'association Spiritek, installée dans le centre-ville lillois, couvre une grande partie des besoins en termes d'actions de prévention à Lille ou bien même dans la région des Hauts-de-France. Spiritek (pour « esprit techno ») développe depuis 1996 des actions de préservation de la santé en milieux festifs. Sa création provient du regroupement d'amateurs de musiques électroniques soucieux d'agir face à l'explosion des consommations des drogues de synthèse. Des stands d'information sont mis en place depuis lors.

Depuis 2011, Spiritek a rejoint le programme belge de labellisation « Quality Nights » pour les établissements organisant des événements festifs (discothèques, salles de concert...) puis a décliné le concept avec le label « Quality Bar » dans plusieurs villes du Nord.

Depuis 2013, Spiritek a lancé la « Borne-to-be-Alive », comprenant un éthylomètre et un support pour flyers et matériel de base prêtés aux organisateurs de soirées afin de soutenir la diffusion des informations et du matériel de réduction des risques, ainsi que la responsabilisation des acteurs du milieu festif.

De plus, Spiritek a aussi mis en place un kit à faire la fête, qui est un kit gratuit de Réduction des Risques, distribué au local sur rendez-vous. Il est destiné aux personnes qui font la fête chez elles avec quelques amis. Il contient entre autres des brochures d'information, des outils de RdR (capotes, Roule ta Paille, etc...). Spiritek organise en parallèle de cette distribution de matériel des formations à destination de ceux qui organisent des soirées festives (privées/publiques, au sein des espaces festifs alternatifs/illégaux ou commerciaux), c'est-à-dire des associations, des BDE, etc...

Enfin, depuis 2016, ils proposent de l'analyse de drogues comme outil de réduction des risques. Il s'agit d'un projet d'analyse par CCM (Chromatographie sur Couche Mince) réalisé en partenariat avec Médecins du Monde.

- Au local de l'association du mardi au vendredi de 14h à 17h30 + Permanence spéciale tous les mardis de 18h à 20h.

- Anonyme, gratuit et le résultat qualitatif est disponible entre 2 et 5 jours.

Free-parties : l'évolution de la structuration, de l'organisation et de la répression vues par un observateur (Marc 35 ans)

Ça a évolué vers le moins ?

Oui je pense. Mais à cette époque-là, les fréquentations étaient vraiment massives. C'est d'ailleurs ça qui a conduit à la loi de 2002, la loi Mariani. C'est cette fréquentation massive et incontrôlable qui a alerté les pouvoirs publics.

Et donc si je te suis bien, c'était légitime à ce moment-là ?

Non, non... car je pense que les choses se seraient tassées. Quand on pointe un mouvement, la médiatisation, tout cela a fait que ça a contribué à faire grossir le truc. Peut-être qu'il aurait fallu trouver quelque chose d'intermédiaire, mais cette loi pour moi n'est pas bonne, dans son application et son fonctionnement.

La loi est restée la même depuis 2002 ?

Oui, la loi interdisait l'organisation de ce type d'événement sans l'autorisation d'un propriétaire et d'un maire de village et si c'était pas le cas, pouvait se dérouler avec une fréquentation à moins de 250 personnes... (ce qui à l'époque était impossible...). Ça a calmé le jeu. Puis il y a eu une traversée du désert de 2002 à 2005. Ce qui a vraiment changé, c'est au niveau du public : la free-party c'est un lieu de passage, quelque chose qui est de l'ordre du rituel, un rite de passage de l'âge ado à l'âge adulte... donc c'est vrai qu'on a un public qui passe. Alors ceux qui restent sont soit ceux qui sont des passionnés, des gens investis... Le public s'est renouvelé je pense ces dernières années : le public est revenu à des valeurs qui sont celles du mouvement, initialement. Et une fréquentation qui revient un peu à la hausse ces derniers temps. Par rapport aux consommations de produits, à l'époque où j'ai connu le mouvement, il y avait beaucoup de gens (qui n'avaient rien à voir avec le milieu) qui profitaient des soirées pour vendre de la drogue ; il y avait des ventes à la criée, ça, ça a disparu maintenant. C'est ça qui contribue à casser les choses, c'est que je pense que personne ne pouvait accepter ça... La drogue existe certes dans la société, mais elle ne pouvait pas s'exposer comme ça, dans ces conditions-là... Tout cela drainait une autre population, avec des intérêts financiers, avec des faits de violence liés, de gros problèmes... Mais il n'y a maintenant plus ce truc massif sur la drogue.

Produits consommés : évolutions ?

C'est représentatif de la société, finalement... Les nouveaux produits apparaissent peut-être plus facilement dans ces milieux-là. A certains moments, il y avait de meilleurs produits qu'à d'autres... La MDMA est devenu de meilleure qualité. Après, aussi, l'emploi de drogues (kétamine, GHB...) qui sont moins présentes dans d'autres milieux festifs.

Secteurs les plus actifs aujourd'hui ? Côte Dunkerque ?

Oui, depuis deux ans environ, il y a eu beaucoup de fêtes organisées là-bas. Il y a toujours eu des trucs de façon sporadique dans ce coin-là, mais ça a pris de l'ampleur avec l'arrivée de certains crews, qui ont bénéficié d'une sorte de tolérance. Il y a une loi qui est censée encadrer le mouvement en France mais tu te rends compte au niveau du territoire qu'elle est appliquée de façon très différente... Ou dans des endroits, c'est hyper-stricte avec des fois même, des situations où les forces de l'ordre mettent en place des dispositifs disproportionnés... Et d'autres régions de France, où la loi est complètement... il y a une tolérance qui s'installe, parce que... je ne sais pas... Sur le Nord-Pas-de-Calais, c'est un territoire où la répression est moyenne. Il y a eu cette période où sur la côte de Dunkerque c'était très toléré, mais je pense que les orgas ont exagéré... ils ont bénéficié de quelque chose qui aurait pu être pérennisé et ils ont exagéré dans la fréquence des événements... Ça a conduit à des sanctions...

Et c'est récent ça ?

Oui, il y a eu quelques poursuites, mais j'ai pas de détails. Donc sur ce territoire, ça fait un moment qu'il n'y a plus de fête de ce type, depuis l'été 2016. A l'inverse, dans la Marne, il

y en a toujours eu depuis le début et encore aujourd'hui. Avec une fréquence importante et une tolérance qui est ancrée ; par exemple y'a pas de saisies.

Donc ça, c'est un gros point qui est contesté, quand il y a une présence policière...

Oui voilà, parce qu'encore une fois, la loi est ce qu'elle est et elle est appliquée de manière très aléatoire. La loi dit qu'en deçà de 500 personnes (le seuil a été rehaussé depuis quelques années), tu as le droit d'organiser une soirée de ce type-là. Sauf que des fois, il y a une autorisation du proprio, moins de 500 personnes et il y a quand même des saisies... pour des raisons autres (nuisances, accidents...). Ou il y a des territoires où il n'y a pas de tolérance du tout.

Donc pour les orgas, c'est genre : « ici ça craint, ici c'est possible » ?

Je ne pense pas parce que finalement, ça c'est la réalité du territoire et après la réalité c'est que les orgas peuvent pas passer d'un territoire à un autre comme ils veulent ; et tu sais que ton public est forcément dans ton secteur... Là, depuis 1 an, 1 an et demi, ça s'est à nouveau durci, je trouve ; depuis que la gauche est arrivée au pouvoir, on n'a pas eu ce qu'on attendait, c'est-à-dire une accalmie et des discussions, surtout, ça, moi, j'y ai participé à un moment avec le gouvernement... et en fait, ils n'ont donné suite à rien, c'était de l'esbroufe... !

Tu as été engagé ou tu l'es encore ?

J'ai un peu mis ça de côté, j'ai plus le temps et je pense que maintenant c'est à l'état de modifier les choses. Alors oui y'a eu beaucoup de discussions avec le ministère de l'intérieur... déjà, c'était très particulier, c'est qu'on était toujours reçu par le ministère de l'intérieur et pour un mouvement culturel, c'est quand même très particulier... ! Il y avait ça aussi dans nos revendications : qu'on puisse avoir un autre interlocuteur que celui de la répression. Mais l'état a laissé trainer et il n'y a pas eu de changement au niveau de la loi... et à l'inverse, on a eu plein de saisies abusives, des situations...

Autres secteurs locaux ?

Sincèrement, y'a pas d'endroits spécifiques, c'est dans la région, mais y'a pas d'endroits plus que d'autres... Finalement, y'a pas énormément de soirées sur la région. Avant l'hiver, tu en as une tous les deux mois, environ. Après aussi, les collectifs évoluent, se reforment, il y en a des nouveaux qui apparaissent ; beaucoup ont été échaudés par ce qui a pu se passer dernièrement... certains crews qui ont eu des poursuites.

MILIEU URBAIN

En 2016/2017, Lille a connu une évolution significative : des fermetures successives de commerces ou d'établissements, directement en lien avec la problématique d'insécurité et de gêne liée aux zones de deals implantées à proximité de ceux-ci. A en croire des articles de presse, des entretiens force de l'ordre et des observations de terrain, certaines boutiques peuvent à peine laisser entrer leurs clients, tant l'espace est « squatté » par des dealers, des « chouffes » ou toute autre personne ayant un lien avec un réseau de reventes de drogues. Les commerces sont concernés ainsi que certaines nouvelles résidences, qui ne parviennent plus à trouver preneur. Selon plusieurs articles de presse, des sentiments de peur et d'insécurité sont décrits par de nombreux résidents lillois.

A côté de cette appropriation progressive de l'espace public par les réseaux de deals, il existe une inexorable montée de la précarité parmi la population générale et notamment aussi au sein des publics consommateurs de drogues. La pauvreté est visible dans l'ensemble de la ville et on ne peut que constater la présence de plus en plus grande de gens qui font la manche. Certaines zones de la ville (l'abond de la gare Lille-Flandres ou encore des places du quartier de Wazemmes) sont régulièrement occupées par des individus en situation d'errance, où les produits - et particulièrement l'alcool, premier produit consommé par ces publics - sont vus comme des éléments indispensables d'un quotidien de survie. Comme le souligne ce professionnel, c'est l'ensemble de la ville qui est concernée, un grand nombre de profils existants à Lille peuvent se retrouver touché par une mise au ban de la société :

« Il y a une montée en puissance de la précarité. Les partenaires nous évoquent des chiffres... Des formes de précarité, des femmes à la rue. Quand ils en parlent, ils parlent plus de familles à la rue, aujourd'hui, notamment, ce qui n'était pas le cas il y a quelques années. Après il y a aussi les migrants qui sont là en force et qui sont maintenant bien installés ; on en voit de plus en plus [...] De plus en plus de jeunes à la rue... [...] Et plus d'handicapés aussi, des gens en fauteuil roulant, qui ne sont plus hébergés ou perdent leur logement... et y'a pas de place en foyers. Tout un pan de la société qui était pris en charge encore il y a quelques années par la société et qui aujourd'hui est délaissé et se retrouve à la rue, parce qu'ils sont fragiles. Des salariés à la rue, qui ne touchent pas assez pour accéder au parc privé » (Infirmier, Etablissement public de Santé Mentale - EPSM).

Enfin, le constat est sans appel, des traces d'usages de produits sont très nombreuses dans certains quartiers, avec la présence continue dans des rues/secteurs de plaquettes de médicaments et fioles de méthadone (mésusés), de seringues, de feuilles d'aluminium, de joints écrasés, de bris de verre... ou encore de capsules de protoxyde d'azote, comme nous allons le voir plus tard dans le chapitre réservé à cet effet. Selon nous, Lille est une ville où la problématique de la toxicomanie a une importance très grande et est très visible ; il n'y a qu'à voir le nombre de centres spécialisés (rien qu'en métropole lilloise, il n'y a pas moins de 5 Caarud) qui ont pour mission d'accueillir des personnes sujettes à addictions, mais qui se retrouvent perpétuellement surchargés.

RÉPRESSION/ MARCHÉ DES DROGUES

Des trafics de drogues incessants

Le deal de rue est toujours aussi présent à Lille, du moins dans certains secteurs bien définis, même si de nouveaux « spots » ont pu faire leur apparition également récemment. Ces secteurs connus sont les arrêts de métro du sud de la ville, ainsi que la gare Lille-Flandres. A l'échelle de la Métropole, certaines zones de Roubaix et de Villeneuve d'Ascq ne sont pas en reste. Ce sont toujours les trois mêmes produits principaux qui sont vendus par les réseaux de trafics de cité : héroïne, cocaïne et cannabis (sans ordre particulier). Auxquels on peut ajouter aussi certains médicaments et les traitements de substitution.

Les ventes couplées cocaïne/héroïne sont toujours d'actualité. Quand un grand réseau est arrêté, il s'agit de ces produits-là qui sont retrouvés, en général.

Lieu de diffusion et de stockage (de nombreux produits stupéfiants y sont stockés puis redistribués vers des réseaux actifs) , la métropole lilloise est en passe de devenir un lieu de passage incontournable de toute une panoplie de produits illicites, pour de nombreux réseaux de reventes de drogues en Europe, un « supermarché de la drogue », une véritable « plaque tournante » comme le rappellent régulièrement les articles de presse. Cette dimension européenne de Lille (et de sa métropole) en tant que place forte du deal de drogues se renforce encore davantage en 2017, avec la découverte d'un laboratoire clandestin de fabrication d'héroïne, principalement (mais aussi dans une moindre mesure de cocaïne) ; nous y reviendrons dans les pages suivantes (chapitre « héroïne »). Une ville comme Roubaix est une ville où le trafic de cannabis a toujours eu une grande importance et il est maintenant décrit par les services répressifs que les trafics d'héroïne et de cocaïne y prennent de plus en plus de place. En effet, la situation géographique directement frontalière de Roubaix avec la Belgique (Mouscron, Courtrai, Tournai...) fait de cette ville un endroit hautement stratégique pour les vendeurs de stupéfiants. Une commissaire de police de Roubaix affirme à ce sujet :

« On travaille tous les jours en liaison avec la police belge, c'est frontalier ; nos délinquants font un pas et ils sont de l'autre côté de la frontière. On a des villes où d'un côté de la rue on est en France et de l'autre on est en Belgique. On fait parfois des opérations coordonnées, où on se met d'un côté et eux de l'autre, comme ça, ça évite que quand on fait une opération côté français, ils partent en Belgique et inversement » (Commissaire police, Roubaix).

En 2017, d'après les constats des forces de l'ordre et des échos de la presse, il y a eu encore plus d'affaires où des plants de cannabis ont été mis à jour, dans l'ensemble de la région. Avec un professionnalisme accru quant aux méthodes utilisées et une logistique toujours aussi grande, avec la présence du matériel nécessaire : pots, lampes, chambres de culture, engrais... Plus de détails sur cet aspect dans la partie « cannabis ».

Violences et règlements de compte

A Lille, les épisodes de violence liés aux trafics de stupéfiants, que ce soit à l'encontre des consommateurs/clients ou bien entre bandes rivales, se poursuivent. La presse évoque assez souvent ces problématiques, à travers les récits de saisies ou d'arrestations : enlèvements, actes de tortures, règlements de compte violents dans des parkings, mitraillages de snacks, armes en tous genres (kalachnikov/pistolets mitrailleurs Uzi ou Sten), braquages... Certaines fusillades ont fait beaucoup parler d'elles, souvent dans des zones bien ciblées et connues pour leurs problèmes de trafics.

Mais jusqu'à présent, les coups de feu se limitaient surtout à de « l'intimidation » ou au phénomène de « jambisation » (tirs dans les jambes). Ce qui avait causé cinq blessés en 2014, trois en 2015 et à nouveau cinq en 2016. Mais en 2017, ces tirs et fusillades se sont amplifiés notamment au mois de mars, où un enchaînement d'actes de violence s'est produit. Jusqu'à ce que, chose prévisible, la ville ait à déplorer un premier décès survenu dans ce contexte :

« Fin mai, un homme de 26 ans a été exécuté alors qu'il circulait à vélo dans le quartier Moulins à Lille. En mars, un tireur avait fait trois blessés dont un adolescent de 14 ans, porte d'Arras dans le même quartier, théâtre d'autres tirs ensuite. De façon générale, on observe une aggravation des blessures : les victimes ne sont plus systématiquement visées aux jambes comme autrefois. Les tireurs sont aussi plus téméraires, n'hésitant plus à agir en pleine journée » (La Voix du Nord, novembre).

Cette problématique de la violence liée aux trafics a donc encore pris une ampleur supérieure en 2017.

De ce fait, pour tenter d'endiguer le phénomène du deal de drogues en métropole lilloise, la ville a amplifié les effectifs des forces de l'ordre, avec la mise en place future (début 2018) d'une police de proximité (dont l'objectif avoué est de reprendre contact avec la population), le tout sur fond d'instauration d'un nouveau plan anti-drogues. Ce dernier comprend, entre autres, le renforcement de la brigade des stupés de la Police Judiciaire (PJ), la création d'une structure de pilotage de la lutte antidrogue et enfin, la dynamisation de la coopération avec les services néerlandais.

Des testeurs de produits, des vendeurs intérimaires, des dons de produits

Il nous a été rapporté que les vendeurs des gros réseaux se serviraient d'individus en tant que « testeurs de produits », soit, des consommateurs à qui on donne des produits et qui seraient les premiers à les essayer avant qu'ils ne soient diffusés sur le marché :

« Le professionnel évoque la présence actuelle de « testeurs » de drogues, recrutés par les grossistes eux-mêmes. L'un de ceux-là aurait témoigné au Caarud sur le mode explicatif suivant : « j'ai 2 ou 3h devant moi pour me faire une injection et/ou une fumette et pour lui donner mon avis sur le produit, sinon il y a des représailles... ». Le testeur est principalement payé en produit (et non pas en argent) » (Notes ethnographiques).

On a également pu entendre parler (de la part de la police et cela a aussi été relayé dans les journaux) de la présence de « vendeurs intérimaires », qui ne sont pas originaires de Lille. Il s'agit là d'un mode de recrutement qui apparaît comme nouveau.

« La justice le soupçonne de compter parmi ces jeunes gens recrutés un peu partout en France pour revendre sur les trottoirs lillois. Motif : ils ne sont pas (encore) connus comme revendeurs par les patrouilles » (La Voix du Nord, novembre).

Enfin, des dons de drogues se produisent aussi, le dimanche matin, en bas d'une barre d'immeuble de Lille-sud, tout simplement dans l'objectif de fidéliser une clientèle. Des témoignages d'éducateurs ou d'usagers expliquent que les gens attendent en file indienne, à attendre qu'on leur cède un petit échantillon (moins d'un demi-gramme) d'héroïne ou de cocaïne.

Approche par produit

PRIX DES PRODUITS

Le tableau ci-dessous rend compte des prix respectifs d'un certain nombre de substances psychoactives auxquelles s'intéresse particulièrement le dispositif Trend.

Tableau : Récapitulatif des prix recensés par le dispositif Trend/Sintes sur quelques produits psychoactifs en vente au marché noir, en 2017, à Lille

Molécule	Forme	N	Unité de compte	Prix le plus bas (€)	Prix courant (€)	Prix le plus haut (€)	Tendance
Cocaïne	Poudre	51	1 g	40	60	90	-
MDMA	Cristaux	8	1 g	13	40	60	∨
	Parachute	5	1	5	10	-	-
	Pilule	28	1	5	10	-	-
Cannabis	Herbe	27	1 g	6,5	10	12	-
	Résine	12	1 g	5	5	10	∨
Héroïne	Poudre	16	1 g	15	20	40	∨
LSD	Carton	14	1	-	10	-	-
	Liquide	1	1	-	10	-	-
Speed	Poudre	14	1 g	5	10	-	-
Kétamine	Poudre	9	1 g	30	40	60	∨

Les sources d'information sont variées et en nombre plus ou moins important, selon le degré de diffusion et d'usage d'un produit donné sur le site de Lille. Ainsi, par exemple, 51 sources différentes ont pu nous indiquer un prix sur la cocaïne alors que seule une source est disponible pour le prix du LSD sous forme liquide.

Indirectement, cette variation du nombre de sources d'information à propos des prix peut aussi refléter le degré de transversalité d'usage d'un produit donné dans des espaces et des contextes très variés ; cela est surtout vrai pour le cannabis et la cocaïne, qui sont respectivement visibles dans de nombreuses strates sociales.

Cocaïne

Les deux prix les plus communément constatés sur la cocaïne ont souvent été de l'ordre de 70€ ou de 80€, ces dernières années. En 2017, le constat s'avère différent puisque c'est le tarif de 60€ qui est le plus apparu dans les observations, signe de la baisse progressive des prix de cette drogue. On constate toujours le même « grand écart » au niveau des prix bas et hauts : de 45 à 80€ le gramme.

MDMA

L'ecstasy (sous forme de comprimé) connaît un prix toujours stabilisé à 10€ l'unité. Concernant la MDMA en cristaux, il y a eu moins d'informations disponibles que les années précédentes, indice de la moins grande popularité de ce produit parmi les festifs lillois ; le prix moyen au gramme est de 40€, mais certains témoignages faisaient état de tarifs bien plus bas (jusqu'à 13€ le gramme).

Cannabis

Pour ce qui est de l'herbe de cannabis, le prix le plus courant du gramme est de 10€, soit le même prix depuis des années (à peu près 10 ans). Des prix au gramme jusqu'à 12€ ont été annoncés. A l'inverse, de rares usagers peuvent l'obtenir pour environ 6 ou 7€.

La résine de cannabis a un tarif au gramme qui semble se situer davantage entre 5 et 10€.

Héroïne

Le prix moyen de l'héroïne s'est stabilisé à 20€ depuis 2012 ; c'est à Lille que l'héroïne vendue en deal de rue est au prix le plus bas, au niveau national. Le prix fort du gramme d'héroïne s'élève à 40€ (mais c'est un prix constaté dans des villes secondaires autour de Lille, pour faire du bénéfice), tandis que certaines sources évoquent la possibilité d'avoir ce même gramme pour 15€.

Speed

Le prix du speed n'a pas changé depuis de nombreuses années, soit 10€ le gramme.

LSD

Le prix du LSD est le même depuis des années, soit 10€ le buvard.

Kétamine

Le prix au gramme de la kétamine s'est stabilisé à 40€ le gramme, alors que les observations des années précédentes ne permettaient pas de dire si celui-ci était de 40 ou de 50€ ; par ailleurs, on note que deux sources (médico-sociales) annoncent le tarif de 30€ le gramme : ce sont peut-être là des signes annonciateurs d'une tendance à la baisse de son prix ?

LES OPIACÉS

Héroïne

L'héroïne ou diacétylmorphine (DIAM) est un opiacé de synthèse, obtenu à partir de la morphine extraite du pavot (*papaver somniferum album*). On distingue principalement deux formes d'héroïne : la forme chlorhydrate, la blanche (très rare) et la forme base, la brune (la plus courante).



Il y a très peu de changements concernant l'héroïne à Lille en 2017

Usagers de rue, désinsérés

La consommation d'héroïne concerne surtout les usagers précaires (sans-abris, logement instable, sans emploi), polyconsommateurs (cocaïne, alcool, cannabis, traitements de substitution et médicaments), avec des antécédents de vie souvent difficiles, des parcours non-linéaires ainsi que des troubles psychiatriques souvent associés. Ces usagers sont généralement fragilisés par des pratiques aux conséquences sanitaires lourdes : maladies, infections, décès prématurés, ... Les consommations d'héroïne observées par le dispositif TREND concernent surtout des usagers précaires.

On relève aussi la présence de publics plus insérés sur les plans économique et social, originaires de toute la région et qui viennent se fournir à Lille, sans plus de précisions possibles. Mais un des indicateurs possibles (indirects) de consommations d'héroïne par ces publics-là serait de constater qu'un service gratuit d'envoi de matériel de consommation (dispositif, aussi appelé « RDR à distance », créé par l'association Safe et confié à un Caarud lillois depuis le mois d'avril) a été mis en place et fonctionne, notamment auprès de publics consommateurs d'héroïne, avec des modes de consommation variés. Mais il est difficile pour le moment de bien détecter les tendances qui sont de mise au sein de ce dispositif, notamment en termes de produits concernés : « On a commencé que fin avril et pour le moment on a une file active que de 8 usagers, dont seulement 2 qui commandent tous les mois. Dont un [...] injecteur qui a son propre logement et

qui demande les seringues serties 1 ml, avec tout ce qui va avec, ou bien des Stéribox, ça dépend. Donc lui on va dire qu'il fait ses petites injections pépère à la maison... » (Educatrice, Groupe focal sanitaire).

L'objectif principal de ce dispositif est d'amener progressivement les usagers vers les structures existantes, non de les pérenniser dans la RDR à distance.

Sinon, l'héroïne n'est toujours pas repérée parmi les publics « festifs ». Il n'y aurait que des consommations éventuelles, mais uniquement repérées par une source d'information, donc ceci nécessiterait d'autres recoupements :

« Quelques témoignages de consommations en alu (chasser le dragon), plutôt lors d'after afin de « calmer » les effets d'autres produits » (Spiritek).

Toutefois, on notera que certains individus au profil « insérés/festifs » interrogés cette année ont pu nous raconter des expérimentations passées de ce produit, lors d'une opportunité particulièrement fortuite ou lors de fréquentations, plus ou moins régulières, de cercles de consommateurs habitués :

« C'était complètement barjo, j'étais jeune en plus, je devais avoir 18/19 ans. Et du coup j'étais curieux de réessayer juste l'héroïne et j'ai réessayé 3 ou 4 fois avec lui et un de ses potes, qui lui était encore plus dedans, qui se piquait et qui n'est plus de ce monde... » (Karl, 27 ans).

Disponibilité à Lille, en zone périurbaine et dans les territoires ruraux

Historiquement, Lille a toujours constitué un espace où la disponibilité de l'héroïne est importante. De ce fait, des réseaux et des consommateurs issus de la région, voire de l'ensemble du territoire national viennent s'y alimenter. En 2017, le constat est le même et s'accroît peut-être encore davantage. Le trafic transfrontalier avec la Belgique poursuit son dynamisme. Et Lille est progressivement devenue une base arrière du trafic, là où les stocks sont entreposés pour ravitailler des réseaux plus ou moins importants issus de toute la région et au-delà.

Ainsi, à Lille intra-muros, plusieurs secteurs disposent de « spots » de ventes : ce sont principalement les zones autour de trois portes de métro qui sont les lieux de deals les plus importants, avec aussi les cités du quartier de Lille-sud, place importante qui persiste, malgré une restructuration urbaine qui y est en place depuis environ 7 ans. Ces secteurs sont très largement identifiés par tous, tant par les consommateurs que par les professionnels du médico-social, par les services répressifs ou bien par la population lilloise.

Le phénomène du deal de rue est toujours aussi présent, ce qui est loin d'être le cas dans chaque grande ville de France. Lille fait un peu figure d'exception sur cet aspect. La vente couplée cocaïne/héroïne est (quasi) systématique : les réseaux de deals qui s'approvisionnent d'un produit possèdent également l'autre. Lors des arrestations et saisies par la police, l'héroïne et la cocaïne vont la plupart du temps de pair. Cela s'explique spécifiquement par les stratégies de consommations des populations précaires, pour qui un produit ne va pas sans l'autre, nous le verrons plus tard.

Pour étayer cette réputation de Lille en tant que « plaque tournante » (expression usuellement utilisée par les journalistes locaux) de l'héroïne en France, un des grands faits marquants de l'année 2017 a sans doute été la découverte au mois d'avril d'un laboratoire clandestin, à Lille-sud, où les policiers ont mis la main sur treize kilos d'héroïne et 1,7 kilos de cocaïne :

« Dans ce logement, les enquêteurs ont également mis la main sur des appareils tels que des mixers ou encore des balances [...] Une presse hydraulique compilait la poudre en pains [...] Cette opération a été l'occasion [...] de saisir également un pistolet automatique calibre 9 mm, doté d'un chargeur plein, et un gilet pare-balles. À force de fréquenter cette source particulière d'approvisionnement que sont les Pays-Bas, les trafiquants lillois ont acquis des contacts directs sur place et savent évoluer sur la zone frontalière. Les Lillois parviennent ainsi à se placer en intermédiaire avec les réseaux d'autres régions françaises. Se créant un statut très particulier en France » (La Voix du Nord, avril).

Les tarifs de l'héroïne sont restés inchangés depuis quelques années et sont les plus bas qu'on puisse trouver en France : le prix le plus communément constaté pour un gramme est de 20€, avec des écarts à la baisse (10/15€) ou à la hausse, plus rares (25/30€). Comme toujours, des achats pour des petites sommes sont possibles, les dealers s'étant adaptés depuis longtemps à la paupérisation progressive des usagers, en vendant des toutes petites quantités pour des sommes comme 5€... il s'agit plus d'un achat « à la trace » que d'une réelle quantité mesurée.

En dehors de Lille, où des réseaux « tombent » régulièrement, on observe l'existence de deals d'héroïne dans un grand nombre de villes importantes : Tourcoing, Roubaix, Valenciennes, Dunkerque, Calais...

Vue en entretien, une commissaire de police de Roubaix mettait en avant un fait marquant concernant l'arrivée nouvelle et massive de stocks d'héroïne (et de cocaïne) dans cette ville :

« Ce qu'on remarque depuis un an, c'est l'augmentation, en tout cas, l'arrivée de davantage de drogues dures, héroïne et cocaïne, ce qui apparemment n'était pas du tout le cas, d'après ce que me disent mes officiers, il y a quelques années. Où en fait à un moment donné, il y en avait eu plus, puis beaucoup moins : Roubaix c'est beaucoup plus le cannabis, résine et herbe, mais là on retrouve des quantités d'héro et de coke, donc ça, c'est un fait qui nous préoccupe et sur lequel on reste très vigilant, parce que c'est vrai que c'est pas une évolution très positive » (Commissaire police, Roubaix).

Ce qui est relativement nouveau aussi, c'est qu'on trouve maintenant (dans des affaires d'arrestations, puis, par suite, par voie de presse) des réseaux de deals d'héroïne structurés dans certaines villes périurbaines, de taille modeste en termes de superficie ou de population, comme, par exemple, en 2017 ce fut le cas à Etaples (dans le Boulonnais), Ronchin (proche banlieue lilloise) ou encore Arques (secteur de Saint-Omer). Ci-dessous, un passage de l'article de journal traitant de l'affaire survenue à Etaples, où on comprend la connexion importante tripartite entre la Belgique, Lille et Etaples :

« Ils ont effectué 31 voyages en Belgique, puis pendant de longs mois ils ont effectué leurs achats sur Lille car leur dealer Belge était incarcéré. Ils se sont fait livrer directement à leur domicile par un fournisseur Lillois et ils finiront par reconnaître avoir importé environ 12 kilos d'héroïne et 220 grammes de cocaïne. Cependant ils nient avoir fait des bénéfices. Une cinquantaine de clients a été répertoriée et le montant de ce trafic a été estimé à 200 000 euros » (La Voix du Nord, mai).

Cependant, en dépit de la plus grande présence de ces points de vente au sein de ces petits réseaux des villes secondaires de la région, la tendance indique que les usagers

semblent tout de même préférer venir acheter leur héroïne en quantités plus importantes à Lille, pour ensuite en faire une petite revente au niveau local (surtout pour financer leur consommation). On remarque ainsi des différences de prix parfois assez grandes entre le tarif au gramme lillois et celui pratiqué dans des villes de moindre importance, où la disponibilité est de fait plus faible : par exemple, un Caarud d'Arras faisait état d'un prix de 40€ le gramme d'héroïne ou encore un Caarud de Valenciennes qui évoquait le tarif de 30€.

Enfin, il a été avéré par plusieurs témoignages successifs et concordants que des sessions de dons d'héroïne avaient lieu le dimanche à Lille sud :

« Plusieurs usagers lui ont parlé du fait que le dimanche matin, à Lille-Sud, pendant un court créneau précis, il y avait une gratuité d'une petite quantité d'héroïne, afin de chercher à fidéliser au maximum la clientèle : « Les dealers regroupent un certain nombre d'habitues et leur donnent à la suite chacun un 0,3 g » (Intervision Faches-Thumesnil).

Chasser le dragon

Les entretiens menés avec des éducateurs de Caarud montrent bien que le mode de consommation de l'héroïne qui est le plus répandu à Lille est de se servir d'un aluminium en tant que support : une consommation « en fumette », encore appelée la « chasse du dragon ». Cette méthode consiste à plier une feuille d'aluminium rectangulaire (les Caarud distribuent des feuilles de 18µ d'épaisseur prévues spécifiquement à cet usage), dans le sens de la longueur et à mettre de la poudre d'héroïne dans la fente ainsi créée. Puis, à tenir la feuille entre les doigts tout en chauffant avec un briquet en dessous de la feuille. Le produit se liquéfie, il libère une fumée que les usagers aspirent par la bouche à l'aide d'une paille. Cette technique est vue comme une alternative préconisée en RDR, notamment pour les personnes injectrices. Dans un précédent rapport (2015), on avait pu noter plusieurs évocations de « cramettes » : la technique est la même que pour la chasse du dragon, mais avec de plus faibles quantités d'héroïne de sorte qu'il n'y ait pas besoin que le produit se liquéfie, l'utilisateur peut donc aspirer directement dès qu'il brûle le produit.

L'injection est en baisse selon les professionnels lillois (éducateurs, infirmiers), mais elle est toujours bel et bien présente. Le sniff est très peu pratiqué en ce qui concerne l'héroïne.

Les usagers de rue ont une tendance forte à la polyconsommation, et plus particulièrement à la consommation combinée de cocaïne et d'héroïne. Au niveau des stratégies de consommation, on entend ainsi toujours parler du fait que ceux-ci vont chercher un effet de stimulation à l'aide de la cocaïne puis, afin de trouver le sommeil ou tout simplement « redescendre », vont consommer de l'héroïne. Une autre stratégie de gestion de l'usage repose sur la notion de « faire des pauses », comme nous l'a décrite un usager de Caarud lensois : il dit que, selon sa pratique, il trouve opportun de faire des pauses par rapport à sa consommation de cocaïne, en consommant, pendant ces moments de répit, de l'héroïne, de manière à potentialiser de nouveau les effets de la cocaïne. Il disait justement faire attention à ne pas mêler les deux consommations de façon concomitante, comme dans la première stratégie dont nous parlions.

Perception négative

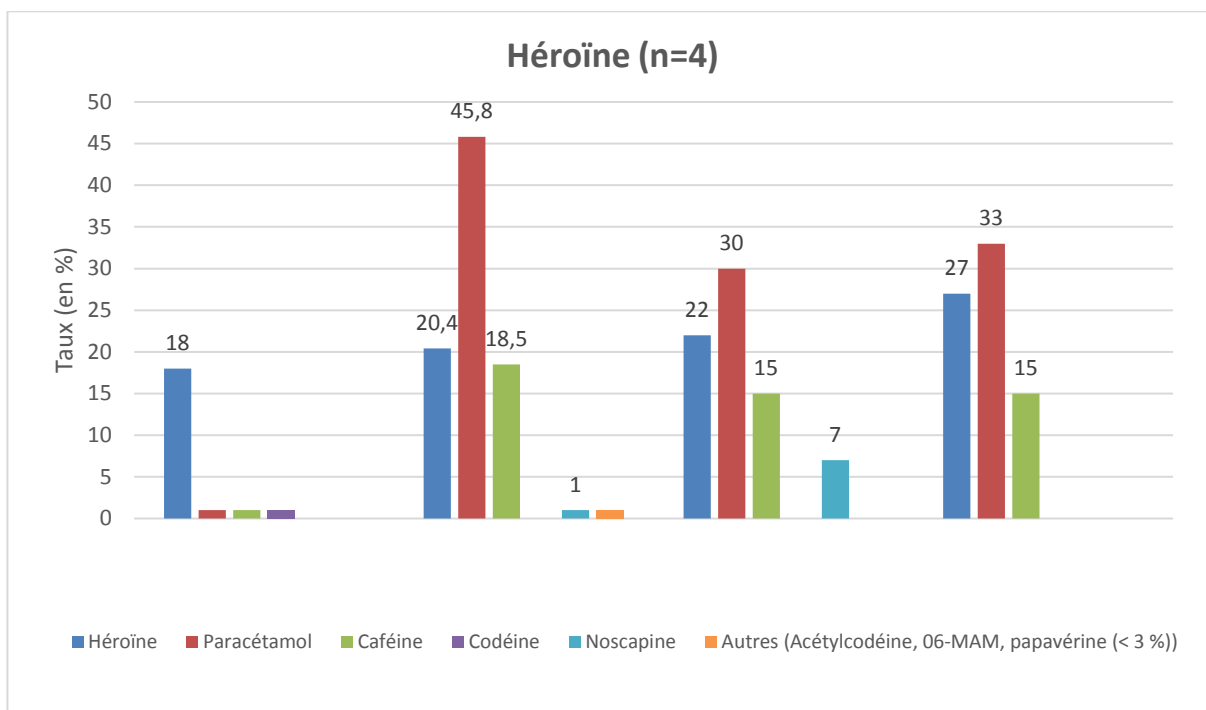
Les représentations concernant ce produit sont dans la plupart des cas de l'ordre du tabou, du rejet, de la perte de contrôle, de l'addiction, de la déchéance, le tout sur fond de déception exprimée sur la qualité (les effets de l'héroïne ne « tiennent pas », comme le disent souvent ses consommateurs).

« Me souviens d'une jeune femme rencontrée le mois dernier, c'est plutôt le côté négatif de la consommation qui est partagé avec la personne. Ainsi que l'envie de s'en sortir. Autant des gens pouvaient me parler dans les 90's du plaisir qu'ils avaient à fouiller pour trouver leur veine, autant aujourd'hui je n'ai plus jamais entendu ça » (Infirmier Csapá Roubaix).

Analyses Sintes

Il y a eu quatre analyses Sintes réalisées en 2017. Elles laissent apparaître des taux de puretés assez élevés, compris entre 18 et 27%, c'est-à-dire majoritairement au-dessus des moyennes actuelles en France (13% - données STUPS - et 19% - données SINTES). On voit que les taux de paracétamol et de caféine - les coupes habituelles de l'héroïne brune - se trouvent dans des proportions respectives habituelles, exception faite d'une des collectes où ce taux atteint plus de 45%. Un échantillon à 22% de pureté avait été collecté dans un Caarud lillois pour le motif suivant : « endormissement inhabituel car consommateur régulier habitué à consommer beaucoup plus ». Cette conséquence pouvait être expliquée de la façon suivante :

« Il n'est pas impossible que la teneur, ici supérieure aux moyennes observées et de plus possiblement "dopée" par la noscapine, ait pu favoriser l'état expérimenté par l'utilisateur. La noscapine est un alcaloïde naturel ; il est rare qu'elle soit dans des proportions aussi élevées pour un produit final. Elle a un rôle dans les effets du produit, même si celui-ci est mal documenté » (commentaire OFDT/Sintes).



Buprénorphine haut dosage (BHD)

La buprénorphine haut dosage (BHD) est commercialisée depuis 1995 sous le nom de Subutex® (également appelé « sub » ou « subu ») et depuis 2006, sous sa forme générique. La BHD suit les règles de délivrance et prescription des stupéfiants, mais contrairement à la méthadone, un traitement par BHD peut être initié en médecine de ville.

Le dispositif TREND s'intéresse principalement aux usages non conformes au cadre thérapeutique.

Nous n'avons pas réussi à obtenir de nombreuses informations sur les pratiques de mésusages de la BHD à Lille.

La BHD est toujours très disponible à la revente au marché noir à Lille, recherchée dans ce cadre par des personnes qui ne sont pas suivies médicalement et/ou qui n'ont pas leurs droits sociaux mis à jour ou qui n'y ont pas droit (personnes en situation irrégulière sur le territoire français). Egalement par des gens qui ne souhaitent pas être vus et connus des services d'addictologie. Le Subutex 8 mg demeure la référence alors que le générique paraît bien moins prisé par les usagers : il n'a pas la même valeur commerciale et fait l'objet de représentations négatives : ce serait un médicament moins efficace.

Cette accessibilité à la BHD de manière détournée permet aux usagers concernés la mise en place de stratégies d'automédication autant que des pratiques de mésusages à visée de « défonce ». La frontière entre ces deux types d'usage est parfois ténue, difficile à appréhender. Le mésusage de la BHD se fait surtout avec le sniff comme mode de consommation ; c'est une pratique qui est assez présente, décrite par des professionnels de santé. On peut voir dans cette manière de faire une véritable stratégie, basée sur le fractionnement des prises et visant un usage économe du produit. En effet, certains usagers disent ne pas aimer le goût des comprimés de Subutex (des témoignages ont été recueillis où des consommateurs disent que ceux-ci leur donne envie de vomir). Dans une logique d'automédication, ces consommateurs vont préférer écraser puis sniffer le produit et ce en plusieurs sessions, comme une sorte de rituel personnifié, une gestuelle liée à un contexte. Une pratique contre-productive du point de vue de l'efficacité du traitement, à en croire certains professionnels :

« Idée développée par un addictologue de Csapa que le fractionnement pourrait entrainer les mésusages. Il rappelle que le sniff de Subutex ne va agir que 4 ou 5h, alors que garder le comprimé sous la langue va avoir une action de 24h. Un autre professionnel donne à ce sujet un exemple d'une de ses patientes, une femme fleuriste, qui a pour pratique de fractionner son comprimé en tous petits morceaux et d'en sniffer environ toutes les 2h » (Intervision Lille).

Le mésusage par sniff serait fortement lié aux posologies prescrites ; des dosages trop bas auraient tendance à favoriser les consommations d'automédication hors cadre thérapeutique :

« Après y'a ceux qui avouent, je pense à une patiente, le mésusage régulier de sniffer le Subutex®. Donc on regarde en augmentant la dose si elle n'est pas plus confort. Pourquoi ce besoin ? C'est souvent tout ce qui va autour du produit parce qu'il y a la dépendance physique mais il y a aussi la façon de l'utiliser, le fait de la fractionner, de le sniffer, c'est vraiment ça

le plus important dans les doses, en fait. Qu'ils arrivent à se détacher de ça ; les gens qui le prennent qu'en une fois par jour, c'est pas les plus nombreux » (médecin Lille).

Dans le même ordre d'idée, un médecin addictologue s'était insurgé lors d'une réunion contre la tradition implicite du sous-dosage du Subutex en France, dans la mesure où il est plafonné à 18 mg. Selon lui, ce serait la raison principale des tendances aux mésusages ou des consommations annexes de psychotropes ou d'alcool (effet de compensation). Il considère en outre que la décision de la baisse de la posologie devrait venir des patients et non des soignants.

L'injection de BHD est aussi citée par les professionnels interrogés ; sans pour autant constituer le mésusage le plus important, elle est toujours pratiquée. Le syndrome des « mains de Popeye » (les veines se bouchent progressivement, sont endommagées, les mains gonflent à cause de l'inflammation chronique des tissus et du réseau lymphatique) est encore mis en avant comme effet secondaire le plus néfaste consécutif aux injections répétées. Le fait de fumer ce médicament avec du tabac, comme si c'était un joint est aussi évoqué (la prison est citée une fois comme lieu de ce mode d'usage).

Le Subutex® est comme toujours l'objet de dons, trocs, échanges (« se rendre service », « dépanner ») et de reventes entre usagers précaires. Par exemple, il nous a été signalé qu'une personne souhaitait se faire prescrire du Subutex® dans le but avoué de « régler une dette à la rue ». Ce médicament constitue ainsi une véritable monnaie d'échange ; les témoignages sur sa circulation et ses fonctions en milieu carcéral vont dans le même sens.

Enfin, une affaire de trafic a pu être repérée dans la presse, au mois de janvier : un homme de 36 ans transportait à la gare Lille-Flandres 300 comprimés de Subutex®, répartis en 54 plaquettes, sur lui. Le trafic était à destination du marché parisien (ou alors l'individu venait de Paris, cela n'a pas pu être bien déterminé). L'homme avait déjà été condamné pour une affaire similaire en 2013. Il a été incarcéré immédiatement pour un an de prison.

Méthadone

Le chlorhydrate de méthadone (également appelé « métha »), est un opiacé inscrit sur la liste des stupéfiants. Il est prescrit dans le cadre des traitements substitutifs des pharmacodépendances majeures aux opiacés dans le cadre d'une prise en charge pluridisciplinaire.

Le dispositif TREND s'intéresse principalement aux usages non conformes au cadre thérapeutique.

Nous n'avons pas réussi à obtenir de nombreuses informations sur les pratiques de mésusages de la méthadone à Lille.

Marché noir lillois, « méthadone belge »

La méthadone est toujours très disponible à la revente au marché noir à Lille, davantage sous forme sirop que sous forme gélule. Les gélules sont en général préférées à la forme sirop par les usagers, car plus discrètes, moins encombrantes et moins susceptibles de favoriser une prise de poids (le sirop contient du sucre). Cependant, les gélules ne peuvent être prescrites par les médecins qu'au bout d'un an de traitement en sirop. Comme le Subutex, la méthadone au marché noir est recherchée par des personnes qui ne sont pas suivies médicalement et/ou qui n'ont pas leurs droits sociaux mis à jour ou qui n'y ont pas droit (personnes en situation irrégulière sur le territoire français). Également par des gens qui ne souhaitent pas être vus et connus des services d'addictologie.

Mais à la différence de la BHD, il existe une particularité concernant la méthadone, qui est liée à la proximité de la métropole lilloise avec la Belgique. En effet, les conditions de délivrance de l'autre côté de la frontière sont différentes par rapport à la France : les prescriptions y sont simplifiées et plus rapides. A ce sujet, un médecin addictologue d'un Csap de Cambrai affirmait dans un entretien (dans le cadre d'une enquête⁴ menée en 2016 par le pôle Trend Lille) :

« De par la proximité avec la Belgique, ils prennent de l'héroïne trois jours et ils ont déjà de la méthadone, qui est prise au départ comme une drogue. Après c'est galvaudé, donc après, pour remettre dans le soin, c'est plus compliqué... et les patients que je rencontre ici ne sont pas des patients qui ont fait leur tour de galère en toxicomanie [...] là-bas, ils doivent payer aussi bien la consultation médicale que la méthadone. C'est facile : ils y vont et je crois qu'il n'y a aucune question de posée... ».

Ces usagers qui se trouvent les plus proches de la frontière auraient ainsi la possibilité de faire des stocks plus facilement puis de procéder à la revente de ce stock (ou des échanges, trocs). Et si la réglementation de la « méthadone belge » diffère de celle de la France, c'est également le cas pour les posologies pratiquées, qui ne sont pas les mêmes qu'en France, ainsi que pour la composition du médicament. Un Caarud de Valenciennes décrivait ainsi les perceptions de certains de leurs usagers :

⁴ Plancke L., Amariei A., Lancial N., Lose S. *Les traitements de substitution aux opiacés dans le Nord et le Pas-de-Calais. Etat des lieux et focus sur les relais des services d'addictologie vers les médecins de ville*, Lille, F2RSM et Cèdre Bleu, 2016, 56 p.

« Il y a une préférence pour la méthadone belge, car il n'y a pas les mêmes excipients dedans. En Belgique, la méthadone est prescrite à de plus hauts dosages, donc il y a la crainte de devoir revenir faire ses prescriptions en France » (Questionnaire, Caarud Valenciennes).

Typologie des usagers

Pour un usager de drogues sous substitution méthadone, il y a bien souvent des stratégies qui se mettent en place, en lien avec la consommation passée ou actuelle d'héroïne, la « bonne » prise du traitement (respect du cadre thérapeutique et du mode de consommation) et les consommations annexes. Nous pouvons différencier au moins trois cas de figure :

- Une première situation, assez classique, est celle où l'individu substitué va « faire des écarts » et consommer de l'héroïne à des fréquences plus ou moins importantes (la fameuse notion d' « avoir des hauts et des bas », c'est-à-dire de connaître des moments de reprises des consommations et des périodes de rémission). Ainsi, la stratégie ici à l'œuvre sera que lors de ces consommations en « extra », la personne va choisir, du moins essayer, de ne pas prendre son traitement, pour d'une part le conserver, en cas de besoin, ou afin de réaliser éventuellement du troc avec ce stock, mais aussi (et surtout) car il est fortement déconseillé de prendre les deux molécules à la fois (risques d'overdoses majorés)
- Un autre schéma décrit est celui où l'usager ne va consommer de la méthadone que dans les moments de « disette », quand il n'a plus d'héroïne, par manque de moyens ou d'autres raisons contextuelles. C'est une stratégie d'automédication, en quelque sorte, qui semble surtout pratiquée par les gens qui ne sont pas inscrits dans un programme de réduction des risques, ni vus en Csapa, et qui obtiennent leur méthadone au marché noir, de façon sporadique.
« Métaphore : c'est comme les pâtes, en fin de mois, le fond du placard, c'est-à-dire quand il ne reste plus que ça. Comme un dernier recours, la « 5ème roue du carrosse » » (questionnaire, Caarud Arras).
- Enfin, le dernier cas est celui où la personne va compenser son traitement méthadone avec de l'alcool et/ou des benzodiazépines et/ou de l'héroïne et/ou de la cocaïne (ou autres substances), dans une stratégie de polyconsommation massive, afin de se sentir régulée autant que faire se peut.

Signalons quelques rares évocations d'injections du sirop de méthadone qui nous ont été faites, mais sans plus de précisions possibles.

Détermination de la posologie et manque de formation

On comprend bien que régler/réguler la posologie de la méthadone est un élément essentiel et assez difficile à déterminer, sur le moyen ou le long terme, tant pour l'usager-patient que pour les soignants, notamment eu égard aux éventuelles reprises de consommation de l'héroïne, comme le souligne le médecin dans le témoignage suivant :

Q : Reconsommations ? Comment se passe ensuite le « jonglage » produits/traitements ?
R : C'est un peu compliqué : c'est vrai que quand ils viennent et qu'ils l'avouent, c'est qu'en général, ils ont décidé d'arrêter la consommation d'héroïne et du coup, on laisse augmenter les

posologies jusqu'à trouver une situation de confort. Les gens sont tous différents : j'ai un Mr. qui prend le double de méthadone et puis à la dure, en une semaine, il fait en sorte de revenir à sa posologie habituelle [...] Souvent on est obligé de ré-augmenter. Après quand ils se sentent en situation d'échec, ils essaient vite de re-diminuer, ils voudraient revenir à la posologie d'avant, du coup, là faut les freiner, en leur disant : « bah non vous avez déjà reconsommé, faut pas se mettre en situation de danger... On va rester confort pendant un temps et après on rediminue... ». Par contre les gens qui consomment et prennent un traitement de substitution, souvent, avant qu'ils aient décidé d'arrêter, ils nous le disent pas forcément, donc... régulièrement on leur rappelle que ça peut être dangereux. Surtout avec la méthadone... » (Médecin, Lille).

Enfin, un professionnel mettait en avant un sujet récurrent, celui de la problématique du manque de formation et de connaissances des médecins, concernant l'addictologie, les traitements de substitution et par extension, les risques de surdosage mais aussi le statut légal et les possibilités de prescriptions initiales des deux molécules de substitution :

« Je suis un peu dans l'incompréhension parce que des médecins de ville peuvent initier un traitement Subutex, mais pas de méthadone... Alors, effectivement, pour la méthadone, il y a un risque de surdosage mais c'est pareil pour tous les autres médicaments prescrits. C'est sûr que c'est pas n'importe quel médecin qui peut initier de la méthadone, mais bon, ceux qui savent le font et ceux qui ne savent pas, ils délèguent... » (Infirmier Csapa Roubaix).

Suboxone®

Pas d'observations en 2017 à Lille à propos du Suboxone®.

Les sulfates de morphines (Skénan LP®)

Pas d'observations en 2017 à Lille à propos du Skénan LP®.

Opium Rachacha

Pas particulièrement d'observations sur cette substance très peu consommée à Lille. Mais une source a évoqué que certains usagers « teuffeurs » des milieux festifs alternatifs illégaux pouvaient consommer des joints d'opium.

Autres médicaments codéinés/opioïdes

Pas d'observations en 2017 à Lille à propos des autres médicaments codéinés et des opioïdes.

LES STIMULANTS

Cocaïne

La cocaïne est obtenue par transformation des feuilles de cocaïer, arbuste cultivé dans les pays andins (Colombie, Équateur, Pérou et Bolivie). Trois formes doivent être distinguées :

La **feuille de coca**, d'usage ancestral, est mâchée (le plus souvent), fumée ou infusée ; elle contient entre 0,1 et 0,8% de cocaïne.

La **pâte** est obtenue par mélange des feuilles avec un produit alcalin (le plus souvent du bicarbonate de sodium), un solvant organique (comme le kérosène) et de l'eau. Le mélange est agité et l'alcaloïde est extrait dans le solvant organique. Feuilles et eau sont ensuite jetées, alors qu'une addition supplémentaire de bicarbonate de soude permet d'obtenir une substance solide : la pâte de coca.

Le **chlorhydrate de cocaïne** est obtenu par dissolution de la pâte de cocaïne dans de l'acide chlorhydrique et de l'eau ; l'ajout d'un sel de potassium permet l'élimination des impuretés. Un apport d'ammoniaque provoque la précipitation du chlorhydrate de cocaïne, qui peut être récupéré et séché.



Le phénomène d'hyperdisponibilité de la cocaïne

Cela fait environ deux ans (depuis 2015) que l'on peut observer une plus grande disponibilité de la cocaïne, particulièrement à Lille mais aussi dans toute la région. Le

produit est significativement plus présent auprès de publics très variés. On constate que beaucoup plus de personnes aux profils différents possèdent du produit dans des contextes de plus en plus variés.

Pour expliquer ceci, on peut mettre en avant le fait que la production a augmenté fortement au niveau mondial : malgré la baisse des plantations de coca au Pérou, les surfaces de plantations de coca ont augmenté en Bolivie et Colombie. Dans ce dernier pays, les plantations de coca ont augmenté de 18 % entre 2015 et 2016, passant de 159 000 à 188 000 hectares ; la production de cocaïne est passée de 520 à 710 tonnes⁵.

Les manières d'acheminer le produit jusqu'en Europe/France a aussi évolué depuis quelques années. Du schéma classique, où des stocks de cocaïne transitent par l'Afrique de l'Ouest et/ou par l'Espagne, s'ajoutent aujourd'hui d'autres méthodes : le produit arrivé par colis postaux (phénomène qui était évoqué en 2016, mais qui semblait légèrement en baisse en 2017) directement sur le sol français mais aussi et surtout en étant acheminé par des « mules » qui en transportent *in corpore* ou bien dans leurs bagages. A Lille comme ailleurs en France, c'est une stratégie de trafic en plein développement, qui a véritablement explosé depuis peu. A ce niveau-là, il existe une connexion importante entre la Guyane/Surinam et le France. Une statistique en dit long sur l'ampleur de ces types de trafics : en Guyane, au second semestre 2017, 263 mules ont été interceptées (aéroport, contrôles routiers) en possession de cocaïne et 530 kg y ont été saisis lors de l'année 2017.

Egalement à noter, le recours aux bus de tourisme européen : dans la presse locale, en 2017, on dénombre une dizaine d'affaire de cocaïne de transports *in corpore* ou dans les bagages de drogues diverses, dont la cocaïne, qui occupe une place de choix (le cannabis, également ; à noter aussi une affaire avec un produit de coupe : de la phénacétine). On remarquera aussi, en termes d'évolutions, la première notification locale, au mois de février, d'une saisie/arrestation où est retrouvée de la cocaïne sous forme liquide, dans des bouteilles :

« *Ils décident de contrôler un car qui se dirige vers Amsterdam. Ils sont intrigués par le bagage d'un Vénézuélien de 35 ans. À l'intérieur, pas d'effets personnels et beaucoup de flacons [...] Après quelques recherches, ils découvrent de la cocaïne présente dans des bandelettes mais aussi sous forme liquide dans des bouteilles de rhum et des flacons de produits de beauté (produit solaire, déodorant, pâte à dentifrice, etc.). Ils trouvent aussi de l'argent liquide : 320 €, 100 \$, des bolivars vénézuéliens, des sols péruviens et trois téléphones portables* » (La Voix du Nord, mai).

Par rebond, l'offre de cocaïne a également évolué en Métropole lilloise, tant au sein du milieu urbain, auprès d'usagers précarisés, que dans le milieu festif, à destination d'usagers plus insérés.

Tout d'abord, on peut signaler que le fait de contacter le dealer par SMS puis que ce dernier se déplace pour livrer le produit soit devenu une méthode de plus en plus utilisée, particulièrement au sein des milieux festifs. Cela permet une plus grande fidélisation de la clientèle. Ce procédé marche dans un sens comme dans l'autre : le consommateur envoie une SMS afin de provoquer un rendez-vous le plus rapidement possible avec son

⁵ Source : <http://www.rfi.fr/ameriques/20170827-cocaine-plantation-baisse-mais-production-hausse-region-andine>

vendeur et ce dernier peut envoyer des relances par messages à son répertoire téléphonique pour leur rappeler, en signant par un pseudo, qu'il vend toujours, via un nouveau numéro (les dealers doivent souvent changer de portable et/ou de numéro pour ne pas être trop repérés) le plus souvent sous forme de message codé, comme dans l'exemple ci-dessous :

« *Je reçois encore des messages d'un mec de Paris. Celui-ci est daté du 25/07 : « Salut les amis, nouveau numéro, Madame et Caro en pleine forme, à bientôt, Anis » » (Jean-Michel, 35 ans).*

Ce phénomène d'hyperdisponibilité de la cocaïne n'est pas sans conséquence sur la fréquence des sessions de consommations : d'une part, on constate à présent l'existence de cercles de consommateurs qui ne peuvent plus s'en passer, c'est-à-dire que des individus commencent à entrer dans une carrière d'usager de cocaïne (avec des usages qui deviennent de plus en plus fréquents), ou bien d'autres augmentent leur niveau de consommation, et ils sont retrouvés régulièrement en possession de ce produit, alors qu'auparavant, ils en étaient usagers occasionnels et non-dépendants. Dans des groupes habitués aux consommations de drogues, et notamment de cocaïne, l'accès au produit se fait donc malgré tout : les tentations existent de plus en plus fréquemment, et même si l'un d'entre eux a décidé de ne pas vouloir consommer :

« *Avec certains potes qui ont une plus grande prise de conscience, ça marche plus. Mais il y en a d'autres qui disent : « t'inquiète, je laisse ça chez moi », mais au final, au bout de 2h30 de soirée, ils disent : « bah merde il était resté dans ma poche ! » (rires). Le soir de mon anniv', j'étais qu'avec des bons potes [...] et tu avais 3 cabines de toilettes alignées, comme ça, j'ai trois potes qui sortent en même temps des chiottes, ils viennent tous me voir et me disent : « passe me voir ! », du coup j'ai fait : « tac, tac, tac ! ». C'est des supers potes, tu vois... mais moi, c'est une drogue qui me tente tout le temps : j'aime bien le goût, j'aime bien en prendre, j'aime bien la prise. Donc même quand tu ne veux pas en prendre, les autres t'en offrent... » (Valentin, 24 ans).*

En milieu urbain, il est devenu de plus en plus facile de se procurer du produit pour de petites quantités. A Lille, cette manière de vendre était une tendance déjà bien établie sur l'héroïne mais elle s'est élargie aussi à la cocaïne depuis quelques mois. Lorsque les usagers de rue ont fait la manche pendant un temps suffisant pour engranger une certaine somme (5€, 10€ ou plus), ils peuvent maintenant aller voir les vendeurs pour se procurer du produit en fonction du montant. Des témoignages de professionnels sont allés dans ce sens lors du Groupe focal sanitaire :

« *Et sinon, des moyens de taper pour 4 ou 5€. Des choses qu'on ne voyait pas quand même, avant... ! ».*

« *Les derniers échos : 50€ à Porte de Valenciennes, avec la possibilité d'acheter au détail par 10€ ».*

Dans ces milieux de la rue, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant, on peut observer que cette présence plus grande de la cocaïne dans les réseaux de revente a provoqué l'apparition de nouveaux profils de consommateurs en Caarud.

Une diversité de plus en plus large des profils de consommateurs, des contextes d'usages plus nombreux

Les profils des consommateurs sont devenus beaucoup plus diversifiés, le changement du marché tel que nous le décrivons en est l'explication. Parmi ceux-ci, on retrouve des hommes et des femmes, de conditions sociales hétérogènes, des étudiants de grandes écoles, des filières universitaires plus générales, des salariés n'ayant pas forcément de hauts revenus ou encore, des gens à la rue, qui auparavant avaient moins facilement accès à la cocaïne et qui maintenant peuvent s'en procurer pour de (très) petites quantités, comme nous venons de le souligner. Certains fêtards, encore non-consommateurs, primo-consommateurs de cannabis, qui avant avaient pu faire leurs premières expérimentations avec ce produit, peuvent maintenant les faire avec un usage de cocaïne ou bien (plus) rapidement se diriger vers ce produit. Des professionnels de Caarud - mais ce constat peut aussi être transposé à d'autres niveaux - ont décrit un passage rapide de l'usage couplé cannabis-alcool vers la cocaïne, chez un grand nombre de publics : il existe moins d'étapes et de temps avant son expérimentation : *« Ça commence cannabis alcool, côté festif et ça s'installe et très vite, ça passe à la cocaïne... Y'a un phénomène de crescendo qui est très rapide, c'est impressionnant »* (éducatrice Caarud, Lille).

De même, des consommations hors contextes festifs habituels (en appartement lors de soirées privées ou en clubs/discothèques) sont de plus en plus décrites. On entend par là : les afterworks, les moments conviviaux dans des bars, les concerts hors musiques électroniques ou encore pour certains, des moments de la journée, seuls chez eux, entre deux cours pour un étudiant ou pendant une pause du midi pour un salarié, les soirées en solitaire à la maison, etc... Ces nouveaux contextes consacrés à la consommation de cocaïne nous semblent nouveaux et traduisent bien l'ampleur qu'a pris le phénomène actuellement.

« Il raconte comment il trainait encore il n'y a pas si longtemps avec des gars connus au collège, mais qu'en fait, il y en avait à chaque fois (un week-end après l'autre) un pour vouloir appeler le dealer... Donc maintenant, ils ont décidé d'un commun accord de ne plus se voir, par rapport à ça... et quand ils sont amenés à se revoir, le même schéma se reproduit quand même ! Dit qu'ils en étaient même venus à prendre des traces de cocaïne avant d'aller se faire un film au cinéma ! » (Note ethnographiques).

Ainsi, concernant cette substance, il y a donc plus de produit en circulation en ce moment, plus de consommateurs, avec des profils qui se diversifient, des cocaïnes plus dosées en principe actif (comme nous allons le voir dans un instant) et l'une des conséquences de ces phénomènes est la plus grande visibilité des cas de dépendance.

De ce fait, il a été marquant de constater à quel point dans nos investigations, l'expression « être cocaïnomanes » est fréquemment citée par les personnes rencontrées, pour se qualifier eux-mêmes ou bien pour parler de leurs pairs.

« Discussion avec M. 25 ans, vit à Tourcoing, aucun diplôme. Ancien accro au cannabis, entre 16 et 20 ans, a maintenant arrêté depuis 4 ans et se considère maintenant selon ses mots comme un « cocaïnomanes ». Il consomme de la cocaïne non pas quotidiennement aujourd'hui mais ça a pu être le cas pendant certaines périodes de sa vie (il a même fait entrer ses consommations de cocaïne dans le cadre du travail, aussi) » (Note ethnographiques).

« Q : Tu utilisais l'expression « cocaïnomanes » : ce sont des gens qui s'auto-définissent comme ça ?

R : Tu te définis à partir du moment où effectivement ta prise, ta drogue... moi, j'estime que je suis une cocaïnomanie ; je ne consomme pas d'autres drogues, j'en ai consommé, mais celle qui effectivement pour moi est la plus facile, c'est la cocaïne » (Marie-Jeanne, 44 ans)

Au sein des publics âgés de 35 ans et plus, tout du moins pour une bonne partie de ceux ayant déjà connu une carrière de consommateur, la cocaïne apparaît bien souvent aujourd'hui comme le dernier produit encore consommé quand les autres ont été stoppés (avec aussi le cannabis qui, pour certains, reste présent de manière plus ou moins régulière, parfois en usage couplé avec la cocaïne). Pour ceux-là, la manière de penser est la suivante : « les drogues, moi, non, j'ai arrêté, par contre une petite trace de C, je ne dis pas non ! ». A noter que ces représentations peuvent parfois se retrouver chez des personnes habituellement non-consommatrices en général, mais qui vont accepter de prendre uniquement un peu de cocaïne occasionnellement, de façon opportuniste (le produit vient à eux, ils ne l'ont pas cherché) :

« Oui c'est pour ça qu'il y en a qui disent : « je ne prends pas de drogue » et quand on leur propose une trace de coke, ils peuvent dire oui parce qu'ils n'ont pas forcément l'impression d'en prendre étant donné qu'ils n'ont pas l'impression d'avoir été déchirés, quoi ! » (Valentin, 24 ans).

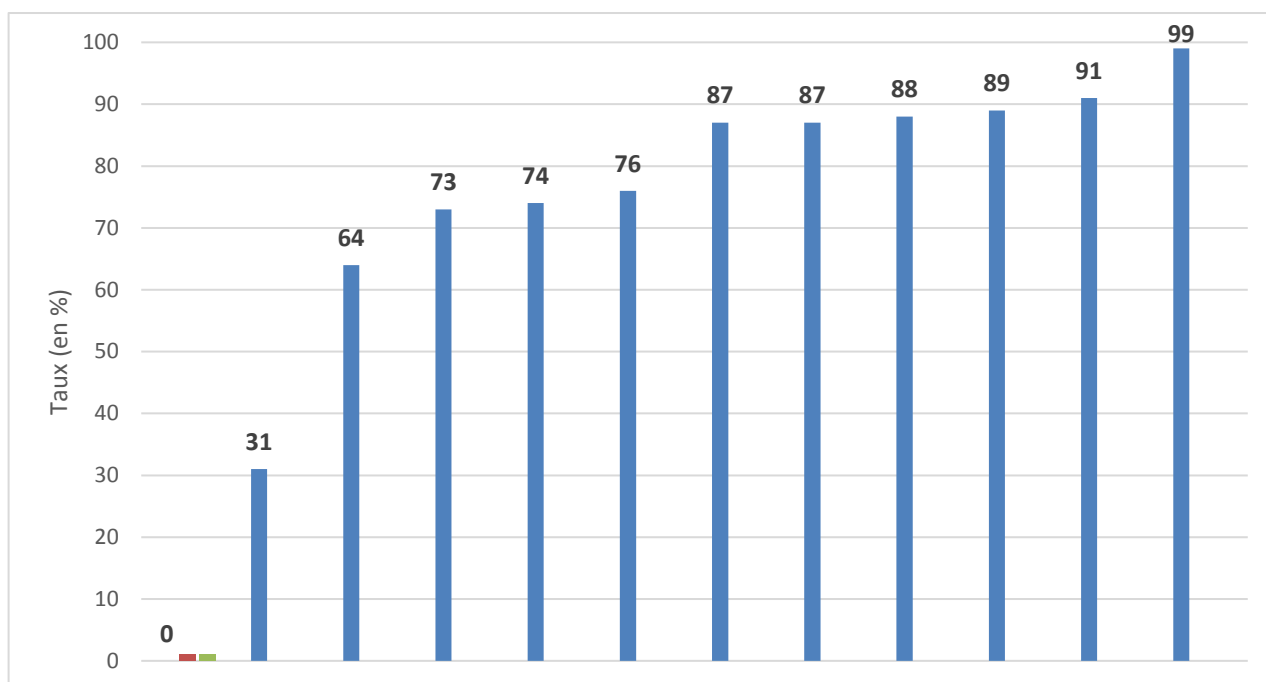
Enfin, il faut mettre en avant aussi une tendance bien établie parmi les publics précarisés, accueillis en Caarud, à savoir le « switch » existant entre l'héroïne et la cocaïne ou bien encore entre l'abstinence sur fond de traitements de substitution et l'entrée ou le retour vers des usages de cocaïne. Il s'agit en effet d'anciens consommateurs d'opiacés, substitués, avec une consommation d'alcool associée, ayant arrêté pour certains les drogues depuis de nombreuses années et qui maintenant se (re)mettent à consommer de la cocaïne, tant le produit est disponible :

« A Spiritek on est près de la gare, qui est un lieu de rassemblement, de vente de médicaments et de produits. Et j'ai l'impression qu'il y a des quarantenaires, cinquantenaires qui venaient à Spiritek un peu plus pour le café, parce que, substitués, ils n'avaient plus besoin de matériel et qui maintenant demandent des pipes, alors qu'auparavant ils n'avaient même pour certains, jamais consommé de cocaïne » (Spiritek).

Des cocaïnes de plus en plus pures

Le dispositif de collecte Sintés représente un vecteur important pour indiquer les tendances actuelles à propos des produits en circulation en France/à Lille. Concernant la cocaïne, les taux de pureté retrouvés ont été extrêmement élevés. Le schéma ci-dessous corrobore nos propos :

Figure : Taux de pureté retrouvés dans les analyses Sintés de cocaïne réalisées en 2017 (en %)



Sur 11 analyses, les taux de pureté vont de 31 à 99%, la moyenne s'élève à 78% (en excluant un échantillon, visible tout à gauche sur le graphique, qui était une arnaque, puisqu'aucune trace de cocaïne n'est apparue à l'analyse). Aucun produit de coupe psychoactif n'a été retrouvé parmi ces 11 analyses. Même le lévamisole (vermifuge à usage vétérinaire) - qui est pourtant la coupe la plus visible depuis des années - n'a jamais été présent. La phénacétine (analgésique retiré du marché depuis 1983) fut très présente jusqu'en 2015 mais n'est pas apparue cette année, tout comme la lidocaïne (anesthésique), de moins en moins présente. Au regard des années 2015 et 2016, les principes actifs sont plus élevés et les coupes classiques ne sont plus retrouvées.

Malgré ces taux de pureté très élevés, régulièrement retrouvés depuis 2014 par Sintès, les échantillons sont souvent transmis au dispositif pour absence d'effets, effets inattendus, impression d'un produit très coupé ou bien encore que ce n'est pas de la cocaïne mais un autre produit. Tout se passe comme si certains consommateurs de cocaïne ne parvenaient pas à se satisfaire des effets provoqués par une substance très peu coupée. Le produit qu'ils avaient l'habitude de consommer (avec un taux de pureté plus bas et des coupes classiques comme la lidocaïne) leur apparaît paradoxalement « meilleur », et ses effets plus désirables.

Enfin, notons que les représentations liées à des cocaïnes coupées au speed sont toujours autant présentes. Cette coupe-là est souvent décrite comme étant la moins pire de celle existante, par rapport à d'autres éventuelles :

« Q : Les gens pensent que c'est coupé à quoi ? C'est quoi ce qui revient ?

R : Speed, si tu as de la chance. Après, n'importe quoi, du moment que c'est blanc et farineux » (Yannick, 24 ans).

Il faut pourtant préciser qu'aucune trace d'amphétamines (speed) n'a jamais été retrouvée dans aucune analyse d'échantillon de cocaïne. On a affaire ici à ce qu'on nomme un « mythe urbain », et qui semble persister dans le temps. Pour quelle raison ? Après quelques recherches, une hypothèse intéressante fut avancée par une

professionnelle du CEIP (centre de pharmacovigilance) : le produit de coupe principal actuel de la cocaïne est le lévamisole et il se trouve que celui-ci se métabolise après consommation en aminorex, qui est un amphétaminique. D'où ce lien qui serait fait par des consommateurs avec une cocaïne coupée au speed : le lévamisole provoquerait un effet psychoactif qui rappellerait à certains consommateurs celui des amphétamines.

Des modes de consommation variés

De la même manière que son prix est très variable, que les perceptions à son sujet sont diverses, la cocaïne peut se consommer de plusieurs façons, selon la sociologie de ses usagers.

Dans les milieux festifs/intégrés, le mode de consommation en sniff sera celui par défaut. Les usagers écrasent (plus ou moins bien) les cailloux de cocaïne pour en réduire la matière en poudre. Les professionnels de la prévention insistent souvent sur ce point : le fait de devoir bien écraser son produit, afin de limiter au maximum les risques de congestion nasale et de complications cutanées liées à cette pratique. Mais on constate que dans les faits, tous les consommateurs ne le font pas. Dans le même ordre d'idée, la réduction des risques enjoint les personnes qui pratiquent le sniff à ne pas utiliser le téléphone portable comme support, puisqu'il est avéré que celui-ci est rempli de microbes, et de ne pas se servir d'un billet de banque en tant que paille, pour les mêmes raisons. Mais les observations de terrain laissent apparaître que bien souvent, ce sont ce support et cette « paille » qui sont utilisés par défaut. Le partage de la paille, avec les risques de transmission d'hépatites (hépatite C) que cela comporte, semble cependant ne pas être trop pratiqué (ou alors si cela se fait le premier à sniffer dit au second de prendre l'autre côté de la paille). Les messages de réduction des risques atteignent déjà de nombreux usagers, certes, mais il reste du travail à accomplir pour qu'encore plus de monde les intègrent.

D'autres techniques sont repérées pour le sniff : consommer en mettant un peu de produit sur un coin de carte (bancaire, par exemple) ou bien sur le bout d'une clé, en saisissant la poudre à l'aide de celle-ci ou encore, en posant simplement un peu de cocaïne sur le verso de la main et de renifler en se bouchant la narine opposée.

Dans ces milieux festifs, la pratique de la cocaïne basée est beaucoup plus rarement observée, parfois lors de certains afters dans la sphère privée ou bien au sein de certains milieux festifs alternatifs/free-party.

Le mode de consommation consistant à mouiller sa cigarette et à la tremper dans la cocaïne avant de la fumer a encore été cité, mais est très rarement pratiqué.

A signaler des premières notifications (recueillies lors d'entretiens informels avec des usagers insérés) de « para de cocaïne » - à la manière de ce qui peut se faire pour la MDMA (voire pour le speed) - c'est-à-dire qu'une petite quantité de poudre est placée dans une feuille à rouler et refermée afin de créer une petite boule qui va ensuite être ingérée. Cette technique serait réservée aux gens qui n'aimeraient pas sniffer ou qui ne pourraient plus le faire (nez congestionné systématiquement). Méthode pour la moins surprenante, car la cocaïne n'est pas réputée pour avoir une grande biodisponibilité par voie ingérée. Dans le même ordre d'idée, une autre source, professionnelle, qui affirme

lors de la réunion du Groupe focal sanitaire que certains usagers peuvent verser de la cocaïne dans un liquide (eau, jus, bière...) puis le boire après :

« *En festif, y'a des gens qui mettent de la coke dans leur bouteille. Jamais vu ça en Caarud mais en festif je le vois régulièrement* » (Educatrice, Groupe focal sanitaire).

En termes de régulation, le recours à la cocaïne est souvent très lié à une consommation importante d'alcool : l'usager qui a déjà une appétence pour cette substance verra son désir, sa tentation de sniffer de la cocaïne décuplée après avoir bu quelques verres, par l'effet de désinhibition associé. A Lille, l'omniprésence de l'alcool (la ville est parcourue de nombreux bars où sont servies des bières fortes, de tradition belge) ne fait que renforcer ce phénomène. Enfin, dans les représentations et les pratiques des usagers de cocaïne, une des fonctions classiquement décrite est de permettre de « redescendre » des effets d'autres produits, notamment des psychédéliques (comme le LSD, les champignons ou encore la kétamine), de se remettre d'aplomb en jugulant des effets non-maitrisables.

Parmi les publics des Caaruds, les usagers de rue, la cocaïne se consomme via des modes plus variés. L'injection, la cocaïne fumée (sur un aluminium) ou basée (travaillée à l'ammoniaque ou au bicarbonate puis fumée dans une pipe en verre) seront des méthodes beaucoup plus souvent utilisées. Le sniff y est beaucoup moins pratiqué, car ces usagers vont privilégier le fait d'expérimenter des états de défonce plus importants :

« *Q : Et la consommation en sniff ça se fait dans les publics Caarud ?*

R : Des fois j'en parle comme alternative, notamment pour les gens qui injecteraient ou alors ceux qui prennent à la pipe mais qui ont des problèmes pulmonaires, mais ils ne veulent pas... ça n'a pas la côte.

Q : Ça ne leur va pas ?

R : Ils ont l'impression de perdre du produit, surtout que l'effet est moindre » (Educateur, Groupe focal sanitaire).

A entendre les discours des professionnels des Caarud, la cocaïne fumée semble prendre une place de plus en plus importante parmi leurs files actives actuellement.

Prix en baisse

La cocaïne est le produit illicite pour lequel la gamme de prix est la plus large parmi l'ensemble des drogues : de 40 à 80€ le gramme.

Le prix moyen au gramme a sensiblement diminué depuis une quinzaine d'année et plus spécifiquement depuis environ 2 ou 3 ans. A Lille, il s'élève à présent à 60€.

Cette drogue connaît un statut particulier de ses modalités d'acquisition : tout d'abord nous l'avons dit, des variations de prix importantes, selon la personne à qui on vend ainsi qu'en fonction de la qualité présumée par le vendeur. Les notions de confiance, de proximité et de rationalité sont donc des critères très importants à prendre en compte. En effet, il n'est pas rare d'entendre qu'un vendeur réserve certaines qualités de cocaïne réputées supérieures pour son réseau d'amis proches et qu'il vend ses autres stocks, d'une cocaïne soi-disant moins bonne, à des usagers qu'il ne connaît pas/moins :

« *Il y a des potes qui ont des bons plans à 50/60€ mais je ne sais pas comment ils font parce que moi c'est toujours 70€ [...] Certains ont une relation de plus en plus de confiance avec leur dealer*

donc ça doit être pesé. Il y en a qui te disent 50€ mais la qualité t'arrache le nez donc je préfère mettre 20€ de plus. Mais des fois y'a des plans comme ça, 50€, 1 g, super bonne coke » (Valentin, 24 ans).

Le contexte selon le milieu festif dans lequel la vente est effectuée, peut déterminer aussi le niveau du prix :

« Q : Prix du demi ?

R : Prix d'ami : 35€.

Q : Il n'aurait pas fait ce prix-là le restant de l'année ?

R : C'est un mec qui sort aussi en teuf et je ne pense pas qu'il vende au même prix » (Yannick, 24 ans).

Ici, l'utilisateur veut donc faire comprendre que certains dealers auront tendance à vendre plus cher en teuf, alors que dans des conditions privées et « amicales », le tarif pourra être vu vers le bas.

Nous avons vu que les déplacements sont devenus des méthodes de plus en plus employées par les vendeurs et en conséquence, les prix peuvent varier à la hausse en fonction de ce paramètre, ou éventuellement aussi selon l'horaire auquel la vente est effectuée :

« Il m'a dit que c'était un peu cher mais c'est parce qu'il se déplace, qu'il est tard... Je ne l'ai vu qu'une fois lui, mais tous les dealers de coke, c'était ça : il se déplaçait en voiture » (Tom, 21 ans).

Une démocratisation de plus en plus importante

La tendance à la banalisation/démocratisation de l'usage de cocaïne poursuit son essor : à Lille, tout comme dans l'ensemble du Nord-Pas-de-Calais, le produit est plus présent qu'avant, et ce dans un grand nombre de contextes, et touche des populations de plus en plus larges, la visibilité de sa consommation va en augmentant, la disponibilité est très importante, l'accessibilité pour de petites quantités est de mise, son prix au gramme est en baisse et les niveaux de consommation semblent plus élevés que jamais.

Dans certains discours et attitudes, c'est ainsi qu'on assiste à une minimisation des prises de cocaïne, avec en toile de fond, une notion d'impression de gestion de ces consommations. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si on entend régulièrement l'expression « une petite trace de coke » dans les cercles de consommateurs ou bien dans certains lieux festifs : milieux clubbing/techno intégrés, milieux festifs privés (les consommations en appartement, en before de soirée, sont devenues totalement banalisées). Les consommations répétées de cocaïne n'ont pas forcément de conséquences graves immédiates, la dépendance ne s'installe qu'insidieusement, d'où cette sensation de contrôler sa consommation, de la « gérer ».

Autre perception prégnante (mais erronée) : celle qui voudrait que le produit disponible en milieux festifs soit plus pur et de meilleure qualité car plus coûteux :

« Les usagers fréquentant les milieux festifs ont souvent l'idée que leur cocaïne est plus pure que la cocaïne vendue en rue car les prix sont différents. Il y aurait donc une qualité de cocaïne pour « fêtards » et une moindre qualité pour les « tox » » (Spiritek)

D'autres distinctions classiques ont encore été entendues cette année :

« S. 27 ans (usager-revendeur de cocaïne et de cannabis) fait la distinction entre cocaïne synthétique et cocaïne végétale ; dans le premier cas, il s'agit d'une autre molécule reproduisant chimiquement à 100% la molécule d'origine et dans le second cas, c'est la feuille de cocaïne qui a été travaillée avec divers adjuvants. Il fait aussi la distinction d'autres qualités de coke : « l'écaille de poisson », la « crystal »... » (Notes ethnographiques)

Effets indésirables et problèmes de santé en hausse

Force est de constater que dans notre recueil de données pour l'année 2017, les informations ont été nombreuses concernant la cocaïne et particulièrement, pour ce sous-chapitre traitant des problèmes de santé, et autres effets secondaires indésirables. Les principaux éléments ayant été cités sont les suivants :

Tout d'abord on peut relever qu'en Caarud, les professionnels décrivent le fait que les états physiques d'une grande partie de leurs usagers se dégradent rapidement. Des marques physiques sont de plus en plus visibles et s'aggravent rapidement, certains individus souffrent d'amaigrissement ; l'usage régulier de cocaïne en est une des explications.

« J'en suis à deux grammes de cocaïne par jour. Ça m'a fait perdre vingt kilos en quatre mois » (La Voix du Nord, septembre)

« Je n'étais pas du tout moi-même, admet le prévenu. J'étais déprimé. Ce n'était pas l'alcool. C'était la pire des drogues, la cocaïne. Avec elle, pendant une semaine, je ne dormais pas, je ne mangeais pas ! » (La Voix du Nord, octobre)

L'augmentation des taux de puretés des cocaïnes actuellement en circulation entraîne des problèmes cardiaques ; la tachycardie est souvent un symptôme décrit dans ce cadre-là.

De plus, suite à consommations de cocaïne (chlorhydrate) ou bien de crack, les éducateurs de Caarud parlent d'observations fréquentes de : délires de persécution, d'états paranoïaques aigus, de gens qui se grattent frénétiquement les avant-bras, parfois jusqu'au sang...

« Q : Cocaïne : autres conséquences sanitaires ?

R : Le grattage : beaucoup de gens qui font une fixette sur des boutons, ils passent des heures là-dessus, du coup y'en a de plus en plus, ça devient purulent, ils sont persuadés d'avoir des bêtes... et quand les infirmières regardent, il n'y a rien [...] Et pour ceux qui ont des problématiques psy, ça potentialise à fond ; des gens qui ont des délires mystiques, on en a eu de sacrées doses, quand même... ! » (Groupe focal sanitaire)

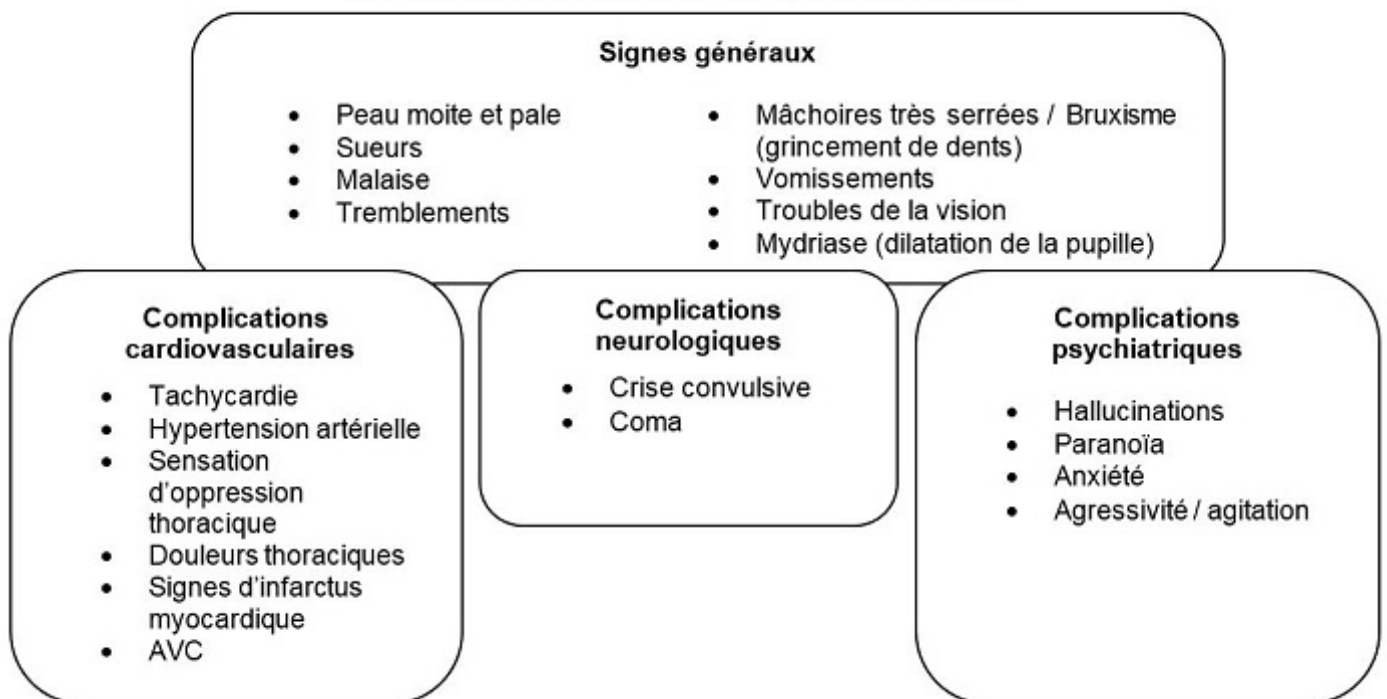
Sont décrites également des scènes de violence et de l'agressivité à l'égard du personnel des centres. Certains d'entre eux disent ne plus savoir comment faire pour gérer ces usagers.

Enfin, il faut noter ici aussi que de nombreux cas de dépendance sont notifiés : il y a une augmentation des demandes de cures ou au moins d'accompagnements de la consommation. Spiritek confirme cela en entretien en relevant qu'il y a « de plus en plus de discussions et de demandes d'orientation concernant des prises en charge psychologiques et gestion de la dépendance ».

L'ANSM (Agence Nationale de Sécurité du Médicament et des produits de santé) avait tiré la sonnette d'alarme en publiant au mois d'août un bulletin intitulé « Augmentation

du nombre et de la sévérité des intoxications liées à la consommation de cocaïne - Point d'Information », dont on peut voir un extrait ci-dessous :

Tableau évocateur d'une intoxication par la cocaïne



Crack/Freebase

La **freebase** ou cocaïne basée est obtenue par chauffage d'une solution aqueuse chlorhydrate de cocaïne et ammoniacque (ou bicarbonate de soude) ; la forme basée est considérée comme plus pure par les usagers car débarrassée des impuretés contenues dans la poudre.

Le **crack** est obtenu par dissolution de la poudre dans une solution de bicarbonate de sodium ou d'ammoniacque et d'eau ; elle est chauffée et se forme alors un dépôt solide, le crack, qui est séparé et séché. D'une grande pureté en cocaïne (75 à 90%) il est ensuite découpé en cailloux. Le crack fait son apparition dans le nord de Paris à la fin des années 1980.

Une tendance marquante de l'année, une pratique en évolution

Tout porte à croire que la hausse de la consommation de crack/freebase est une tendance importante en 2017, à Lille. La hausse actuelle de la disponibilité de cocaïne engendre une diversification des formes de son usage et des individus qui la consomment. Ainsi plusieurs modes de consommation coexistent, notamment celui qui consiste à « baser » la cocaïne.

Ce qui est marquant, c'est que nous avons pu recevoir des évocations par des éducateurs de Caarud de primo consommations de cocaïne par le biais du crack. Ceci

dans une perspective légère et désinhibée (en l'occurrence dans l'exemple ci-dessous, via un Caarud qui s'occupe de personnes prostituées), ce qui semble symptomatique de la tendance à la minimisation de la consommation de cocaïne actuellement :

« Je pense qu'il y a eu une évolution des consommatrices d'héroïne à l'époque, vers ce type de consommation, d'abord en freebase, avec ponctuellement de l'injection de cocaïne. Là où je suis surprise : y'a plein de jeunes qui nous ont dit consommer en freebase ! Comme si c'était quelque chose d'un peu fun et festif ! Même pour une première fois, ça leur a été proposé comme ça, du coup, ils ont connu ça comme ça » (Educatrice Caarud Lille).

La pratique de la consommation de crack poursuit son développement, et quand il ne s'agit pas de primo consommation, il y a cette idée de passage rapide du sniff vers le basage :

« Et quand certains ne font « que » sniffer », ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils se mettent à cette même pratique... » (Educateur, Notes ethnographiques).

En proche Belgique, certaines observations sont similaires, signe sans doute d'une tendance plus globale et non pas uniquement circonscrite à la métropole lilloise :

« N. fille de 29 ans, qui habite à Mons (Belgique) : elle évoque le nombre impressionnant et grandissant de gens de son entourage qui se mettent à fumer de la cocaïne (crack) » (Notes ethnographiques).

Des publics insérés également concernés

Les publics concernés par ces usages de crack sont ceux qui sont accueillis en Caarud : usagers de cocaïne, d'héroïne, polyconsommateurs, substitués, sujets à alcoolisme, en situation de précarité sociale... Mais ce qui semble avoir progressivement évolué, depuis quelques années, c'est que certains types de publics insérés font maintenant partie aussi de ces consommateurs de cocaïne fumée. Ces personnes peuvent être vues sporadiquement par les Caarud, pour obtenir du matériel de réduction des risques, notamment. Différents Caarud ont fait la même observation cette année :

« Au Caarud, on a une petite dizaine de personnes qui ne viennent que pour les pipes et qui s'en vont ; on n'a pas forcément de grandes discussions avec eux, on voit bien qu'ils ne sont pas à l'aise avec le public Caarud. Ils sont étudiants ou ils bossent, un peu dans le milieu de la culture, bien sapés. Et il y en a quelques-uns qui viennent et qui sont concernés par la consommation de cocaïne (basée) » (Spiritek).

« Est abordée l'augmentation de la distribution de pipe à crack pour une population « insérée » observée par Aides, Spiritek et le Sleep In. Spiritek se pose la question de la cohabitation des différents publics : les personnes plus insérées ne restent pas longtemps, ne se sentent pas à l'aise, ce qui limite la qualité du contact avec les professionnels. Le Sleep In rencontre ce public le soir et la nuit car c'est plus discret que les autres Caarud. Aides rencontre ce public le samedi après-midi » (réunion du collectif RDR, février).

Pour juger de cette expansion du phénomène crack/freebase à Lille, on peut se reposer notamment sur le constat généralisé de l'augmentation de la distribution des pipes à crack (ainsi que des feuilles d'aluminium) remarquée par différents Caarud (Aides, Spiritek, Sleep in). Selon certains professionnels, cet accès à ces pipes en verre aurait favorisé de nombreuses demandes de la part de nouvelles personnes. La possibilité de pouvoir consommer du crack de manière hygiénique (« safe ») aurait

donc fait son chemin parmi ses usagers potentiels. Mais il faut rester prudent : en effet, on peut faire l'hypothèse que l'augmentation des distributions de pipes signifie une augmentation des consommations, toutefois, cela reste une hypothèse difficilement vérifiable, dans la mesure où l'augmentation de la distribution peut aussi être le fait de personnes qui, consommait déjà avec des pipes artisanales, par exemple.

Fabrications artisanales versus marchés sporadiques

En termes de trafics, nous avons répété pendant des années dans les rapports Trend qu'il n'existait pas de marché de crack à Lille. Mais aujourd'hui tout laisse à penser que cet état de fait a évolué. En effet, on a pu entendre en 2017 quelques évocations de disponibilité sporadique de crack prêt à consommer, que ce soit en milieu urbain et festif. La vente ne semblait s'adresser uniquement qu'aux connaissances, au réseau immédiat. Le produit est vendu de façon discontinue et est vendu par des isolés, venus d'autres régions pour un temps donné :

« Une autre éduc' dit qu'un hébergé lui a décrit une disponibilité de crack déjà préparé, dû au fait qu'un parisien était monté sur Lille avec un petit stock » (Notes ethnographiques).

Toutefois, la façon la plus courante d'obtenir le crack reste tout de même la fabrication personnelle. Sur ce sujet, on constate que les usagers utilisent davantage l'ammoniaque par rapport au bicarbonate de soude, cette dernière méthode nécessitant un savoir-faire plus conséquent :

« Q : C'est plus dur de baser au bicarbonate ?

R : C'est une histoire de quantité : si on met trop, ça tue le principe actif de la coke. Donc les gens n'ont pas envie de perdre leur produit, donc ils préfèrent baser à l'ammoniaque » (Groupe focal sanitaire)

Les professionnels de la réduction des risques insistent auprès de leur public sur les problèmes broncho-pulmonaires que peut induire le recours à l'ammoniaque, en les enjoignant *a minima* à bien nettoyer leur « galette » à l'eau. Mais ces conseils sont aussi fonction du niveau de connaissance objectif des éducateurs sur le sujet :

« Alors les conseils de RDR c'est rincer un maximum à l'eau ; j'ai déjà vu comment ça se faisait mais de là à expliquer étape par étape, j'ai encore des progrès à faire ! Donc c'est pas évident je trouve de faire de la RDR à ce niveau-là » (Educatrice, Groupe focal sanitaire).

Notons aussi que dans le discours de certains professionnels de Caarud, il y a cette idée que le basage est considéré comme une alternative à l'injection.

Le changement de la composition des cocaïnes en circulation actuellement a entraîné de nécessaires adaptations pour ceux qui pratiquent le basage. Et c'est donc fort logiquement qu'on a vu apparaître à quelques reprises l'expression « réaction inhabituelle au basage » dans les questionnaires du dispositif d'analyse Sintes pour justifier un envoi au laboratoire (« cristallisation », « le produit est devenu tout noir », peut-on notamment lire).

Enfin, au niveau terminologique, tous les professionnels interrogés nous évoquent le fait que les usagers ont toujours du mal à faire le lien entre « cocaïne basée » et « crack », ce dernier terme ayant tendance à faire peur, de par l'imaginaire qu'il véhicule dans l'inconscient collectif : les maladies, la dépendance... Le « crack » est souvent perçu comme un produit regroupant des impuretés ou des déchets de la cocaïne.

MDMA / Ecstasy

La MDMA (3,4-méthylène-dioxy-méthamphétamine) est un dérivé amphétaminique doté d'effets empathogènes.

L'ecstasy correspond à l'appellation commerciale, sous sa forme comprimée, de la MDMA, cet acronyme désignant plus la forme brute de la substance, à l'état de cristaux qui peuvent être translucides, bruns ou noirâtres.



Les appellations données aux comprimés d'ecstasy sont les suivantes : ecsta, taz, pilule, pile, pills, plombs, P (qui est plus entendu en Belgique qu'en France) ou bien encore le nom du logo ou de la forme du comprimé.

Concernant la MDMA, les deux noms les plus usités sont la « MD » ou la « D ».

Une appellation a été particulièrement marquante cette année (même si elle n'est pas forcément récente car déjà entendue ça et là) : un type de MDMA cristal nommé, par un vendeur et quelques usagers, « MDMA champagne/cola » (l'un ou l'autre des adjectifs ou les deux ensembles) du fait de sa couleur/apparence :

« R : De la MDMA-champagne, quoi.

Q : Ah ! Toi aussi ce nom-là te parle ?

R : Oui, juste un cristal blanc, plus ou moins. Un peu jaunâtre.

Q : On me parlait de MDMA-cola ou de MDMA-champagne/cola.

R : Oui la cola c'est celle qui doit être un peu marron, moi j'ai de bons souvenirs avec tout ce qui est de cette teinte, après je ne m'y connais pas dans les noms mais je sais que quand je vais commander sur internet, je vois la MDMA-champagne et souvent c'est l'image c'est jaune-blanc. Sur le deep-web, ils marquent : MDMA-champagne, 83% » (Tom, 21 ans).

Cette appellation avait déjà pu être remarqué par ailleurs (blogs, forums, internet) mais pas encore au sein du recueil de données Trend à Lille.

Nous allons voir tout au long de ce chapitre que la notion de nom est très importante concernant l'ecstasy. Elle participe de tout un imaginaire développé depuis de nombreuses années par plusieurs générations, en empruntant aux codes de la culture des musiques électroniques ou plus généralement aux tendances actuelles de nos sociétés de consommation.

Disponibilité maximale, marketing poussé à l'extrême

En 2017 à Lille, la disponibilité des comprimés d'ecstasy est bien établie. Depuis 2013 environ, ce marché a connu un nouveau dynamisme, après une période de baisse, voire de pénurie, où les produits étaient soit très fortement dosés, soit coupés à différentes substances (médicamenteuses notamment). Sur le niveau d'accessibilité

aux deux formes, il est clair que les comprimés sont plus diffusés et plus recherchés que la forme cristale. Nous aurons l'occasion d'expliquer pourquoi dans les chapitres suivants.

Les comprimés d'ecstasy ou la MDMA sont accessibles la plupart du temps via de petits réseaux d'usagers-revendeurs, issus des milieux festifs électroniques, mais aussi de dealers qui ne sont pas consommateurs du produit, et qui peuvent avoir plusieurs autres drogues à vendre (cannabis/cocaïne/LSD). Les usages d'ecstasy/MDMA ne sont pas ou très peu repérés parmi les individus accueillis en Caarud ou plus généralement dans les milieux urbains lillois. Sur ces types de drogues (que ce soit une forme ou bien l'autre), il semblerait que plusieurs témoignages font état d'acquisitions sur le dark net, à des prix réellement bas par rapport au prix du marché actuel (10€ l'unité), achetés parfois en très grandes quantités :

« Il nous explique qu'ils sont deux avec un ami à être associé sur ce business, que les commandes se font par 5000 unités via le dark net, du coup, ils les ont à environ 2€/3€ l'unité » (Notes ethnographiques).

Le marché ne se trouve pas uniquement, bien sûr, sur internet, mais également lors des soirées festives, notamment liées aux musiques électroniques de tous types, et en premier lieu, le mouvement techno. Les clubs, discothèques, bars qui accueillent des événements de cette mouvance sont le théâtre habituel de ventes et de recherches de « tazes ».

Après des recherches de terrain, menées en étroite collaboration avec l'association Spiritek, nous avons pu mettre à jour une statistique très révélatrice, en dénombant l'existence de 82 logos d'ecstasy différents parmi les comprimés en circulation à Lille et en région, en 2016-2017. Cela démontre l'existence de stratégies commerciales bien rodées du côté de l'offre, de part une volonté de proposer une gamme de cachets variés dans leur forme et leur aspect.

En repérer une telle quantité, cela signifie qu'il en existe en fait encore bien plus. Le produit est fabriqué à grande échelle au niveau mondial (sans doute en Belgique, en Hollande et une partie au niveau local) et le marché lillois se nourrit d'une partie de cette production. Il faut aussi noter que même sur une même description d'un logo, à appellation égale, il peut parfois y avoir des apparences différentes. L'exemple des dominos est à ce titre révélateur :

« Ils ont en effet un peu l'apparence de domino, mais pas ressemblants à ceux qui avaient beaucoup tourné il y a deux ans. Ceux-là ont 5 gros points disposés le long de la pilule sans marque de démarcation sur le recto mais avec une marque de sécabilité au verso. Couleur rose/orange. Des points blancs dedans » (Notes ethnographiques).

A titre d'information, voici la liste des 82 logos que nous avons pu recenser (en surligné, les plus diffusées à Lille) :

Figure : les noms des logos présents sur les comprimés d'ecstasy à Lille en 2016-2017 (N=82)

N	Nom/logo	N	Nom/logo	N	Nom/logo	N	Nom/logo
1	Ananas	21	Dollar	41	M&M's	61	Porsche
2	Android	22	Dom Perignon	42	Mario	62	Q dance
3	Anonymous	23	Domino	43	Mickey	63	Redbull
4	Emporio Armani (EA7)	24	Durex	44	Minion	64	Rolex
5	Audi	25	Fantôme	45	Mitsubishi	65	Rolls Royce
6	Bentley	26	Ferrari	46	Moncler	66	Roudoudou
7	Better call Saul	27	Fraise	47	Nespresso	67	Shell
8	Bicolore bleu/rouge	28	Heineken	48	Netflix	68	Snapchat
9	Bob l'éponge	29	Heisenberg	49	Octogone	69	Superman
10	Bonbon	30	Hello Kitty	50	Œil dans un triangle	70	Taureau
11	Bouche	31	Hiboux	51	Ourson	71	Tesla
12	Breitling	32	Homer Simpson	52	Panda	72	Tête de mort
13	Cartman	33	Hulk	53	Paul Frank	73	Thunderdome
14	Cerise	34	Illuminati	54	Philippe Plein	74	Tic-Tac
15	Chupa Chups	35	Infini	55	Photo de profil	75	Tigre
16	Citrouille	36	Instagram	56	Pikachu	76	Tortue Ninja
17	Coup de poing	37	Joker	57	Pioneer	77	Transformers
18	Cup cakes	38	Lamborghini	58	Plata o Plomo	78	Trip Advisor
19	Dauphin	39	Légo	59	Poing américain	79	Twitter
20	Diamant	40	Lock	60	Polygone	80	Warner Bros
						81	What's app
						82	XTC

On remarquera que ces logos s'inspirent principalement des dessins animés, des séries ou autres fictions (passés ou présents), d'animaux, de marques (de luxe), de l'univers d'internet ou encore des applications téléphoniques.

Les anciens consommateurs racontent qu'il y a 15 ou 20 ans, les ecstasy étaient de petite taille, le plus souvent de couleur unie et rondes. Aujourd'hui, le marché a beaucoup évolué et les substances vendues également : tout d'abord, la masse moyenne de ces comprimés est largement supérieure par rapport aux années 2000 : dans l'enquête Sintés observation datée de 2014, nous obtenions par exemple 365 mg de moyenne par comprimé, sur 17 échantillons collectés/pesés. Mais certains dépassent sensiblement cette moyenne et montent à 500/600 mg de masse. Toutes les couleurs possibles sont représentées et à logo égal, sur une même période donnée, il se peut que les couleurs ne soient plus les mêmes pour le consommateur. De même, le laboratoire de la Police Judiciaire nous a rapporté que sur une affaire de saisie de 100000 ecstasy - avec un même vendeur, sur un même stock - ils ont pu retrouver 4 modèles différents. Ainsi, ce que les professionnels de la réduction des risques mettent, à raison, bien en avant, c'est qu'aussi bien le logo que la couleur ne sont pas des critères objectifs pour juger de la pureté et de l'intensité des effets d'un produit donné. Pourtant bien souvent, il se dit que tel modèle (couleur) est réputé plus fort... Ensuite, il y a des pilules qui ont un visuel différent par face, comme par exemple les

« Philippe Plein » qui comportent le logo de la marque au recto et une tête de mort au verso. D'autres « taz » sont bicolores, c'est-à-dire avec une face bleue et une face rouge. La majorité des ecstasys observés comportent une marque de sécabilité au verso, ce qui, du point de vue de la prévention, est plutôt positif car cela incite à fractionner les prises, en concordance avec l'augmentation des masses et des teneurs en principe actif.

En lien direct avec ces pilules hyper variées et très volumineuses, il a été avéré lors de collectes du dispositif Sintés que les teneurs des ecstasy avaient atteints des niveaux de pureté encore jamais observés jusqu'alors.

Comme nous le disions auparavant, le marché lillois de ces types de substances s'approvisionne depuis des réseaux issus de pays fabricants que sont la Belgique et la Hollande, principalement, mais aussi depuis le dark net ou bien encore comme nous le supposons, de part des laboratoires clandestins au niveau local. Plusieurs témoignages d'usagers ou de professionnels (répressif, médico-social) ont évoquées la présence de ces laboratoires, qui peuvent se trouver soit à Lille intramuros, soit en proche Belgique. Dans le même ordre d'idée, lors d'entretiens et rencontres avec des consommateurs, nous avons pu relever deux notifications d'une fabrication artisanale de MDMA, avec à chaque fois des références aux précurseurs utilisés, notamment le fait de réaliser le produit sans huile de sassafras (ou safrole, pourtant le précurseur principal depuis des années) :

« Un homme de 22 ans qui raconte qu'il sait fabriquer sa propre MDMA, il dit que c'est assez simple à fabriquer une fois qu'on a les bons précurseurs (il note que ceux-ci sont en train de changer en ce moment) » (Notes ethnographiques)

En termes de représentations sur l'ecstasy et la MDMA (qualité, composition, coupes...), on peut tout d'abord noter que nous avons eu plusieurs échos différents de coupes au 2C-B dans des pilules. En effet, si des molécules de type 2C-X ont pu être retrouvées dans certains comprimés analysés, cela n'a cependant pas été le cas dans les collectes Sintés du site de Lille. La perception de ce type de coupe tend peut-être tout simplement d'une part à mettre en exergue les vertus hallucinogènes que peuvent receler les effets de l'ecstasy/MDMA à fortes doses et d'autre part à relever la popularité certaine depuis des années dans les milieux de consommateurs de cette molécule qu'est le 2C-B. Mais en dehors de cette représentation, les pilules ont en général une image assez positivée d'un produit assez pur et non coupé à d'autres substances. Mais en comparaison, dans l'esprit des usagers, il semblerait que la MDMA cristal ait une image encore plus positive de produit vraiment très pur et plus fort en termes d'effets :

« la MD c'est beaucoup plus pur. Beaucoup plus violent/balèze que de bouffer un taz, oui » (Jean-Michel, 35 ans)

Analyses Sintés

Il y a eu 5 analyses réalisées en 2017 à Lille : 2 portaient sur la forme cristalle et 3 sur des comprimés d'ecstasy. C'est à chaque fois le principe actif attendu qui a été retrouvé, sans qu'il y ait de coupes psychoactives supplémentaires.

Les deux analyses de MDMA cristal ont révélé respectivement des taux de pureté de 84% et de 95%, cette dernière étant celle qui était nommée « MDMA champagne-cola » (que nous évoquions en introduction) et qui ne contenait donc pas ou très peu de diluants. Relevons aussi que ces analyses ne sont pas des cas isolés : il n'est pas rare actuellement de retrouver pareilles teneurs (80 à 95%) dans les analyses des échantillons de MDMA analysés à travers le monde.

Les trois analyses de comprimés ont révélé respectivement des quantités de MDMA de 74,5 mg (soit 17%), 87 mg (soit 23%) et 128,5 mg (soit 34%). Les masses de ces 3 pilules étaient respectivement de : 438 mg, 377 mg et 378 mg (ce qui fait une moyenne de 398 mg).

Les quantités moyennes de MDMA se situent actuellement en France autour de 115/130 mg.

Typologie des consommateurs

Il existe quelques évolutions concernant les profils des usagers de MDMA. Les observations de terrain et les entretiens ont donné naissance aux constats suivants :

Le profil par défaut correspond à des consommateurs âgés de 18 à 25 ans, pour la plupart habitués des milieux festifs électroniques, notamment des milieux techno. Parmi ces jeunes populations, on retrouve des fumeurs de cannabis qui commencent à sortir dans des lieux de fête à forte concentration de publics, où les tentations et les possibilités de se procurer ce produit sont nombreuses. Egalement des individus qui commencent à expérimenter la cocaïne, lors d'apéros préalables aux sorties dans l'espace public nocturne. Ou encore, des jeunes qui ne font usage d'aucune autre « drogue » vont utiliser de façon épisodique la MDMA uniquement dans des contextes perçus comme festifs. On va aussi pouvoir observer des gens qui se déclarent non-consommateurs à un moment T (ou bien carrément « anti-drogues ») mais qui, passés une première étape d'expérimentation de la MDMA, dans certains lieux propices, vont évoluer dans leur manière de percevoir le produit donnant naissance à un passage rapide vers une consommation plus régulière de cette drogue, un apprentissage de ses effets et des codes qui y sont associés :

« Donc, il y avait vraiment de plus en plus de gens auxquels je ne m'attendais pas du tout, que j'avais déjà croisé, et qui limite me regardaient trop mal parce que je fumais un bédo au lycée et deux ans après, ils prenaient des paras de D et ils avaient la mâchoire brinquebalante ! » (Valentin, 24 ans)

Cette notion de passage rapide, pouvant donner lieu à une prise d'habitude des consommations de produits, le week-end notamment, est un fait marquant de ces dernières années ; cette analyse vaut également pour le produit cocaïne, comme nous avons pu le voir pour certains publics. Ce ne sont pas forcément les âges d'expérimentations qui ont évolués vers le bas mais ce sont les produits qui sont plus facilement disponibles, avec des effets plus puissants et des contextes de consommation plus nombreux (succès de musiques électroniques).

Enfin, il y a cette dernière figure de l'utilisateur d'ecstasy/MDMA : l'individu âgé de 37 à 45 ans environ, qui a connu ce genre de consommations d'ecstasy à la fin des années 1990/début 2000, qui a marqué une pause dans ses sorties et ses consommations - a éventuellement eu une vie sentimentale et/ou des enfants et un emploi stable - et qui, pour diverses raisons, y revient aujourd'hui : popularité/renaissance du

mouvement techno, plus grande disponibilité des drogues, le tout sur fond de changement d'habitudes et/ou de divorce/séparation.

Les milieux rock ne sont pas concernés par l'usage de MDMA/ecstasy.

Modes de consommation

Le fractionnement des prises est la plupart du temps observé, suivant les préceptes de la réduction des risques, qui veut qu'une unité (soit un comprimé) ne soit pas égale à une prise, en espaçant d'une heure ou deux avant de reconsommer.

Cette notion de fractionner ou pas ses prises n'est pas aussi simpliste qu'il n'y paraît. Les contextes vont influencer sur les représentations que l'individu se fait de la fête et donc sur les pratiques et les modes de consommation : en effet, selon les lieux/types d'évènements, un usager donné pour un même produit pourra agir différemment. L'idée de devoir gérer la fatigue et les prises d'alcool et de stupéfiants pendant un festival de plusieurs jours, ce qui peut être long et fatiguant, pourra susciter l'envie de prendre la MDMA/ecstasy par petits bouts, alors qu'à contrario, pour une « grosse soirée » en boîte de nuit, certains consommateurs vont plus avoir tendance à se « lâcher » et à chercher un état de défonce plus important et plus immédiat.

Autre cas de figure : des consommateurs, notamment parmi les plus expérimentés, vont avoir tendance à moins consommer, à être dans une gestion dans le temps de leurs prises et donc à davantage calculer les soirs où ils vont en prendre. C'est-à-dire qu'ils vont anticiper et ne pas consommer pour des « petites soirées » à Lille (concerts intimistes, soirées musicales avec des artistes de moindre renom...), par contre ils vont faire des exceptions pour des grosses soirées, en Belgique notamment (mais cela peut aussi être à Berlin ou à Paris) dans des boîtes de nuit où l'organisation, les artistes, la qualité du son seront d'un tout autre niveau et où les publics connaisseurs seront de la partie :

« X. 37 ans me dit que le samedi suivant, ça fera un mois qu'il n'est plus du tout sorti/plus du tout pris de drogues ; il dit qu'il va aller successivement 3 fois à Berlin dans les prochaines semaines, ceci explique cela (il préfère se réserver pour ce genre de grosses échéances) »
(Notes ethnographiques)

La MDMA en cristal est principalement consommée par voie orale, à l'aide d'une petite feuille à rouler (un « para », pour « parachute ») dans laquelle est placé une certaine quantité de produit (généralement de 0,1 à 0,2 g). La poudre peut aussi être mise dans une boisson. Enfin, on a pu recenser quelques cas de sniffs de MDMA (voire même de comprimés écrasés et réduits en poudre), mais cela reste une pratique peu répandue car elle est réputée douloureuse pour les cloisons nasales et de ce fait peu appréciée.

Chasse au dragon

Concernant les cristaux de MDMA, nous avons pu avoir un témoignage marquant auprès d'un usager expérimenté (ancien polyconsommateur, avec consommations d'héroïne à une période de sa vie, aujourd'hui sous méthadone, usager de cannabis régulier et d'ecstasy lors de soirées techno expérimentales en Belgique), sur une consommation de type « chasse au dragon », c'est-à-dire inhaler les émanations par la bouche :

« Tu fumes de la MDMA ?! »

Ah oui ça se fume !

Tu fumes ça comment ?

Exactement pareil que de la came. Ça te fait un effet « tchik ! ».

Sur un alu alors ?

Oui, oui ! C'est de la goutte et tout !

Déjà essayé ça toi ?

Oui !

Avec un taz ou des cristaux ?

Plutôt des cristaux. Avec des pilules tu fais pas ça, vu que c'est coupé.

Qu'est-ce que ça change en termes d'effets alors ?

Ça monte de suite.

Donc tu te chopes une paille que tu fais toi-même avec de l'alu ?

Oui. Ou une paille normale. Avec une paille en alu, si tu consommes beaucoup, tu peux récupérer... Pour refumer derrière, comme les héroïnomanes, pour pas gâcher. Et après c'est la même technique que pour de l'héroïne, tu travailles la goutte.

Tu inspires avec ta bouche ?

Oui et tu gardes le plus longtemps possible.

Et tu mets une quantité comme si tu faisais une trace ?

... Oui.

Et ça a goût comment alors ?

Mentholé ; s'ils sont bons, les taz ont cette odeur-là [...] » (Robert, 44 ans)

Trafics

En ce qui concerne les trafics importants à Lille et dans la région, les affaires apparaissant dans la presse ont semblé un peu plus nombreuses que les années précédentes, signe direct du dynamisme actuel de ce type de marché illicite à Lille. L'affaire la plus marquante a été celle qui a révélé le démantèlement d'un important trafic d'ecstasy à destination des milieux étudiants ; les suspicions des volumes vendus portaient sur 100 000 comprimés. Lors de la perquisition, les autorités répressives ont mis la main sur 10000 comprimés :

« *La drogue est importée des Pays-Bas en grande quantité, puis écoulee auprès des élèves des facultés et grandes écoles. Les ventes se font surtout pendant les fêtes et les soirées, grâce au bouche-à-oreille. Les pilules sont cédées en général entre 7 et 10 euros l'unité* » (La Voix du Nord, décembre).

Dans une autre affaire locale, en novembre, ce ne sont pas moins de 70000 pilules qui ont été saisies :

« *Vendredi dernier, la douane intercepte un taxi néerlandais circulant sur l'autoroute A22. Le véhicule comprend un chauffeur, deux passagers israéliens et les bagages de ces derniers. Dans deux valises, et sous des doubles fonds, les douaniers découvrent 70000 pilules d'ecstasy, soit 17 kilos* » (La Voix du Nord, novembre).

Dans le même ordre d'idée, en termes d'innovations pour transporter des drogues, nous avons appris via la presse que des individus ont pris l'initiative de dissoudre de la MDMA dans des bouteilles de vin. Il s'agit de la première notification au niveau local

de ce type de stratagème, qu'on avait déjà pu observer à l'échelle internationale mais aussi dans des affaires relatives à la cocaïne :

« Des bouteilles de vin dans lesquelles des mains malveillantes avaient dissous de la MDMA. Trop : la mixture a fini par cristalliser et attirer l'œil des douaniers » (La Voix du Nord, décembre).

L'accessibilité à la MDMA, sous toutes ses formes, se fait de plus en plus via internet, que ce soient par l'intermédiaire des sites référencés ou bien via le dark net. Ceci est vrai pour de nombreux produits mais il semblerait que ce soit particulièrement le cas en ce qui concerne l'accès à la MDMA ou aux ecstasys. Les raisons financières sont à mettre au premier plan pour expliquer cette tendance. Les trafiquants qui vendent leurs produits sur internet pratiquent des tarifs beaucoup moins élevés que ceux qui évoluent au sein du marché physique lillois (prix par défaut à l'unité : 10€ le comprimé, 40€ le gramme de MDMA).

Pour ce qui est des micros-trafics destinés à diffuser les produits aux consommateurs, la tendance générale qui se dessine depuis quelques années est aussi vraie pour la MDMA/ecstasy, à savoir le schéma suivant : contact téléphonique (SMS avant tout, ou appels) puis rendez-vous dans l'espace public ou bien des lieux festifs (bars, clubs, discothèques...). Il semblerait que sur ces types de produits, les déplacements de dealers vers la personne en demande de produit soient moins cités, comparativement aux trafics locaux de cocaïne et de cannabis. Par contre, ce qui est marquant concernant la MDMA/ecstasy, c'est que certains usagers-revendeurs se trouvent proches de la source de fabrication et peuvent aller directement au laboratoire clandestin pour en acheter en grandes quantités :

« Q : En Belgique, c'est beaucoup moins cher ; d'ailleurs, tu connais des gens qui ont leurs accroches en Belgique pour acheter leurs produits ? »

R : Aujourd'hui, non, parce que je ne suis plus trop dans le délire et j'évite un peu les gens qui sont trop dans le biz comme ça... Mais à une époque, ouais, j'avais un pote qui avait son adresse en Belgique où il allait taper direct à la porte du labo, pour chercher des sacs de 100 pilules ou plus... » (Karl, 28 ans).

Nous avons montré dans le rapport Trend 2015 que l'acquisition de cristal de MDMA permettait de faire un bénéfice, et ce même avec de toutes petites quantités (dès 1 g), tout en pouvant en consommer. Ainsi, 1 g acheté au prix du marché actuel, soit 40€, permet la confection d'une dizaine de « paras », revendus à 10€ l'unité (soit potentiellement environ 100€ de bénéfice). A ce titre, nous avons pu voir se multiplier à Lille des « trafics de fourmis », où des individus font le choix de « s'improviser dealer » (expression utilisée dans le verbatim ci-dessous). Cette mode de la vente au para est un peu passée, depuis environ 2015, car supplantée en termes d'offres et de demandes par la réapparition progressive des comprimés. Mais on constate que ce mode de conditionnement et de consommation de la MDMA reste toutefois présent parmi les publics festifs des milieux électro. Il y a donc cette figure du « dealer éphémère », à savoir, un usager-revendeur qui en achète plus qu'il ne lui en faut et qui, sur une période très courte, va financer sa consommation par la revente à son réseau proche, afin de réaliser une marge plus ou moins grande, mais sans forcément renouveler cette pratique dans le temps :

« R : Et aussi, j'avais deux potes qui s'étaient improvisés dealers et ce qui se vendait, c'était de la MD, quoi. »

Q : « Improvisés dealers ? » Ils en achetaient un peu plus ? »

R : Non, sur un week-end, ça chopait du 30 g que ça revendait en club et y'en restait plus beaucoup à la fin. C'était du détail, ça vendait au gramme.

Q : Des paras qui étaient vendus ?

R : Oui, et aussi au gramme, donc là, c'était à l'apéro que ça se passait surtout et il y avait aussi quelques grammes qui partaient en club » (Yannick, 25 ans).

La MDMA/ecstasy est sans doute la drogue qui est la plus revendue en milieux festifs commerciaux, contrairement par exemple au cannabis (trop odorant et volumineux), au LSD (très peu d'exemple de ventes, cercles de consommateurs plus restreints), ou dans une moindre mesure à la cocaïne, qui est certes l'objet de trafics, mais beaucoup moins quantitativement dans des lieux festifs commerciaux (constats issus des observations de terrain). Une fois en situation, dans des lieux festifs comme les boîtes de nuit, on peut ainsi observer les pratiques des vendeurs inexpérimentés (qui sont dans la découverte des codes et des stratégies à mettre en place, qui s'adressent à n'importe quelle personne passant devant eux) et celles des vendeurs chevronnés (ceux qui vivent cette activité comme un métier à part entière, avec une discrétion poussée à l'extrême et qui nomment parfois « clients » les membres de leur réseau), comme dans les deux exemples suivants :

« Dès le début de soirée, je croise un client de 21/22 ans au fumoir, qui vend des ecstasy « Mickey » et des « Bob l'éponge ». A le voir faire, on sent qu'il n'est pas très expérimenté car pas très discret, il accoste ceux qui passent sans se soucier du positionnement des caméras. Au final, je le recroise vers 4h du matin, tout penaud : « je me suis fait péter... » (les videurs l'ont chopé en train de vendre) » (Notes ethnographiques).

« X. 39 ans me dit qu'il a à peu près une quinzaine de paras avec lui ce soir à vendre. Il dit qu'il vend au fumoir et qu'il faut bien connaître les positions des caméras « et les angles » pour ne pas se faire repérer... » (Notes ethnographiques).

Prix

Il y a quelques particularités dans la vente des ecstasy qu'il est intéressant de souligner ; le tarif de 10€ l'unité revient dans la plupart des cas, mais il y a certaines exceptions notables. En effet, il existe dans les représentations des usagers et surtout dans celles des vendeurs - qui ne manquent pas de « sonder » leurs clients pour connaître les effets des produits qu'ils vendent - un lien entre la fixation du prix et la qualité estimée. Ainsi, lorsqu'il s'avère que la pilule procure de forts effets de « défonce » (souvent cela est jugé sur le fait que rien qu'une petite portion du comprimé aura suffi à provoquer un effet psychotrope typique), soit le vendeur ne pourra pas faire baisser ses prix pour une commande de plusieurs pilules, soit s'il est habitué à faire des prix bas (5€/7€, mais cela se voit rarement sur une commande à l'unité), il ne fera pas les mêmes tarifs et les modifiera à la hausse :

« Après le gars de Belgique, j'en avais topé 10, ils étaient chers, mais vraiment ils étaient tellement bons qu'il ne pouvait pas me les faire à 5€, il était obligé de me les faire à 7€, parce que vraiment c'était de la balle... » (Robert, 44 ans).

Ou alors dans d'autres cas de figure, le vendeur essaiera de faire des prix supérieurs à 10€ la pilule (plus rare) :

« Parfois ils vont monter le prix des ecstas, parce que c'est très dosé, parce que ça figure dans les alertes... Je ne suis pas sûre que ça fonctionne mais ils essayent » (Spiritek).

Dans ces cas-là, ce n'est donc plus le prix d'achat initial qui détermine le prix de revente, mais bel et bien la qualité supposée du produit, qui devient un critère déterminant qui s'ajoute à d'autres facteurs purement comptables.

Amphétamines (speed)

L'amphétamine est une molécule (appartenant aux groupes des amphétamines) qui possède des propriétés stimulantes et anorexigènes. Elle est vendue sous forme de poudre ou de pâte. Ce produit est d'aspect plus ou moins gras, et possède une odeur caractéristique pouvant s'apparenter à celle du gasoil ou d'un marqueur.



Pas ou peu de changements sont à signaler concernant le speed pour l'année 2017. C'est un produit assez peu recherché, vendu auprès d'un public plus restreint, qui fait l'objet de peu de commentaires et lorsque cela arrive, ce sont plutôt des ressentis négatifs. En effet, il renvoie à l'image historiquement présente de « cocaïne du pauvre » et est perçu comme sans intérêt, avec des « descentes » réputées difficiles.

Le speed est le plus souvent consommé par voie nasale après avoir été séché.

Il est davantage visible au sein des milieux festifs électro illégaux/undergrounds, dans les milieux squats ou, dans une moindre mesure, dans les milieux de la rue, consommés par certains publics en situation de précarité ou bien encore par d'autres usagers qui l'utilisent comme un stimulant au quotidien. En termes géographiques, à l'échelle de la région, les observations font apparaître que cette substance serait davantage diffusée et consommée dans le département du Pas-de-Calais, plus particulièrement dans le bassin lensois, l'Arrageois...

Nous avons reçu quelques témoignages concordants (récits directs ou indirects) de la part d'individus âgés de 27 à 40 ans, qui ont décidé d'arrêter leur usage de speed (ou tout du moins essayer, se forcer à ne plus en prendre), suite à trop d'années de consommation en trop grandes quantités. Ces usagers-là ont littéralement été dégoûtés du produit, qui leur a causé des effets indésirables : insomnies, paranoïa, problèmes cardiaques (le CEIP a relevé des cas de cardiopathies), angoisse et irritabilité. Si l'arrêt n'est pas effectif, qu'il y a des reconsommations, celles-ci

constituent des exceptions liées à des contextes particuliers, comme dans cet exemple :

« Q : Le speed tu en consommes encore aujourd'hui ?

R : Non. J'en ai trop pris et j'ai décidé de stopper. Ça peut m'arriver une fois de temps en temps, si quelqu'un en a et me propose, si je suis dans la motive en mode soirée techno, quoi. Ce n'est plus le genre de truc qui me tente... » (Karl, 28 ans).

« Je discute avec X 39 ans, qui me dit justement qu'il était ces derniers temps dans une dynamique d'arrêt du speed, parce qu'il en a consommé en grandes quantités, pendant beaucoup d'années. A commencé à consommer à 25 ans mais après il n'a pas arrêté... » (Notes ethnographiques).

En termes de régulation, cette volonté de s'éloigner du speed peut être concomitante avec la prise d'une autre drogue de prédilection - le plus souvent c'est la cocaïne - ou bien par un arrêt pur et simple, sans pour autant qu'il y ait un « switch » vers une autre dépendance.

Quelques observations ethnographiques nous ont amenées à comprendre qu'il pouvait exister à Lille, en région ou en proche Belgique, des cas de fabrications artisanales de speed, qui ne sont pas issues de laboratoires clandestins (qui eux produisent en très grandes quantités) :

« Il me parle aussi de la façon de fabriquer du speed, en évoquant notamment une « huile d'amphétamine » » (Notes ethnographiques).

Collectes Sintes

Même s'il y a peu d'éléments concernant ce produit cette année, il faut quand même remarquer qu'il y a eu plus d'analyses Sintes réalisées en 2017, sur le site de Lille.

Tableau : résumé des résultats de collectes Sintes de speed en 2017 à Lille

Lieu de provenance du produit	Motif collecte	Taux amphétamine	Taux de caféine
Flandres belges	Nausées, vomissements	50%	50%
Belgique	Effets indésirables bénins/graves	29%	ND
Lille	Odeur inhabituelle - Produit qui s'oxyde	24%	46%
Pas-de-Calais	Autre molécule que l'amphétamine	19%	74%
Flandres	Collecte spécifique speed / Produit dosé +++	13%	ND
Rotterdam	Effets inhabituels	8%	51%
Lille	Absence d'infos sur la composition du speed à Lille	2%	47%
Lille	Collecte spécifique speed / produit sous-dosé	2%	ND

Les personnes qui ont cédé leurs échantillons de speed sont des individus de tous âges : de 22 à 40 ans. On retrouve des analyses aux taux très variables : de 2 à 50% (moyenne de 18%). Les taux de pureté qui apparaissent dans le tableau sont disparates, toutefois, ceux-ci s'avèrent plus forts, en moyenne, que ce qui est retrouvé d'habitude. Aussi, sans surprise, il y a toujours une présence de la caféine en tant que produit de coupe mais aussi en tant que composant principal, puisque ces taux sont au minimum de l'ordre de 46% (maximum 74%).

Khat

Peu d'informations sur le khat, mais nous avons réussi à entrer en contact et à interviewer un homme qui connaît bien cette plante, originaire de la « corne de l'Afrique » (Djibouti, Érythrée, Éthiopie, Somalie), et qui est classée sur la liste des stupéfiants en France depuis de nombreuses années. Ci-dessous nous reproduisons *des extraits du verbatim* expliquant un nouveau procédé pour pouvoir consommer ces feuilles même lorsqu'elles sont sèches, chose qui était vue comme impossible par les initiés jusqu'alors.

Feuilles sèches versus feuilles fraîches

« Auparavant c'était du khat frais qui circulait...

Oui, c'est celui-là qui est consommable et qui fait de l'effet... ?

Donc au bout de 2 ou 3 jours, il y a déjà 50% du principe actif qui disparaît, donc il faut faire vite. Mais maintenant comme c'est interdit en Occident, ça a généré des feuilles séchées, ce qui permet évidemment, par rapport aux fraîches... avant on disait 40 kilos, si tu enlèves les branches et tout, tu as 1/3 de consommable, maintenant comme t'as que les feuilles séchées, t'as 40 kilos de consommable. Maintenant les feuilles séchées, c'est un principe actif qui est concentré, donc c'est plus fort que le khat frais, donc en réalité, c'est ça que ça a généré [...]

Il y a beaucoup de gens à Lille et dans la région, qui consomment de ce produit ?

Non, parce qu'à part des Djiboutiens, y'a quoi sinon comme communautés ? Moi je ne connais personne, à part quelques potes qui étaient en relation avec des Djiboutiens ou autres qui y ont goûté, mais sinon, non, personne... L'effet est très progressif, au bout d'1 heure, tu vas te dire : « y'a rien qui se passe ! », faut attendre 1 ou 2h de temps. Mais ça dépend parce qu'il y a différents types de khats : le khat kenyan est plus fort, l'effet est plus rapide que le khat éthiopien. Donc certains commencent par consommer du kenyan, qui est moins bon et qui termine ensuite par l'éthiopien pour entretenir l'effet.

En infusion ?

Oui, c'est même plus rapide/fort et pratiqué, maintenant, avec les feuilles séchées. Quand les feuilles sont séchées (je ne connais pas le procédé), les propriétés sont accrues ; les feuilles sont séchées dès la cueillette.

C'est récent ce genre de procédé/transformation ?

Il y a encore deux ans j'en entendais même pas parler... Ce qui est sûr, c'est que les mecs ne consommaient que des feuilles fraîches. Avant les gens devaient faire vite, pour rester dans les délais et en consommer » (Pierre, 52 ans).

LES HALLUCINOGENES NATURELS

Cannabis

Le cannabis est un produit naturel, dont le principal composant psychoactif est le tétrahydrocannabinol (Δ^9 -THC). On le nomme herbe ou haschisch selon qu'il s'agisse des sommités fleuries ou de la résine issue du cannabis.



Disponibilité importante, surtout de l'herbe

A Lille, le marché du cannabis connaît un fort dynamisme, qui se poursuit dans le temps, de telle sorte que les pénuries ne sont jamais décrites. Il existe depuis de longues années une plus forte présence de la forme herbe que de la résine ; l'herbe est plus recherchée que la résine. Les volumes d'herbes disponibles s'avèrent toujours plus importants, grâce notamment à l'essor des techniques de culture du cannabis. Surtout, c'est un marché qui génère énormément d'argent :

« L'industrie est là, c'est clair ! J'ai 3 dealers sur Lille et quand je vois le nombre de contacts que moi ou des potes leur ont filé, qu'on sait qu'ils connaissent, des gens rencontrés par hasard en soirée qui les connaissent... Ils font des journées de 12h quoi... ils charbonnent, un truc de malade ! Ça se vend mieux que des petits pains... ! [...] ce sont des gens qui sont toujours au téléphone, en voiture... C'est du plein temps pour eux. Moi j'avais jamais vu un tel truc au niveau du cannabis à Lille » (Valentin, 24 ans).

Concernant le cannabis, Lille connaît une certaine stabilité des tarifs moyens : 10€ le gramme d'herbe est le prix le plus observé. Une réduction classique porte sur un tarif de 40€ pour 5 g achetés. La résine de cannabis se vend à 7€ le gramme.

L'obtention du cannabis semble se faire le plus souvent dans la sphère privée : dans une enquête menée d'avril à décembre 2017 par Spiritek⁶, 87 personnes sur 115 ont déclaré se procurer plutôt leur cannabis dans un cadre privé, à savoir : à leur domicile, celui d'amis consommateurs ou chez un dealer, qu'il soit usager-revendeur ou non.

⁶ Enquête réservée aux personnes consommant du cannabis en milieux festifs. Les 115 questionnaires ont été remplis dans les lieux suivants : Bars de la région / Actions de prévention en camion, quartier Solférino/Masséna / Salles de concerts de la région / Festivals régionaux / Dour festival / Au Caarud Spiritek, auprès des personnes concernées

Les déplacements de vendeurs, après un contact téléphonique, vers les consommateurs sont des contextes de vente de plus en plus décrits par l'ensemble des sources interrogées :

« M. m'informe qu'il paye sa beuh 100€ le 10 g, mais que pour ce prix, le dealer se déplace jusqu'à chez lui et le livre à domicile. Il ne vend que par 10 g minimum » (notes ethnographiques).

On constate qu'il n'y pas, ou seulement très peu, de ventes de cannabis lors des temps festifs, à part des dépannages, trocs et dons, qui eux sont beaucoup plus courants :

« Après les gens qui fument du cannabis en festif l'emmène avec eux. Ceux qui pensent en trouver sur place, c'est plutôt rare quand même » (Spiritek).

En cadre festif, si des ventes ont lieu, cela va plutôt se faire lors d'évènements longs, type festivals, où la disponibilité de l'ensemble des produits sera plus grande, étant proportionnelle à l'affluence. Enfin, il semblerait que peu d'achats de cannabis soient faits via le dark net/internet, par rapport à d'autres produits plus convoités par ce biais (MDMA/ecstasy, LSD).

Perception

La majorité des consommateurs de cannabis entendus lors des entretiens disent préférer l'herbe ; ils recherchent un effet soit excitant, soit apaisant (variétés sativa versus indica⁷). Le plus souvent, les consommateurs ne connaissent pas les variétés des herbes qu'ils fument. Une impression de standardisation des herbes en circulation ressort même des investigations : les usagers ne parviennent pas à expliquer réellement les différences d'effets ou de goûts, qui semblent à peu près similaires. Ils souhaitent fumer un produit qui leur fasse avant tout l'effet qu'ils recherchent.

Dans l'enquête menée par Spiritek sur la place du cannabis en milieux festifs, il était demandé aux 115 personnes de donner leurs impressions sur le sujet à travers un certain nombre de questions, respectivement dans des contextes festifs ou non-festifs. Et sur la question des motivations à fumer du cannabis, les deux idées arrivant en tête des deux contextes sont la relaxation et l'habitude. Et c'est là qu'il est intéressant de pointer que même en milieux festifs certaines personnes consomment du cannabis pour se détresser.

En milieu urbain, le cannabis est une drogue complètement banalisée, qui a l'image d'un produit anodin, consommé en complément des autres drogues.

Modes d'usage et profils des usagers

Le cannabis est le premier produit illicite le plus consommé en France : selon l'OFDT, 17 millions l'ont déjà expérimenté, 4,6 millions en consomment dans l'année et parmi eux, il y a 1,4 millions de fumeurs réguliers. A ce titre, les profils de ses usagers sont extrêmement variés, si bien qu'il est très difficile de pouvoir désigner un consommateur-type. Les lycéens et étudiants sont parmi les plus nombreux, mais on retrouvera aussi bien des salariés, des retraités, des hommes comme des femmes. Parfois perçu par l'inconscient collectif comme une « drogue douce », il n'en reste pas moins que des cas de dépendance existent. C'est une drogue pour laquelle il est

⁷ L'indica a plus des propriétés relaxantes, et sédatives alors que la sativa a des effets psychoactifs plus prononcés, euphorisants.

fréquent qu'on constate que des individus s'installent dans des consommations régulières, parfois perçues comme « gérées », comme ici :

« Les quantités sont toujours restées plus ou moins les mêmes. Je fume tout seul, le plus souvent, vu que je suis le plus souvent chez moi enfermé à faire de la musique. Sinon, avec les potes, on fume des joints ensemble. Au fur et à mesure du temps ouais, peut-être que les consommations ont un peu augmenté : par rapport au lycée, c'est clair, mais depuis quelques années, c'est toujours pareil en fait, toujours la même dose d'herbe par mois » (Karl, 28 ans).

Mais d'autres niveaux de consommation atteignent parfois d'un à plusieurs grammes par jour et peuvent devenir problématiques ; certains témoignages sont allés dans ce sens. Ainsi, l'idée de « faire une pause » dans sa consommation de cannabis est apparue souvent, avec des formes, des durées et des stratégies différentes. Ci-dessous, l'exemple d'une longue pause de quelques années :

« Et là, tu fumes combien par jour ?

15/20 joints. Je fume ça comme si c'était des cigarettes.

Tu fumes depuis des années ?

Non, j'ai fait une pause. En 2005, j'allais tellement pas bien que je me suis dit qu'il fallait que je fasse quelque chose. Et donc j'ai décidé d'arrêter de fumer, quoi. Mon état a empiré mais j'ai continué à ne pas fumer et ça a duré... on va dire que pendant 3 ans j'ai pas du tout fumé » (Robert, 44 ans).

Ainsi, l'arrêt ou la diminution du cannabis naissent souvent des raisons suivantes : lassitude, effets moindres/inexistants, parano, être prisonnier du produit. Semblable à une alternative entre la consommation active et l'arrêt total, les usages opportunistes (« prendre une taffe de temps en temps » sur le joint d'un autre ; « taxer un joint » à quelqu'un) permettent de pouvoir reconsommer de temps à autre sans se considérer comme un consommateur dépendant :

« Une taffe de temps en temps alors ?

Oui, le soir et encore, pas forcément le soir ; quand je suis dans une soirée, ou à la fin de celle-ci, oui. Je tire deux lattés mais sans plus. Je n'en achète pas » (Marie-Jeanne, 44 ans).

Comme cité dans la phrase ci-dessus, il y a des consommateurs de cannabis qui disent ne fumer qu'un joint le soir avant de dormir ; c'est une manière pour eux de se détacher d'une consommation excessive tout en gardant un pied dedans, mais sans ce sentiment de démotivation consubstantiel aux effets psychotropes de cette drogue, puisque le recours aux cannabis est ici vécu comme un moyen de s'endormir plus facilement (effet analgésique).

Des pratiques alternatives de consommation du cannabis sont remarquées par le dispositif Trend depuis maintenant quelques années : il s'agit du recours au vaporisateur, au Volcano⁸ ou encore plus récemment, à la cigarette électronique. Ce sont des pratiques qui sont liées à des tentatives d'arrêter de fumer du cannabis en joint, car ces usagers n'ont plus envie de fumer le tabac contenu dans leur joint, de par la conscience des dommages sanitaires associés :

Mais il semblerait qu'il y ait finalement peu de consommateurs réguliers de cannabis lillois qui ont recourt à ces méthodes alternatives sur le long terme. Il y a surtout des gens qui sont dans la réflexion, qui se posent des questions sur le fait de faire acquisition d'un vaporisateur, qui ont le projet d'en acheter un, sans forcément le

⁸ Appareil de salon, de forme pyramidale, permettant de vaporiser le cannabis dans un grand ballon.

faire. Ou alors, s'ils pratiquent effectivement ainsi, il s'agit plus d'expérimentations sur quelques sessions - suite à un cadeau qu'on leur fait à l'occasion d'un anniversaire par exemple - avant un arrêt puis une reprise de la consommation par défaut, en joint. La pratique ne semble pas être maintenue dans le temps.

« Je connais quelqu'un qui a eu un pneumothorax ; qui a été hospitalisé, ça lui a fait des douleurs marquées... donc ça faisait un moment qu'il réfléchissait et il se dit qu'il allait passer au vapo, mais sauf que ça n'a duré qu'un moment. Voilà, c'est dur de ne plus rouler ton pétard... Et maintenant que ça santé va mieux, qu'il a été guéri, quelques mois après, il refumait des joints... C'est une histoire de changement d'habitudes, ça doit vraiment pas être évident » (Educateur, Groupe focal sanitaire).

Nous constatons qu'il existe des discours contradictoires sur les effets liés à la pratique du vaporisateur : quand certains évoquent une défonce trop légère, d'autres, moins nombreux, vont parler au contraire d'effets trop importants et difficiles à gérer. Il appert ainsi que ces perceptions négatives autour des effets induits par ce type de consommation peuvent favoriser le retour aux usages en joint :

« C'est smooth à fond, c'est bizarre... T'as pas l'impression de fumer, presque. Moi j'aime le truc du joint qui tourne... sorte de rituel... alors que là, avec ton ballon... ! J'ai un pote qui est passé par ça, pour arrêter de fumer, et il s'est mis au vapo aussi pour la clope... et il a arrêté, en fait, le joint et le tabac... ! » (Karl, 28 ans).

« Déjà essayé mais j'aime pas. C'est trop soft, t'as l'impression de rien fumer ! En plus tu n'as pas l'effet « café » que donne le tabac, quoi. » (Robert, 44 ans).

Culture de cannabis

Plus que jamais, la culture de cannabis connaît un essor constant. Le nombre d'interpellations pour des cultures dans des appartements, des usines ou des maisons ne faiblit pas et nombreuses sont les affaires relayées dans la presse locale.

Ces plantations sont découvertes la plupart du temps suite à des incendies, des inondations ou autres accidents domestiques qui engendrent l'intervention des secours, lors des contrôles des factures d'électricité, suite aussi à des dénonciations anonymes (des voisins intrigués par les odeurs ou par les allers et venues incessantes), ou bien encore suite à des rixes entre voisins, nécessitant l'arrivée de la police.

Bien sûr, il y a différents niveaux d'implication dans cette cannabiculture, certains faisant pousser uniquement pour leur consommation personnelle quand d'autres y voit une manière de se lancer dans un business lucratif. Ainsi, il n'est pas rare de relever des affaires à plusieurs centaines de pieds, avec parfois plusieurs individus concernés, ainsi qu'éventuellement un lien avec la vente d'autres produits stupéfiants (héroïne, cocaïne, speed...) ou encore de la détention d'armes à feu. Une des affaires les plus marquantes de l'année 2017 est celle survenue à Douai en octobre, où les forces de l'ordre ont saisi « des lampes, des transpalettes, une chambre froide en construction, une Audi RS6 neuve mais surtout 5 tonnes de terreau et 2100 pieds de cannabis » (La Voix du Nord, 26 octobre 2017).

Chez certains consommateurs de longue date, la rentabilité, l'appât du gain, peuvent devenir des facteurs motivants la culture à domicile :

« En fait, j'ai deux tentes maintenant. Parce que j'ai vu que je pouvais me faire de l'argent, quoi ! Au début, j'en revendais pas, mais vu le prix que ça coûte et la facilité avec laquelle

je pouvais me faire de l'argent, j'ai acheté une 2ème tente et je me suis mis à la vente »
(Robert, 44 ans)

En 2017, suite à cette amplification du phénomène de la culture de cannabis, on a pu recenser énormément d'affaires, d'arrestations et démantèlements de réseaux, et ce dans l'ensemble de la région, même dans des zones périurbaines. Les saisies qui concernent la résine de cannabis ne sont pas en reste non plus : en octobre par exemple, ce sont 7 kilos de résine de cannabis qui ont été retrouvés dans un café populaire d'une place de Wazemmes.

Conséquence sanitaire : Hyperémèse cannabique

Le syndrome d'« hyperémèse cannabique », qui se traduit par des vomissements cycliques (uniquement soulagés par des douches chaudes) a été mis en avant cette année lors du groupe focal sanitaire, chez certains consommateurs chroniques de cannabis. Mais ce type de syndrome ne semble pas connu des usagers et est difficile à expliquer par les professionnels.

Nous avons appris que les demandes de prises en charge seraient en augmentation : *« Et on a des demandes de sevrages hospitaliers pour le cannabis, pour arrêter, et pas seulement de l'ambulatoire pour réduire la consommation [...] On n'avait pas de demandes à ce niveau-là. Souvent y'avait des personnes qui demandaient de faire un sevrage par rapport à l'héroïne et en même temps j'en profiterai pour arrêter aussi le cannabis qui était en complément, mais là les personnes qui sont uniquement consommateurs de cannabis et qui font ces demandes d'hospitalisation, c'est inédit »* (CEIP, Groupe focal sanitaire).

On peut se poser la question de savoir pourquoi ces prises en charge augmentent maintenant ? Est-ce qu'une génération de consommateurs seraient arrivée à une sorte de « saturation cannabique » due à des usages sur le long terme d'herbes à fortes teneurs en THC ?

L'arrivée du CBD en France

Le CBD (cannabidiol) est l'un des 85 cannabinoïdes actifs du cannabis. Contrairement au THC, il n'a pas d'effets psychoactifs, n'aurait aucun effets secondaires et agirait sur les inflammations, la dépression, l'insomnie et l'anxiété. Mais des études scientifiques manquent encore pour pouvoir certifier de réels bienfaits sur la santé. Il faut aussi retenir que la présence de CBD dans le cannabis permet de tempérer l'action de la molécule responsable des effets psychotropes, c'est-à-dire le THC.

Pour pouvoir en vendre légalement, le taux de THC doit être inférieur à 0,2 %. Ainsi, contrairement à ce qu'ont pu écrire certains journalistes mal renseignés en quête de sensationnalisme, le CBD n'est ni un « dérivé de cannabis », ni du « cannabis légal ». Le CBD se trouve dans un certain flou juridique : pas illégal, mais pas vraiment légal non plus. En tout cas, en fin d'année 2017, le ministère de la Santé avait affirmé que sa présence dans des produits de consommation était autorisée. A ce sujet, durant le Groupe focal sanitaire, une intervenante disait ceci :

« On a eu un cas mais pas sous forme de plante mais de complément alimentaire qui affichait : « contient du chanvre ». Vendu pour soulager les douleurs de l'arthrose, la dépression, les troubles du sommeil et on a une dame de plus de 80 ans qui a essayé : elle a eu des vertiges et pertes d'équilibre donc elle a arrêté tout de suite, mais on était étonné de voir une pub dans des journaux pour retraités » (CEIP).

Ce fut sans conteste l'un des phénomènes marquants de l'année : le CBD a fait son entrée dans le marché français, que ce soit dans des magasins physiques ou par des ventes par correspondance. Des commerciaux (suisse notamment) ont commencé à démarcher d'autres dans notre pays pour faire connaître cette molécule et faire démarrer un marché. Il en existe donc sous forme liquide pour cigarette électronique, en liquide à mettre sous la langue, en cristaux, en sirop, en huile, en forme solide (résine) ou encore en forme herbe. Les dosages en CBD peuvent très largement varier selon les types de produits ; certains d'entre eux possèdent des goûts particuliers qui correspondent aux types de graines qui ont été cultivées (Amnesia, Super Skunk, etc...). Les tarifs varient énormément, de 10 à 40€ le gramme ou bien l'unité (exemple : une fiole de liquide à mettre sous la langue).

Le CBD a donc fort logiquement fait beaucoup parler de lui autant dans les débats médiatiques, parmi les politiques, les acteurs du champ médico-social et du soin, ceux de l'addictologie ou encore des commerciaux. De la même manière, au sein de notre recueil de données ethnographiques Trend, nous avons pu avoir quelques réactions à ce propos. Certains y voient là une opportunité de tenter de réduire, voire carrément d'arrêter, leur consommation de cannabis. Nous avons eu un témoignage comme celui-ci durant nos observations, et Spiritek disait également en avoir eu. En cela, le CBD serait un substitut du cannabis, non pas en termes d'effets, ni de sensations, mais simplement pour reproduire une gestuelle et des rituels (rouler des joints, fumer), d'autant plus que rien ne différencie vraiment en termes d'apparence l'herbe de CBD et celle de cannabis. Une note de terrain dit la chose suivante, à propos d'un consommateur régulier de 35 ans :

« Il mentionne le CBD comme une consommation qui serait une alternative possible pour pouvoir arrêter ; il est au courant que ça commence à se diffuser sur le territoire français... « ma cigarette électronique d'un côté et le CBD de l'autre ». Question/remarque : « mais tu vas être frustré en fait avec ça ?! », « bah ouais, en fait, je pense aussi... ! » » (Notes ethnographiques).

Une note de terrain faisait état de la recherche d'un état de détente par un homme qui mettait du CBD en liquide dans sa cigarette électronique. Dans une autre observation, un homme de 28 ans désirait en obtenir sous forme liquide (à mettre sous la langue) pour son père qui souffrait de problèmes d'insomnies. Enfin, un autre usager s'en faisait envoyer de l'étranger - à des taux de CBD et de THC bien supérieurs à ce qui peut se trouver en France actuellement - afin de soulager d'intenses douleurs dues à une maladie incurable.

Champignons hallucinogènes



Très peu de données concernant les champignons hallucinogènes ont été recueillies en 2017. C'est un produit qui n'est utilisé que dans certains cercles restreints, en milieux festifs alternatifs, en milieux festifs privés et qui ne pose pas de problèmes de santé publique majeur. De plus, c'est un produit qui n'est pas trop apprécié du fait de son goût particulier et de la difficulté à le digérer.

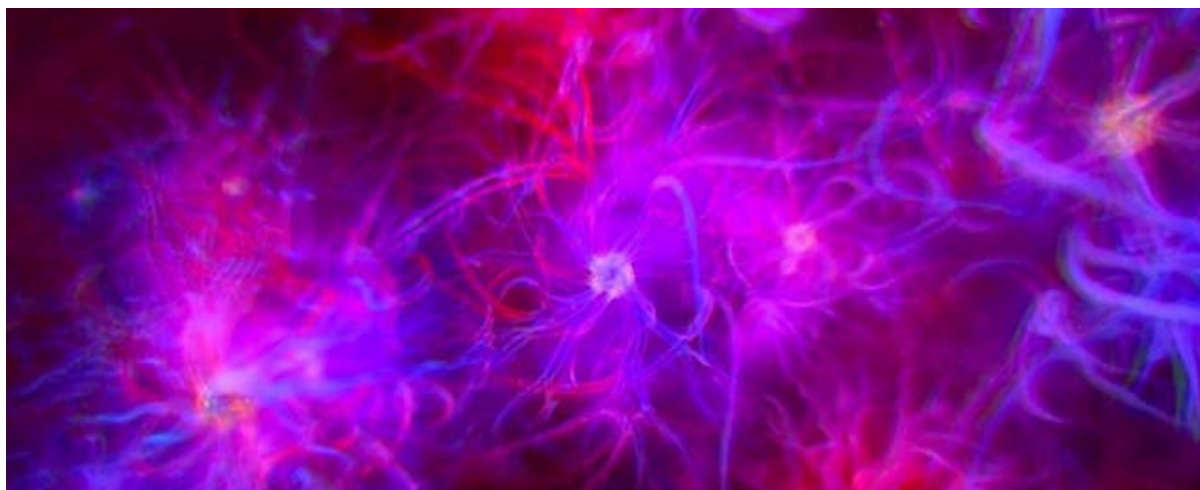
Il y a comme tous les ans des témoignages qui concernent la culture de champignons à domicile, mais sans que cela ne soit un phénomène très important.

Etant donné que c'est un produit dont les effets se rapprochent de ceux du LSD, il y a tout de même un lien qui est fait entre les deux drogues, par leurs aspects introspectifs/mentaux et psychédéliques. Un usager nous a rapporté vouloir préférer faire pousser ses propres champignons plutôt que de devoir se procurer des cartons de LSD qu'il juge comme parfois incertains :

« Faire pousser mes champignons, parce que j'avais peur des plans choper des cartons à des gens que tu ne connais pas, sans savoir ce qu'il y a dedans... bon, j'aurais dû les faire tester, tu vois... mais je me suis dit : c'est mes champis, au moins je sais ce que je mange » (Karl, 28 ans)

DMT

Synthétisée à partir du *mimosa hostilis*, la diméthyltryptamine ou DMT est une substance psychotrope puissante (souvent synthétique mais également présente de façon naturelle dans plusieurs plantes) entraînant de forts effets hallucinogènes quasi immédiats mais de courte durée (inférieure à 30 minutes). La DMT est le plus souvent fumée.



Il s'agit de la première année où le dispositif Trend de Lille parvient à obtenir autant d'éléments d'information sur cette substance, signe sans doute d'un certain engouement, mais aussi d'un élargissement progressif de son cercle de consommateurs. On assiste à une sorte de démocratisation de son usage, d'une plus grande connaissance (au sens « être informé ») de l'existence de cette drogue.

Beaucoup de témoignages sont allés dans le sens de signalements de fabrications artisanales de DMT, soit directement par les personnes interrogées, soit celles-ci connaissaient quelqu'un qui savait le faire (cf. encadré ci-après).

De nombreux récits d'expérimentations ont été formulés lors des observations de terrain, par des individus d'âges et d'appartenances culturelles variés.

C'est principalement dans les milieux festifs psychédéliques (milieux psytrance) que les informations ont été les plus précises, les plus récurrentes et les plus nombreuses.

« Discussion avec X 28 ans : il dit que parmi l'ensemble des milieux festifs qu'il a fréquentés, il n'y a que durant des soirées psytrance (ou bien aussi, dans des sous-genres, comme la psy-dub) qu'il a pu observer des types fumer de la DMT de manière pas très cachée, dans une pipe ; il donne l'exemple de deux gars qui fumaient ça durant une soirée et lui se demandait comment ils pouvaient faire pour rester ainsi en place, sans broncher, bien calés... » (Notes ethnographiques).

La référence culturelle qui est mentionnée très régulièrement lorsqu'on évoque la DMT est le fameux film « Enter the void », réalisé par Gaspard Noé en 2009.

Fabrication artisanale de DMT

« Q : Et donc cette synthèse de DMT ?

R : En revenant d'Ozora (illustre festival estival psytrance en Hongrie), j'avais tellement trouvé ça ouf, un peu plus tard, on avait été en Hollande, je suis passé dans un smartshop et j'ai acheté les plantes qu'il fallait pour extraire le truc à la maison, en rentrant j'ai fait les courses des produits pour le faire, c'est de la chimie vraiment basique [...]

Q : Mais qu'est-ce que tu fais, après, concrètement : tu mets des liquides, des diluants ?

R : Ouais. Alors y'a plein de recettes, sur le net, dont une que j'aime beaucoup : le DMT Nexus [...] Au final, j'étais content de ma préparation, même si j'avais un peu peur au départ. C'est pour ça que j'ai bien choisi les produits avec lequel je le faisais parce qu'il y a certaines recettes où tu dois mettre de la soude, par exemple... et ça j'avais pas envie, parce que déjà c'est dangereux et aussi parce que j'avais peur que ça puisse se retrouver dans le produit

final. Donc j'ai fait qu'avec des trucs « safe ». En fait, faut faire une extraction acide>base, donc tu mets un truc acide, comme du vinaigre et ensuite plutôt que de mettre de la soude, qui est dangereuse, tu mets du carbonate de calcium, un truc comme ça, que je suis allé trouver en pharmacie... « mais pourquoi vous voulez ça ?! »... ! J'ai dit... parce que j'avais bien fait ma recherche, hein !... que c'était pour faire des boîtes de conserves, parce que c'est utiliser dans la conserverie en fait. Et à la fin tu extrais tout ça avec un solvant, là c'est le truc le moins safe, c'était de l'essence à briquet... mais bon, si tu le laisses à l'air ça s'évapore.

Q : Au final tu obtiens quel type de produit ?

R : Une poudre. Tu mets ton essence dans ta bouillie, tu récupères juste l'essence, tu laisses ta bouillie, la DMT va être passée dans l'essence, tu mets ça dans ton freezer, ça se met à neiger en fait, la DMT devient solide, tu vires l'essence et tu récupères toute la goutte, tu le fais sécher et voilà... » (Karl, 28 Ans).

Salvia divinorum / datura / LSA / mescaline / iboga

Pas d'observations en 2017 à Lille sur ces substances.

Exception faite d'une disponibilité, marquante puisque très rare, de graines de LSA dans un événement grand public d'un lieu culturel bien connu à Lille. Un usager de 25 ans dit en avoir obtenues en échangeant contre des comprimés d'ecstasy (3 pilules contre 20 graines).

LES HALLUCINOGENES SYNTHETIQUES

LSD

En 1943, Albert Hoffman synthétise le diéthylamide de l'acide lysergique dont les initiales sont LSD en allemand (Lyserg Säure Diäthylamid). L'acide lysergique est naturellement produit par l'ergot de seigle, un champignon. Il peut être appelé « acide », « trip », « peutri », « buvard », « carton », « goutte ». Il peut être nommé selon sa forme, « goutte », « micron », « gelat » ou désigné par le motif figurant sur le buvard.



Très peu, voire même pas du tout de changements notables concernant cette drogue, qui est systématiquement présente en milieux festifs alternatifs (free-party, teknival), peu visible en milieux festifs commerciaux (clubs et discothèques) et occasionnellement consommée en milieu urbain. En milieu clubbing, le LSD n'est pas un produit très en vogue et doté d'une bonne image ; il est plus assimilé aux fêtards issus des espaces alternatifs.

Par rapport aux âges des consommateurs, les entretiens et les observations en milieux festifs nous font comprendre qu'il y a tendanciellement plus de publics d'au moins 25 ans qui consomment du LSD, avec des fréquences variables. Mais peu nombreux seront les très jeunes à entrer et à se maintenir dans ce type d'usage de drogue. Si l'expérimentation du LSD peut très bien se faire à des jeunes âges, la consommation plus régulière est réalisée bien plus tard.

La disponibilité, ainsi que la demande de LSD sont fortement liées à un effet saisonnier : la période de l'été (avec ses grandes vacances, ses festivals...) est, traditionnellement, beaucoup plus propice aux consommations d'« acide », et ce

dans la mesure où les effets de cette drogue sont très rattachés à un besoin de liberté, d'espace, de soleil, au contact de la nature, dans la forêt : des conditions décrites par les usagers comme étant les plus idéales.

Ce qui est souvent entendu de la part des usagers qui ne sont pas introduits dans des cercles de consommateurs habitués, c'est que le LSD est « difficile à trouver ». Les ventes de LSD passent en effet la plupart du temps par des groupes d'usagers-revendeurs qui ne se mélangent peut-être pas aussi facilement que d'autres dans des milieux commerciaux. Ainsi, le LSD passe par des circuits de distribution qui semblent un peu en marge des réseaux de deals traditionnels.

Les buvards de LSD sont davantage diffusés que la forme liquide (la « goutte », issue d'une fiole) ; cette dernière forme est tout de même citée mais elle est peu fréquente.

Chaque buvard de LSD est assorti d'un dessin sur les faces recto et/ou verso. Dans la liste qui va suivre, nous avons répertorié l'ensemble des logos qui ont pu être observés par nos soins en milieux festifs lillois en 2017 :

Tableau : logos présents sur les buvards de LSD à Lille en 2016-2017 (N=20)

N	Nom/logo
1	"Artisanal"/sans motif
2	Alice aux pays des merveilles
3	Anonymous
4	Calendrier Maya
5	California Sunshine
6	Champignon hollandais
7	Chat violet
8	Estampes
9	Fat Freddy
10	Guerriers aztèques
11	Hoffmann
12	Homer Simpson
13	Licorne
14	Marguerite
15	Marylin Monroe
16	Reine des Neiges
17	Shiva
18	Smiley
19	Soleil
20	Sunnyflowers

Les prix sont restés les mêmes depuis des années : un buvard de LSD coûte 10€ à l'unité. Les prix sont régressifs si les quantités achetées augmentent ; est souvent remarqué la somme de 70 à 75€ pour l'achat de 10 unités.

Les modes d'usages par défaut se font sur la base du fractionnement des « cartons » : soit par quart, le plus souvent, ou par demi. Ceux qui le prennent en entier seront davantage des usagers expérimentés.

Il y a aussi ceux qui vont pratiquer ce qu'on nomme le « micro-dosing ». Dans ce cas, ce sont d'autres effets qui seront recherchés : soit de légères variations des sensations, une modification de l'humeur, une espèce de douce stimulation ou encore une amélioration de la concentration, avec une volonté sous-jacente de ne pas être trop remarqué par son entourage immédiat. On notera que ce mode de consommation semble gagner un peu de terrain depuis quelques années, dans le monde entier, et sûrement aussi à Lille. Comme une sorte de mode, qu'on peut juger sur le fait que même si des usagers d'acide (occasionnels/réguliers) ne pratiquent pas cette manière de le prendre, beaucoup disent s'être renseignés ou en avoir entendu parler. De nombreux articles de presse se sont fait l'écho de cette pratique ; certains entretiens réalisés dans le cadre de Trend ont mené aux mêmes conclusions. Le micro-dosing peut se pratiquer de deux façons : soit l'utilisateur va diviser son buvard en de tous petits morceaux (« *La dernière fois, je voulais le couper en 8 mais mon ciseau était trop gros alors j'ai coupé en 6 !* » Yvan, 31 ans), qu'il va ensuite ingérer progressivement sur plusieurs sessions de consommation, soit il va placer une quantité déterminée de son buvard dans un liquide (un quart, un demi, voire même un entier, selon la puissance estimée du produit et le volume de liquide - jus ou mélange alcoolisé - en question), dont il va uniquement boire quelques centilitres, à un moment particulier, qui peut être le matin au réveil ou bien durant des moments festifs. Cette quantité buue peut aussi faire l'objet de variations dans le temps. En effet, il s'agit pour ces consommateurs « mesurés » de trouver la juste dose qui leur permettra de trouver le plus précisément possible l'effet qu'ils recherchent, sans se sentir « défoncés ». Un calcul rationnel qui laisse libre court à de multiples tentatives. Ainsi, dans notre rapport Trend 2015, un jeune usager lillois faisait part du fait qu'il avait trouvé à ce moment-là une quantité de 10 cl qui lui paraissait la plus adéquate, mais deux ans plus tard, il l'estimait plutôt celle-ci à 7 cl.

Des suspicions de présence d'autres molécules de synthèse, comme par exemple le 25X-nBOME, sur des cartons de LSD ont encore été entendues. Sans que cela n'ait pu être formellement avéré :

« Avant c'était sûr, soit tu avais du LSD ou pas, mais rarement autre chose... Et ce truc, depuis quelques années, qui selon moi cette année a explosé : avoir autre chose que du LSD sur son carton. C'était marquant. Et pas mal de personnes qui décrivaient des effets qu'ils avaient eu sous « LSD », en rapport avec les doses prises, qui étaient assez surprenants ! » (Spiritek)

En termes de représentations, la consommation (abusives) de LSD reste encore liée à des notions de crainte et de méfiance, avec toujours en toile de fond cette expression « rester perché » (ou une variante « rester bloqué »). Cela signifie que l'utilisateur n'a pas pu sortir, les jours qui suivent sa prise de LSD, de son état de défoncé induit par le produit et qu'il conserve durablement des signes et traits caractéristiques de « défoncé » typiques de cette drogue.

A contrario, en comparaison d'autres produits, le LSD est celui pour lequel on entend le plus souvent la formule : « c'est la meilleure des drogues » ou bien « c'est ma drogue préférée ».

Kétamine

La kétamine est un anesthésique humain et vétérinaire, le plus souvent consommée dans un cadre festif, pouvant donner lieu à des effets hallucinogènes. A l'état d'origine, elle se présente en tant que liquide inodore et incolore, et est ensuite transformée en poudre blanche, constituée de très fins cristaux blancs. Elle est aussi appelée : kéta, ké, kéké, special K, etc.

Nous avons eu plus de témoignages, plus de données à analyser pour le dispositif Trend en 2017 en lien avec ce produit. Ce qui est sans doute un signe de sa relative popularité, parmi les publics festifs, popularité qui paraît grandir d'années en années, mais avec une évolution très lente, qui est difficile à réellement décrire

Popularité et diffusion

Ce produit, davantage présent en espace festif alternatif, commence depuis quelques années à connaître un certain succès au sein des milieux festifs légaux/commerciaux. Et si on peut faire ce constat, cela signifie qu'il y a des individus issus des milieux festifs alternatifs qui ont à un moment donné traversé les milieux légaux/commerciaux et ont pu faire expérimenter cette drogue à d'autres qui ne la connaissaient pas. Ainsi, les mélanges de populations engendrent de nouvelles tendances, notamment à propos des usages de drogues ; et cette accessibilité nouvelle à la kétamine en est la parfaite illustration :

« Mais je pense en fait que c'est un peu le truc de ceux qui kiffent la teuf, les festoches, les trucs comme ça qui en prennent et qui de plus en plus sont tournés vers les clubs, parce qu'il y a des programmations de plus en plus techno/hard techno/bass, et du coup les gens plus « propres »/sages se sont retrouvés à prendre des traces avec des mecs qui étaient plus « teufs » et puis au bout d'un moment ils se sont dit « c'est cool » et puis voilà... » (Valentin, 24 ans).

Les sources de ces influences extérieures peuvent être multiples : des habitués des free-parties ou des milieux électro/techno underground au niveau local, qui vont à un certain moment traverser un milieu festif duquel ils ne sont pas familiers, mais aussi, des festifs polyconsommateurs, qui ont eu l'occasion de voyager, par exemple, à Berlin (où la kétamine est très diffusée et populaire), qui en ont consommé là-bas et qui une fois revenus à Lille, vont soit se mettre en recherche de ce produit-là, soit en avoir ramené avec eux pour initier d'autres personnes :

« Il aime bien consommer de la kétamine en ce moment, depuis qu'il fréquente plus Berlin, et là, il dit qu'en France, à Paris, comme à Lille, il n'a pas les bonnes connections pour en avoir : « ça m'énerve ! » » (Notes ethnographiques)

Cette drogue se vend habituellement à 40€ le gramme ; des ventes au demi-gramme sont également observées. La disponibilité de la kétamine paraît plus importante, et à un tarif inférieur (de l'ordre de 20 à 30€ le gramme) dans certains milieux festifs belges, qu'ils s'agissent d'espaces privés ou publics.

Enfin, également à signaler, deux autres sources d'accessibilité à la kétamine, ci-dessous, mais les témoignages n'étant pas efficacement recoupés, il s'agit de prendre ces informations avec précaution :

Les acquisitions de cette substance à l'état liquide de la part d'étudiants en médecine/vétérinaire, qui la volent puis la cuisinent pour en faire de la revente dans certains milieux festifs :

« A un moment donné ça tournait un peu et je connaissais un pote qui le sortait directement de la clinique vétérinaire » (Yannick, 25 ans).

Egalement, des personnes investis dans les milieux de l'équitation, qui y ont accès en tant qu'anesthésiant et qui ont peut-être la possibilité de la diffuser ainsi :

« Q : Donc toi tu arrives à en avoir via des connaissances dans l'équitation ?

R : Oui on va dire ça... [...] Elle ne m'en vend pas, elle m'en donne. J'en n'ai pas pris beaucoup mais la seule fois que j'en ai pris, elle m'a offert ½ g pour mon anniversaire.

Q : Mais tu disais que tu connaissais des gens qui en vendaient sur Lille ?

R : Oui, elle » (Pierrick, 22 ans).

Puis, un seul témoignage l'a confirmé dans nos entretiens, mais il se pourrait bien que l'accès via internet (deep web) soit une possibilité non-négligeable.

En somme, même si la disponibilité de ce produit paraît être grandissante, et que sa diffusion dans l'espace festif généraliste est plus large, cela reste un produit qui n'est pas forcément accessible, durant les temps festifs ; il semble que c'est plus un produit qui est recherché que proposé.

Les profils des usagers se diversifient

Cela a souvent été entendu, les usagers de produits (ou ex-usagers), qui ont environ entre 38 et 45 ans, issus des milieux festifs alternatifs, se souviennent que la kétamine était un produit qui était vraiment considéré comme tabou à la fin 1990 et au début 2000 :

« C'est vrai que quand c'est arrivé en free-party, c'était quand même beaucoup décrié, parce qu'effectivement ça transformait beaucoup les fêtes ; ça donne des fois un peu le ton de la soirée, si tu as beaucoup de gens qui consomment un produit, ça peut se ressentir au niveau de l'ambiance et la kétamine était consommée en free-party de façon un peu abusive, pas comme c'était initialement consommé en club en Angleterre, où les gens savaient se tenir. On est tombé dans des travers importants, ça rendait des fois les fêtes un peu « zombies » » (Marc, 37 ans).

Ainsi, ces « anciens » mesurent bien toute l'évolution du statut de ce produit et des représentations qui y sont associées, en regard de la plus grande diffusion qui existe aujourd'hui. La kétamine est passée d'un statut de produit très décrié, à cause de ses effets secondaires visibles et parfois spectaculaires (démarche chancelante caractéristique, états comateux...), à celui de produit qui atteint un certain degré de popularité, beaucoup plus recherché par des usagers différents les uns des autres.

Ces notions de popularité et de plus grande diffusion peuvent se mesurer par exemple à l'aune des (plus nombreux) récits d'expérimentations provenant de personnes qui ne sont pas du tout issus des milieux traditionnellement consommateurs de kétamine :

« Pour moi, avant la ké, c'était vraiment lié aux free-party, aux milieux hardcore, hardtek, les travellers... Et là, ouais, j'ai vu plus de monde qui me dit : « j'ai déjà essayé » et des gens qui ne sont pas du tout du milieu, quoi ! » (Karl, 28 ans).

Ainsi, les usagers actuels de kétamine, s'ils restent les mêmes à certains égards, ont aussi bien évolués. On peut dire que ce sont surtout les expérimentateurs qui sont plus nombreux et les usagers occasionnels qui ont de plus en plus d'occasions d'en consommer.

Il faut toutefois préciser que la kétamine ne constitue pas un produit d'entrée dans les consommations de drogues. La primo-consommation de drogues passe traditionnellement par une expérimentation du cannabis, voire des champignons ; la kétamine appartient à une autre sphère de consommateurs et a des effets bien plus difficiles à gérer. L'entrée dans son usage passe bien souvent par des polyconsommations préalables ou du moins par de nombreuses expérimentations :

« C'est rare quelqu'un qui commence par de la kétamine ; une personne qui en est à la kéta a déjà consommé d'autres produits. En soi, c'est pas que la kétamine va t'en faire consommer d'autres, mais c'est juste que pour en arriver là, en général, t'es déjà passé par d'autres produits » (Spiritek)

En milieu urbain, il semble que cette drogue ne soit pas très plébiscitée par les usagers de rue : les circuits de diffusion de la kétamine n'appartiennent pas aux mêmes réseaux que ceux auxquels ils sont habitués (cocaïne, héroïne, cannabis, médicaments), de plus, les effets de ce produit ne correspondent pas à ceux habituellement recherchés par ces individus. Seuls un Caarud de Valenciennes nous faisait part du fait que certaines des personnes accueillies pouvaient se déplacer en Belgique pour en obtenir.

Kétamine liquide, kétamine en poudre

Nous avons pu recueillir plusieurs témoignages indépendants les uns des autres expliquant, via des récits directs ou indirects, les méthodes pour « cuisiner » soi-même la kétamine, afin de la faire passer de l'état liquide à l'état solide :

« Oui mon pote faisait ça. On faisait bouillir de l'eau, une assiette par-dessus... ça puait la poiscaille, j'avais l'impression d'être dans une cuisine de restaurant de bord de mer ! Tu la fais cuire, ensuite le liquide s'évapore, après tu prends une carte et tu grattes » (Yannick, 25 ans).

Clé de ké et Calvin Klein

Le sniff reste le mode de consommation par défaut de ce produit. La particularité de la kétamine est que certains usagers ont tendance à ne pas forcément l'écraser sur un support et à la sniffer à l'aide d'une paille, mais plutôt à se saisir à l'aide de l'extrémité d'une clé d'un peu de poudre dans le keps (pochon), pour la sniffer directement depuis le bout de cette clé. L'expression d'usage est ainsi : « prendre une clé de ké ».

Information à prendre avec des pincettes puisqu'elle n'a pas été suffisamment recoupée dans notre recueil de données : nous avons reçu des premières notifications de pratiques d'injection au sein des publics insérés festifs, comme dans l'exemple ci-dessous, entendu lors d'une discussion avec un jeune d'une vingtaine d'années dans une discothèque électro/techno lilloise :

« A un moment donné, il me sort un truc curieux : « je me tâte à m'injecter », « bah tu peux t'injecter quoi à part de la coke ou de l'héro ? », lui dis-je, comme une provocation

faussetement naïve, « de la kétamine. Franchement j'hésite. J'adore trop ça ! » (Notes ethnographiques).

Il faut aussi noter que la pratique du « Calvin Klein » est encore observée : il s'agit de mélanger dans une même session de consommation deux substances/poudres différentes dans une même « trace » : la cocaïne et la kétamine. Ce sont les effets concomitants des deux drogues qui sont recherchés : l'effet stimulant de la cocaïne et l'effet anesthésique/psychédélique de la kétamine. Le « Calvin Klein » est une façon de consommer qui reste appréciée des usagers festifs, notamment parmi les plus expérimentés, mais sans pour autant être nommée ainsi.

Des parallèles entre la cocaïne et la kétamine

En termes de représentations, un grand nombre d'usagers ont tendance à faire un lien entre la kétamine et la cocaïne. Le cas le plus fréquent est de faire une confusion *in situ* : de la poudre blanche est présente durant une session de consommation et des gens qui sont présents sans avoir forcément pris toutes les informations vont graviter autour et oublier ou ne pas vouloir poser la question sur la nature de la substance. Ainsi, ils peuvent croire qu'il y a là de la cocaïne alors que c'est de la kétamine. De manière consciente, pour ceux qui ne connaissent pas ou très peu la kétamine, ils vont en prendre en le sachant, en se disant que cela sera peu ou prou la même chose (« c'est de la poudre blanche donc ça doit être pareil », ce qui n'est pas le cas). Dans cette situation, l'usager tend tout simplement à vouloir remplacer la cocaïne qui vient à manquer par de la kétamine :

« C'était en fin de soirée, j'avais plus de cocaïne et une meuf me dit qu'elle a de la kétamine, alors j'en ai pris comme si c'était de la coke... » (Notes ethnographiques).

Autre cas de figure : se tromper et prendre de la kétamine comme si c'était de la cocaïne, mais sans en avoir conscience (« c'est de la poudre blanche donc ça doit être de la cocaïne ») :

« Q : Kétamine ? Déjà essayé ? »

R : Le dimanche à Dour... ! Essayé 4 ou 5 fois, dont une fois en pensant que c'était de la coke » (Valentin, 24 ans).

Quoi qu'il en soit, il y a un parallèle évident qui se fait actuellement avec la cocaïne, dans l'esprit de certains consommateurs : la kétamine circule dans des milieux de plus en plus différents et la tendance du moment est qu'il est tentant d'en posséder ou juste de l'expérimenter. Dans le langage courant, on pourrait parler d'un « effet de mode » :

« Par contre j'ai l'impression que c'est la « nouvelle coke » ; genre je connais un mec plus jeune que moi, tu lui propose de la coke, « non », tu leur propose de la ké, là carrément » (Yvan, 31 ans).

Enfin, nous pouvons également mettre en lumière cet autre parallèle : celui existant entre la kétamine et la méthoxétamine (MXE). Ces deux substances ont souvent été rapprochées, de par la relative similitude des effets qu'elles engendrent (effet anesthésique, psychédélique), mais aussi par leur ressemblance en termes de chimie de leurs molécules respectives. Mais il s'avère que la MXE est devenue cher à l'achat car classée sur la liste des stupéfiants (depuis 2013), donc certains usagers consommateurs de MXE n'ont pas eu d'autre choix que de se rabattre sur la kétamine :

« J'avais testé quand je ne trouvais plus de MXE et de toute façon j'étais curieux depuis longtemps » (Tom, 21 ans).

Défonce et tolérance

Les effets provoqués par la kétamine, produit aux vertus hallucinogènes, sont décrits comme surpuissants. C'est sûrement la drogue pour laquelle les effets sont verbalisés comme étant aussi intenses :

« J'en ai pris deux fois et puis... plus jamais, parce que ça fait un rouleau compresseur ; l'impression qu'un tracteur me roulait sur la gueule ! » (Yvan, 31 ans).

Les effets et sensations les plus communément constatés sont : l'anesthésie, l'euphorie, la chaleur, être déchainé... C'est aussi la drogue étudiée par le dispositif Trend pour laquelle le mot « défonce » revient le plus souvent.

Lors d'une prise de kétamine, il faut rappeler que le dosage (la quantité qui est consommée) a une importance capitale. Une petite différence de dosage peut entraîner une grande différence d'effets. A forte dose, elle possède des propriétés anesthésiques et analgésiques, à dose plus faible elle génère des effets euphorisants et hallucinogènes :

« L'usager a commencé par prendre une petite trace, pour tester. Et ça ne faisait que des effets de kétamine, pas trop puissants... puis une plus grosse trace et là il a ressenti des effets surpuissants et problématiques, qui ressemblaient à ceux de la MXE. Il dit avoir été tétanisé, plus possible de bouger » (collecte Sintes).

Particularité de ce produit : les cas de figure fréquents de ces personnes qui ont expérimenté une fois mais qui disent qu'elles ne réessaieront plus jamais, tant l'expérience leur a paru désagréable (schéma à peu près comparable à celui de l'héroïne).

Enfin, dernière spécificité à ne pas oublier : le fait que la tolérance à ce produit est importante et se développe rapidement, c'est-à-dire qu'un usager donné, s'il poursuit sa consommation de manière régulière, aura besoin d'une quantité toujours plus grande pour pouvoir retrouver des effets similaires aux premières expérimentations :

« Ce qui est impressionnant, c'est que tu as une énorme accoutumance, alors au début, tu tapes une trace comme ça, mais à la fin, tu tapes un truc énorme. Mais t'as pas de dépendance... si, une dépendance psychologique mais qui est minime » (Robert, 44 ans).

De nombreux effets indésirables

Il y a beaucoup d'effets indésirables qui sont décrits concernant l'usage de kétamine. Les plus cités sont : problèmes de psychomotricité, blackouts mentaux, bad trips, évanouissements/convulsions, vomissements :

« Malgré ça je me suis senti « smooth » mais genre faible. J'ai fermé les yeux puis je me rappelle de rien, gros trou noir, je ne savais pas où j'étais en revenant... Il m'a fallu un petit moment pour que ça reconnecte [...] Je me suis assis, j'ai fermé les yeux et d'un coup, je me suis mis à me laisser tomber, en étant tout raide comme une planche et à convulser un peu... » (Karl, 28 ans).

Les surdoses à la kétamine sont expliquées en partie par le fait que, comme dit précédemment, la tolérance est fortement liée à la fréquence de consommation, à savoir qu'il est d'usage d'augmenter les quantités en cas de prises répétées :

« Tu dois vite augmenter la dose pour avoir des effets, ce qui explique des surdoses que l'on a pu voir : souvent les gars qui surdosent à la kéta sont ceux qui avaient l'habitude d'en prendre, qui ont arrêté d'en prendre pendant quelques semaines et qui en reprennent et ayant l'impression d'avoir la même tolérance que quand ils ont arrêté... » (Spiritek).

GHB/GBL

Le GHB (gammahydroxybutyrate) est un anesthésiant utilisé en médecine pour ses qualités sédatives par fixation sur des récepteurs GABA, situés sur les neurones et dont ils inhibent l'activité. Le GBL (gamma-butyrolactone) est un produit chimique qui, à la base, est utilisé en tant que solvant industriel, par exemple, pour nettoyer les jantes de voitures. Il est transformé en GHB dans le foie et le sang.

Selon l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT), "depuis environ deux ans, le GHB/GBL connaît une nouvelle diffusion dans les clubs". Pourtant, à Lille, les études de terrain ne nous ont pas permises de trouver beaucoup d'informations à ce sujet. Selon nos conclusions, le GHB ne semble pas avoir pénétré les milieux festifs généralistes lillois. Force est de constater que c'est un produit qui rencontre un certain succès à Berlin ou à Paris, mais pas (encore ?) à Lille. Ainsi, les Lillois qui ont pu nous en parler sont ceux qui en ont consommé en se rendant en milieux festifs dans ces deux villes. L'usage récréatif du GHB semble toujours se cantonner aux milieux homosexuels.

L'image du GHB en tant que « drogue du violeur » perdure dans l'inconscient collectif, à Lille ou ailleurs. Durant les récentes « crises sanitaires » dues à des abus et mauvaises pratiques liés au GHB qui ont traversés les milieux festifs techno parisiens, fin 2017, début 2018, les médias se sont fait fort d'utiliser encore cette appellation « populaire », mais pour le moins inexacte. En effet, il n'a jamais vraiment été avéré que de nombreux viols aient été commis suite à soumission chimique à l'aide du GHB !

Lors d'une saisie, survenue au mois de juin, à Valenciennes, une source journalistique indique qu'un homme interpellé affirme savoir fabriquer le GHB lui-même. On y découvre aussi que celui-ci accorde une fonction bien spéciale et peu commune à ce produit :

« Le quadragénaire avait un peu plus d'un gramme d'alcool dans le sang, et même du GHB dans la boîte à gants. Concernant ces stupéfiants, l'homme a indiqué les avoir confectionnés lui-même et les prendre... pour l'aider à dormir » (La Voix du Nord, décembre).

L'association Spiritek nous a fait part d'échos concernant de possibles fabrications artisanales de petits sprays de GBL :

« Fabrication artisanale de petits sprays (antiseptiques, vidés de leur contenu) de GBL, des consommateurs « avertis » qui fabriquent ça avec un produit anti-graffiti, le truc qui nettoie les jantes » (Spiritek).

Dans cet entretien, ces professionnels ont également mentionné le fait qu'il est proscrit de consommer de l'alcool en même temps que du GHB, sous peine de risques fatals pour la santé. Du coup, les consommateurs qu'ils évoquent consomment le GHB de cette manière :

« Soit ils mettent quelques sprays dans son verre de jus d'orange, soit directement dans la bouche » (Spiritek).

Enfin, sur le sujet du tarif du GHB/GBL, nous avons obtenus les données suivantes :

« Le litre se revend habituellement à 600/700€, mais pour celui qui a des bons plans, il peut trouver ça à environ 350/400€ » (Xavier, 35 ans).

D'autres appellations leur sont données comme Research Chemicals, smart-drugs, party-pills, engrais, designer drugs, sels de bain, encens, legal highs...

Les structures moléculaires de ces nouveaux produits, copiant les substances illicites sans être tout à fait identiques, leurs permettent, le plus souvent, de contourner la législation et de n'être pas encore classés comme stupéfiants. Cependant, les autorités s'attachent désormais à classer une famille de molécules, plutôt qu'une molécule unique, ceci afin de contrer au mieux la croissance exponentielle du nombre de nouvelles substances mises sur le marché.

Depuis quelques années, il devient extrêmement difficile de parvenir à recueillir des données à Lille en grand nombre sur ces types de molécules et il semblerait même qu'il y ait eu un certain affaiblissement de l'attrait, qui pouvait sembler assez fort vers les années 2010-2014. Il y avait eu une phase de découverte et de curiosité, due au fait que ces « nouvelles drogues » venaient d'apparaître, cumulé à une période de pénurie de MDMA/ecstasy, ou du moins une baisse avérée de sa production au niveau mondial, durant ces années-là. De même il a été depuis montré par plusieurs analyses que durant cette même période, la cocaïne n'était pas de la même composition (plus coupée, moins pure) et surtout moins disponible que celle qu'on trouve sur le marché depuis environ 3 ans. Ces quelques éléments peuvent expliquer pourquoi certains consommateurs se sont alors intéressés à des molécules qui reproduisaient les effets de drogues plus classiques.

« Nous observons un certain ralentissement dans la recherche de NPS. Aucun research chemical n'a pris la place d'autres stimulants en milieux festifs et cela reste rare de les trouver à la vente en milieux festifs [...] Le haut pourcentage de MDMA en cristaux ou en pilules a permis aux consommateurs de 'revenir' vers l'ecstasy et a peut-être arrêté une partie des usagers dans la recherche de produits stimulants empathogènes » (Spiritek).

Pour les rares personnes qui ont essayé ces types de drogues, des effets indésirables plus ou moins graves sont régulièrement décrits. Ainsi, des représentations assez négatives apparaissent sur ces produits, des craintes exprimées d'expérimenter ou des volontés de ne plus retenter l'expérience.

Enfin, il faut retenir que pour certaines de ces molécules, leurs effets sont souvent inattendus et mettent plus de temps à venir que pour les drogues classiques et, de plus, ces effets ont tendance à durer plus longtemps. Leurs dosages sont particulièrement minutieux et il semble que beaucoup d'usagers aient des difficultés à les évaluer avec précision. D'où l'intérêt qui est porté aux forums et blogs parlant de ces NPS, où des échanges entre consommateurs permettent de réaliser ces dosages de la façon la plus appropriée possible.

Résultats de quelques molécules

Nous avons tout de même pu obtenir certaines informations sur ces drogues de synthèse de type « RC ».

Quelques récits d'expérimentations et d'usages (directs ou indirects) nous sont parvenus. Voici une liste des substances dont nous avons entendu parler, avec parfois certaines précisions contextuelles :

2C-B : parfois aussi appelé « Nexus », ce n'est pas à proprement parler une « nouvelle » drogue, car elle avait été synthétisée par Alexander Shulgin dans les années 80. C'est sûrement, de nos jours, l'un des NPS les plus diffusés et les plus consommés, tendanciellement. Habituellement disponible en pilule, voire sous forme liquide, nous avons pu en 2017 obtenir la première notification d'une forme en buvards de 2C-B, qui avaient la même apparence que des « cartons » de LSD traditionnels.

Le 2C-B s'achète sur internet, pour consommation ou reventes. Mais on peut par suite également le trouver auprès de vendeurs de produits illicites connus (MDMA, cocaïne, LSD...). L'accessibilité n'est pas la même, et une différence de prix importante y est signalée :

« Parallèlement à la collecte de 2C-B bleu '+/-', faite avec G., X affirme que quelqu'un lui en a également proposé un stock (une cinquantaine) pour de la revente. Mais X n'est pas partant pour cela car il les aura à un prix trop élevé selon lui (il dit qu'à un autre pote, ce gars avait voulu lui faire à 8€ l'unité, alors que via le dark-net, il peut les avoir à environ 2,30€...) » (Notes ethnographiques).

2C-I / 2C-P / 2C-T-7 : drogues évoquées mais sans plus d'infos, hormis le fait que Spiritek disait qu'un usager surnommait « mescaline synthétique » le 2C-T-7. En faisant quelques recherches, on réalise que des cas de décès avaient déjà été signalés aux USA durant les années 2000 à 2003, suite à des usages de 2C-T-7 (à Memphis, on apprend qu'un individu de 17 ans est mort suite à un sniff de 30 mg de cette substance !), dans des contextes de polyconsommation.

DCK : deschloroketamine, une molécule de type « designer drugs » qui serait dotée d'effets dissociatifs, anesthésiques et hallucinogènes

« C'est la nouvelle MXE ! C'est aussi très proche de la 3-MeO-PCP, mais les gens disent qu'il y a le côté kétamine du truc et non pas le côté stimulant » (Tom, 21 ans).

25-x nBOME : la molécule dont on entend le plus parler parmi cette famille de substances est très certainement le 25-i nBOME, dont plusieurs récits directs d'expérimentations et achats ont pu être obtenus. Notamment un témoignage marquant, où le consommateur l'avait consommé en combinaison avec d'autres produits :

« Entre temps, j'avais testé le 25-i nBOME et le Nexus (2C-B) lors d'un barbecue entre potes, à peu près 50 à 60 personnes dans un parc » (Valentin, 24 ans).

Il y a parfois une notion de confusion sur le contenu d'un « carton » : s'agit-il de LSD ? De 25-x nBOME ? Comment le savoir ? A ce sujet, un usager nous dit aussi une chose intéressante, puisque selon lui, le 25-i nBOME peut être différencié du LSD rien qu'à partir du goût :

« L'effet, qui est atroce, et aussi il y a un goût très distinctif, un goût métallique, ça pique/anesthésie un peu la langue » (Tom, 21 ans).

Il poursuit en disant qu'il n'a pas aimé l'expérience de ce produit :

« Au début, j'ai bien aimé le 25-i et j'en ai peut-être pris 6 fois en 6 mois et ça m'a vraiment vraiment rendu mal ! J'ai vraiment eu du mal à récupérer » (Tom, 21 ans).

Un autre usager a, au contraire, beaucoup apprécié les effets du produit :

« T'as vraiment l'impression d'être une pile électrique, que tu as du courant qui passe sur toi et t'es super sensitif au niveau cutané. Dès qu'on te touche, c'est super électrisant et tu

as l'impression que tes cheveux tiennent tout seul sur ta tête, parce que tu sais t'as tellement l'impression que t'as de l'énergie statique en toi... parce qu'en fait je pense que t'as des micros contraction/tremblements, qui donnent cette impression de ne pas pouvoir être en place et après... t'as une vision 3D, ça c'est super cool aussi ! C'est-à-dire que chaque truc, t'as chaque aspect qui ressort beaucoup plus, que c'est plus brillant... J'avais un pote qui n'appelait pas ça le 25-l mais le « HDMI » ! Parce qu'il avait toujours l'impression de passer d'une péritel à l'HDMI ! C'est une drogue qui est assez agréable, elle est cool et elle est assez « flex », par rapport à un toncar qui peut parfois te mettre une grosse barre ; là c'est plus progressif, plus souple » (Valentin, 24 ans).

3-meo-PCP : Synthétisé pour la première fois en 1979, le 3-meo-PCP est un anesthésique dissociatif dérivé de la phencyclidine (PCP), qui a à la fois des propriétés dissociatives et stimulantes.

Un usager nous a parlé des effets que lui provoque cette molécule :

« C'est comme si toute ma réalité devenait complexifiée, tout est... je peux arriver à un point où j'ai pris 30 mg (ce qui fait vraiment beaucoup) et, ma réalité... la musique qui passe et c'est comme s'il y avait une vague qui... ma réalité... je ne conçois plus les choses pareil, vraiment j'arrive complètement à déconstruire les choses » (Tom, 21 ans).

Sur le mode de consommation, le 3-meo-PCP fait partie de ces NPS pour lesquels il est particulièrement important de peser les quantités ; ceci est assez difficile, une balance de précision est primordiale. Avec cette notion de « sniffer des grains » et non pas des « traces »

« R : Le 3-meo tu ne peux qu'acheter un gramme et ce sont des doses de 10 mg, donc tu as 100 doses [...] »

Q : Il faut peser, tu es obligé ?

Oui, au moins prendre des grains. Mais les gens ne sont pas habitués à sniffer des grains, ils sont habitués à sniffer des lignes. Par exemple si je prends 30 mg je ne vais pas descendre pendant 3 ou 4 jours, vraiment ça dure longtemps dans le système et il y a des effets vraiment... il y a une ligne très fine pour partir dans une psychose ; c'est vraiment celui qui est le plus fou [...]

Q : Ah oui, donc tout à l'heure quand tu m'as dit : « je prends 30 mg », c'est donc 3 cuillères comme ça.

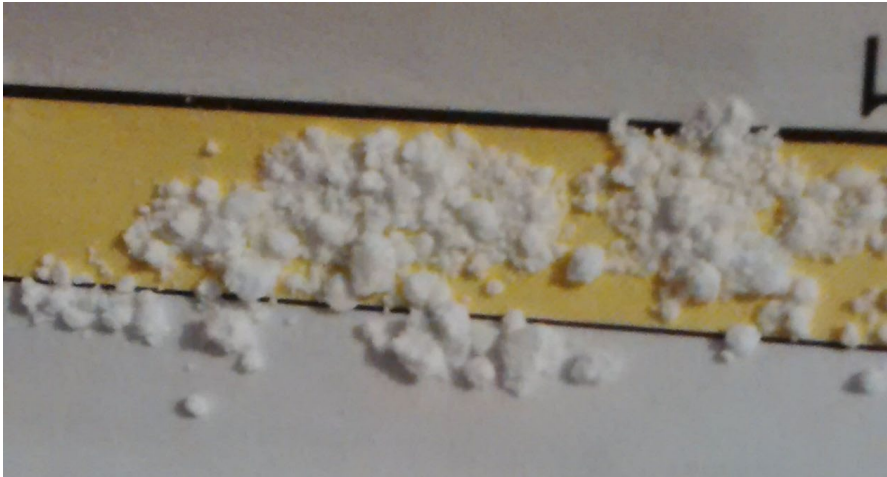
Voilà. Et si je veux prendre 25 mg, j'en prends deux et après j'en divise une 3ème en deux ; j'aime pas faire des cuillères de 5 mg parce que je sais que c'est n'importe quoi ! » (Tom, 21 ans).

Ce produit a fait parler de lui en 2017, proche de Lille, en Flandres belge, pour avoir provoqué deux décès rapprochés dans le temps. Tout d'abord, en juin, décès d'un homme d'une trentaine d'années suite à la consommation d'une poudre contenant du 3-MeO-PCP. La victime n'était pas connue pour être un consommateur régulier de drogues. Puis, en septembre, décès d'un jeune homme suite à la consommation de 3-MeO-PCP et U-47700, des nouvelles drogues de synthèse achetées sur internet. Là encore, la victime n'était pas connue pour être un consommateur régulier de drogues.

Methylone / 4-MEC / 3-MMC : Des molécules stimulantes (famille des cathinones) que nous avons regroupées ici car elles sont réputées pour être utilisées durant des épisodes de pratique du « chemsex », sans avoir plus d'infos :

« Nous avons eu quelques récits de consommation de cathinones notamment de Méthylone, de 4-MEC et de 3-MMC mais uniquement dans un cadre sexuel entre hommes pour faciliter certaines pratiques comme le fist-fucking » (Spiritek).

La 3-MMC est décrite par un usager comme une drogue « à mi-chemin entre de la MDMA et de la cocaïne ».



De la poudre de MXE

MXE : ou méthoxétamine, un dissociatif qui provoque des effets proches de ceux de la kétamine. Un usager nous a parlé des effets que cela lui provoque :

« R : La MXE c'est encore mieux : tout est de la pâte à modeler, je peux jouer avec tout ce que je veux, tout ce que je veux imaginer, je peux faire une réalité d'une façon ou d'une autre.

Q : Mais c'est quelque chose qui est rassurant, qui est flippant, qui est normal ?

R : Rassurant ! C'est ça qui est intéressant par rapport aux psychédéliques ou aux hallucinogènes, comme le LSD : plus on va loin, plus on est rassuré. C'est ça qui est intéressant, on peut vraiment pousser les limites de ce qu'on croit normal, sans être effrayé » (Tom, 21 ans).

Noopept : « smart-drug » proche du piracétam (en plus puissante). Le même Tom nous en avait parlé en entretien :

« Q : Comment tu as eu connaissance de cette molécule et comment tu t'es dit que tu allais en acheter ?

R : Parce que j'ai fait des recherches sur les smartdrugs (le Modafinil en fait partie aussi) ; c'est une drogue qui incite l'activité dans le cerveau plutôt qu'elle ne dégénère les neurones. Et c'est ça que je cherche.

Q : Alors c'est comparable au Modafinil ?

R : Non parce que c'est beaucoup moins stimulant et je trouve que ça joue vraiment sur la concentration. Et souvent, si je suis bourré, quand je prends ça, je suis plus sobre, plus net » (Tom, 21 ans).

Méphédron

Cannabinoïdes de synthèse

5-MAPB

BOC

Analyses de NPS en 2017

- Produits analysés dans Sintés, à Lille/région (5) : MPA / bk-2C-B / 3-MMC / Noopept / 2C-B
On peut relever que les âges des usagers concernés va de 21 à 25 ans (jeunes) et que les fréquences de consommations sont de l'ordre de l'expérimental ou de l'occasionnel.
- Produits analysés en CCM par Spiritek (13) : 2C-B, 2C-C, 5ApB/4FMP, 6ApB, 4-AcO-DMT, NM-2AI, MPA, Méclonazépam, Nifoxipam, Moonlight (composition inconnu pour ce dernier). Des produits qui ont tous été achetés sur des e-shop ou sur le Dark net hormis pour des comprimés de 2-CB achetés par des réseaux d'approvisionnement « habituels » (contact personnel d'un revendeur).
- Produits analysés par le labo PJ, au national, dans le cadre de collecte Sintés (voire dans des affaires de saisies) : 4-chloro-alpha-PVP, U-47700, 4-MEC, éthylphénidate, mitragyne, T-4-PVP, methylone, Aco-DMT, 5F-MDMB-pinaca.

LES MÉDICAMENTS PSYCHOTROPES NON-OPIACÉS

LES BENZODIAZÉPINES

Diazépam (Valium®)

Le Valium® se présente sous différentes formes : comprimés sécables, gouttes buvables et ampoules injectables.

Cette benzodiazépine est très disponible au marché de rue lillois, tout comme dans d'autres villes de la région : des Caarud de Tourcoing, Faches-Thumesnil, ou encore Valenciennes nous ont fait les mêmes retours sur son niveau d'accessibilité.

Au niveau des prix, peu d'informations : une seule source a pu nous communiquer le prix d'un cachet : 50 cts. A propos de sa disponibilité, notamment dans le secteur de la gare, un professionnel affirme : *« A la gare, tu regardes par terre, c'est impressionnant ! Tu vois du Valium, tu vois de tout ! C'est la pharmacie ambulante ! »*.

En plus de son accès facile en rue, c'est un médicament qui est réputé pour être extrêmement prescrit par certains médecins. Et bon nombre d'usagers l'obtiennent dans le cadre d'une prescription médicale, bien souvent pour un problème de dépendance à l'alcool. Ces consommateurs témoignent pour beaucoup d'une réelle difficulté à l'observance des posologies, et parfois de nomadisme (ils font plusieurs médecins). Ainsi, le Valium® est régulièrement l'objet de reventes, d'échanges et est largement consommé hors cadre thérapeutique parmi les populations précaires. Le comprimé est directement ingéré, le plus souvent avec de l'alcool ; il n'est pas rare d'entendre que plusieurs comprimés (jusqu'à une quinzaine) sont avalés dans une même journée ou sur une même après-midi. Il est plus rarement sniffé ou injecté.

Le mésusage de Valium® est vu comme minimisé/banalisé par rapport aux autres consommations, selon des professionnels.

« Ça passe par une ordonnance médicale au début puis c'est utilisé différemment et donc ça devient banalisé, après » (Groupe focal sanitaire).

De nombreux cas de dépendances sont décrits, surtout chez les publics précarisés, chez les personnes substituées, mais pas uniquement, également en population générale (individus qui ont été habitués à la médication depuis leur plus jeune âge).

Les effets recherchés sont la « défonce cassée », comme le dit un éducateur : le fait de ne plus bouger, de ne plus penser, de tout oublier, de ressentir une forme d'apaisement.

Le Valium® est également utilisé pour adoucir les descentes de cocaïne ou apaiser le craving ou le manque d'opiacés (quand l'utilisateur n'a plus d'héroïne), en cas de difficulté (en remplacement d'un traitement de substitution, par exemple).

Des demandes de sevrage sont évoquées par les professionnels des Csapa ; une difficulté à la diminution voire à l'arrêt de cette molécule est décrite :

« Sur les Valium, les témoignages qu'on a, ce sont des gens qui ont fait un sevrage alcool et qui du coup ont basculé dans la consommation abusive de Valium et le jour où ils font un sevrage pour arrêter le Valium, ils disent que c'est encore plus dur ! » (Groupe focal sanitaire).

Enfin, les problèmes sanitaires consécutifs à l'abus de Valium® sont : des atteintes aux enzymes du foie, de grosses pertes de mémoire et des trous noirs (peut mener à des accidents et à des prises de risques) et donc comme nous l'avons souligné, la dépendance, le manque, l'accroche physique (malaises et convulsions).

Flunitrazépam (Rohypnol®) / Clonazépam (Rivotril®)

Aucune information n'a été relevée concernant le Rohypnol® ou le Rivotril®

Zolpidem (Stilnox®) / Oxazépam (Séresta®) / Alprazolam (Xanax®) / Bromazépam (Lexomil®)

Stilnox®

Peu d'informations concernant le mésusage du Stilnox®, un hypnotique apparenté aux benzodiazépines, indiqué notamment dans le cadre de troubles du sommeil

Une nouveauté toutefois concernant cette molécule cette année : à partir du 10 avril 2017, les médicaments contenant du zolpidem devront être prescrits via une ordonnance sécurisée. Cet arrêté vise à limiter le risque d'abus et de détournement, très important avec ce médicament. Le zolpidem reste inscrit sur la liste I des stupéfiants, sa prescription est limitée à 28 jours.

Le Stilnox® a en effet été décrit par les professionnels interrogés comme étant un médicament doté d'un fort potentiel de dépendance :

« R : Oui c'est clair, c'est la pire... »

Q : C'était une molécule que vous rencontriez souvent ?

R : Tout le temps. Je fais des prescriptions hors-AMM¹¹ pour plein de gens parce sinon derrière je me dis : ils vont faire du nomadisme médical. Mais ils ont telle dépendance, ils en prennent 2 ou 3 par jour, on est obligés d'en prescrire deux par jour [...] Parce que ça ne sert à rien de les gêner tant qu'ils ne sont pas prêts à faire une cure ; c'est une dépendance qui est vraiment très forte » (Médecin, Lille).

Seresta®

Pas d'informations concernant le mésusage du Seresta® à Lille en 2017. Simplement une citation d'un médecin lors d'une réunion d'intervision, soulignant que ce médicament est fort prescrit en prison.

Xanax®

Peu d'informations concernant le mésusage du Xanax® à Lille en 2017.

¹¹ Autorisation de Mise sur le Marché

Il peut être utilisé par certains usagers précaires afin de limiter leurs consommations d'alcool.

En termes d'effets inattendus, un médecin a relevé l' « effet flash » (stimulant) qui peut accompagner le mésusage de ce médicament.

Enfin, un polyconsommateur intégré de 21 ans nous faisait part de son recours à un plus jeune âge à cette molécule pour agir sur son anxiété et ses insomnies.

Lexomil®

Pas d'informations concernant le mésusage du Lexomil® à Lille en 2017.

AUTRES MÉDICAMENTS

Modafinil

C'est la première année où nous avons pu obtenir des informations concernant le recours au modafinil, molécule prescrite dans le cadre du traitement de la narcolepsie. Selon certains usagers rencontrés, elle n'est pas forcément prise sous l'optique du mésusage psychotrope mais davantage comme une aide à la concentration et à l'éveil énergétique :

« *Lui prend ça pour la concentration et pour l'énergie que ça lui procure, en soirée, pas vraiment pour la recherche d'un quelconque sentiment de défonce. Prise orale, pas de sniff ou autres* » (Notes ethnographiques).

Dans cet autre témoignage provenant d'un homme qui avait été diagnostiqué hyperactif étant enfant, et qui se faisait prescrire depuis cette période du modafinil dans ce cadre-là (le médicament serait utile pour réduire les symptômes des troubles d'hyperactivité), ce sont maintenant les aspects créativité et activité qui sont recherchés, avec des prises moins fréquentes, sous l'angle de l'automédication, avec des fonctions bien déterminées :

« *C'est une drogue qui incite l'activité dans le cerveau plutôt qu'elle ne dégénère les neurones. Et c'est ça que je cherche [...] le Modafinil, c'est quand je fais des répétés avec mon groupe ou quand je fais de la musique, j'aime bien, ça me permet de vraiment rentrer dedans* » (Tom, 21 ans).

D'autres usagers ont parlé du Modafinil® simplement sous l'angle de la volonté de l'expérimenter, sans que ça ne soit effectif. Mais il y a un intérêt pour cette molécule, une curiosité, qui peut commencer après un don, comme dans l'exemple ci-dessous :

« *J'ai essayé une drogue légale, un ptit cacheton que les ricains prennent pour leurs études... comment c'est le nom... ?! Un pote m'en avait filé quelques-uns, je dois encore avoir des cachetons à la maison [Edit : après discussion avec lui début octobre, il me dit qu'il s'agit du Modafinil. Il n'a pas essayé ces médicaments depuis l'interview]* » (Notes ethnographiques. Jean-Michel, 36 ans).

En dehors de cette obtention par un don, les autres personnes qui nous ont parlé du modafinil disent se l'être procuré par le biais du dark net. Le modafinil est vu par eux comme une « drogue de dopage intellectuel », au même titre qu'une substance dont nous avons parlé auparavant dans ce rapport : le Noopept (ou plus largement encore la caféine, qui a aussi été évoquée quelques fois dans le recueil de données Trend). Toutes ces molécules - liste à laquelle on pourrait ajouter le méthylphénidate

(Ritaline®) par exemple - sont perçues comme appartenant à la catégorie des « smart-drugs » ou encore des « drogues nootropiques », soit des molécules médicamenteuses aux vertus stimulantes, qui tendent à améliorer les capacités cognitives (intelligence, mémoire, attention) et qui peuvent être obtenues sur prescription, avec ordonnance, mais aussi sur internet, sans ordonnance.

Lyrica®

La molécule de prégabaline, vendue en France sous le nom de Lyrica®, est indiquée dans le traitement des douleurs neuropathiques, des crises épileptiques et du Trouble Anxieux Généralisé (TAG).

Il s'agit d'un médicament qui n'est pas très connu parmi les sphères d'usagers de drogues, mais qui se vendrait toutefois dans la rue à Lille, apparemment assez cher (pas de notion de prix). Les cas de mésusages du Lyrica sont très rares.

Nous avons pu obtenir un témoignage indirect lors d'une réunion d'intervision à Lille, avec différents professionnels autour de la table. Un cas intéressant, celui de X, un homme arrivé en France en 2013, d'origine tchéchène et qui souffre d'un important syndrome post traumatique (cauchemars intenses et chroniques), suite aux années de guerre dans son pays.

« Arrêté puis séquestré en Tchétchénie, par le FSB, tous ses amis sont morts, lui a fui, et est passé par différents pays. Arrivé en Pologne, il a eu une période de répit, mais a été pourchassé ; un de ses amis était recherché donc lui s'est senti en danger et est donc parti jusqu'en France. Sa demande d'asile a été refusée, il est en situation irrégulière depuis 2015 » (Intervision Lille).

X a tout d'abord été suivi dans un établissement public de santé mentale, en 2014, puis en service d'addictologie depuis début 2017. Etant trop envahi par ces souvenirs de guerre, l'usage de différents psychotropes l'avaient, pour un temps, anesthésié. Il a commencé le Lyrica à la rue, en l'obtenant au marché noir, puis ensuite par prescription (posologie de départ : 400 mg, puis 2 X 100 mg). Sa consommation par mésusage est vite devenue problématique.

Les effets recherchés par X : être actif, éveillé, présent.

Les cas de stress post traumatiques sont réputés pour être difficiles à soigner et il n'y aurait que ce médicament-là pour soulager les problèmes neurologiques de ce type.

AUTRES PRODUITS

Poppers

Généralement classés dans la famille des solvants, le poppers (ou plutôt faudrait-il dire « les poppers » comme nous le verrons plus tard) est un vasodilatateur (permettant de dilater les vaisseaux sanguins), initialement employé par le corps médical pour traiter certaines maladies cardiaques. Consommés sur un mode récréatif, leurs effets ne durent pas plus de deux minutes. Les poppers se présentent le plus souvent dans des fioles de 10 à 15 ml.

Concernant leur statut légal en France, en 2011, un arrêté avait entraîné l'interdiction de vente de poppers, en raison de leur toxicité. Mais en juin 2013, le Conseil d'État a annulé cet arrêté, de ce fait, la consommation de poppers est depuis légale et autorisée en France.



Une démocratisation progressive de son usage, un marketing très développé

La diffusion et la popularité du poppers sont encore plus grandes que par rapport aux années précédentes :

« Le poppers poursuit sa 'démocratisation' et commence à sortir de sa réputation de 'drogue pour gays' car l'on observe une hausse de sa visibilité dans les milieux festifs traditionnels. Le fait d'en trouver dans des bars/tabacs a permis de développer des expérimentations lors de soirées par un public qui connaît peu voire pas du tout le produit (effet, risques, modes de consommation, idées reçues...) et jusque dans les milieux ruraux et les lieux pas forcément identifiés comme « branchés » » (Spiritek).

La disponibilité du poppers a été encore plus importante lors des derniers mois, depuis, comme le signale Spiritek ci-dessus, que les bureaux de tabac se sont mis à en vendre. Mais il n'y a évidemment pas que dans ces lieux que la vente se fait. On recense maintenant cinq points de vente différents, cinq types de commerces où se procurer du poppers : Sexshops / bureaux de tabac / (certains) clubs, discothèques / magasins spécialisés (cigarette électronique, chicha, bang, feuilles à rouler...) / Internet (de rares cas de reventes entre usagers).

Le grand succès actuel du poppers peut être démontré par son importante visibilité et l'aspect désinhibé de sa pratique :

- par les nombreuses et tenaces odeurs qui émanent de certaines pistes de danse en discothèque,
- par des consommations de moins en moins cachées,
- par les milieux festifs dans lesquels cette pratique est vue et les profils variés qui y sont associés : concerts rock, électro ; soirées techno, psytrance, dub/sound-system, en appartement pour des soirées privées, dans des bars populaires... Des prises de poppers avaient même pu être repérées lors d'un pique-nique d'anniversaire en plein air !
- par des usagers qui en font un usage répété : certains ne sortent pas sans leur fiole avec eux, pour leur usage personnel et pour partager avec leur groupe.

Il y a un aspect marketing très poussé concernant la vente du poppers. On remarque que les marques sont maintenant plus nombreuses qu'auparavant : Adler, Man-scent, Amsterdam, Jungle Juice, Rush, Urban Fever... Les marques les plus plébiscitées par les usagers semblent cependant être Amsterdam et Rush. Les fabricants/commerciaux de poppers misent sur la personnalisation de leurs produits, pour les rendre les plus attractifs possibles ; il y a différents types de poppers, avec des forces différentes (les molécules ne sont pas toujours les mêmes), des saveurs différentes (encens...) :

« Q : Quelqu'un me parlait de plusieurs variétés de poppers...

R : Il y a deux types : isopropyle et je ne sais plus quoi. L'un monte très vite et l'effet est long et un autre qui monte lentement et l'effet est plus rapide. Et tu as des poppers où tu as les deux : par exemple le « Super Rush » (Nitrite de pentyle) » (Jean-Michel, 36 ans).

En effet, pour faire suite à cette idée, rappelons que les poppers sont des nitrites dits d'alkyle aliphatiques ou cycliques (nitrites d'amyle, de butyle, de propyle, de pentyle). Pour aller plus loin, certains spécialistes¹² affirment d'ailleurs que la composition des poppers n'a jamais autant changé que depuis les 10 dernières années.

Gageons que les ventes en bureaux de tabac ont dû accélérer la forte diffusion de ce produit et favoriser de nombreuses expérimentations, notamment chez les jeunes usagers. Il n'y a qu'à remarquer, par exemple, qu'un bureau de tabac/bar populaire qui vend du poppers de manière très visible à son guichet ne se trouve qu'à quelques mètres d'une des rues les plus fréquentées par les étudiants lillois, dans le quartier Masséna. Les buralistes vendent les flacons de poppers à des prix allant de 10 à 15€.

Le double mouvement de « démocratisation », et de « désinhibition », décrits tant par l'association Spiritek que par certains usagers, est résumé dans la formule souvent entendue à propos de cette substance : « c'est pas de la drogue ».

¹² https://thump.vice.com/en_us/article/9avq77/poppers-dangers-vision-feature



PLATE XXIX.—For the inhalation of ozone properly mixed with atmospheric air, this simple method of the author is not surpassed by any. Stop one nostril with pressure of a finger tip while snuffing up the ozonized discharge through the other. Two or three minutes' inhalation will dry a running coryza and snuffles, open the passage in a nose stopped by swollen turbinates, soothe and heal the irritation of a "raw" mucous membrane, and allay the tendency to hay fever. This inhalation, deeply drawn into the lungs, is helpful in stimulating expectoration in bronchitis and drying the secretion, and assists the radical cure of all the curable forms. In phthisis it is also useful as an aid in lessening the cough and drying and eliminating the secretion. In cases of chronic nasal catarrh with fetid odor, first cleanse out the mucus by snuffing up a mild and warm salt solution just before inhaling the ozone. Read all that is said of ozone in this book. It is a very important adjunct to high frequency currents. In acute conditions repeat at short intervals.

Des modes d'usage multiples

L'usage par défaut du poppers se fait par inhalation de la fiole qui contient le produit. L'usager doit boucher une de ses narines et inspirer par l'autre. La pratique diffère un peu lorsque certains collent la fiole à leur narine, alors que d'autres, dans une logique de réduction des risques bien appropriée, laisse un léger écart pour ne pas que la peau de leur nez soit en contact avec le liquide (ce qui pourrait y favoriser l'apparition de croûtes jaunâtres). Certains contextes d'usages, comme les pistes de danse en discothèque, étant soumis à des contacts ou bousculades, il y a un risque de projection de la substance sur le visage, les yeux...

En termes de fonctions et de stratégies d'usages, il y a les consommations de poppers faites par des usagers de psychostimulants et ceux qui n'en prennent pas. Ceux qui ne consomment pas de MDMA ou de cocaïne, vont inhaler ce produit juste pour s'amuser, avoir un four-rire, une chaleur momentanée, sans visée psychoactive comparable, simplement pour appartenir au groupe et à ses pratiques. Alors que ceux qui font usage de MDMA ou de cocaïne pendant une soirée, et qui en ressentent pleinement les effets à un instant donné, vont se servir du poppers pour relancer des effets déjà présents grâce à l'effet de potentialisation induit.

Les observations de terrain, depuis deux ans, nous ont montré que des usages alternatifs existaient au sein des cercles de consommateurs de poppers. Il est question de ne pas inhaler, mais de trouver les stratégies les plus adaptées, selon les contextes. Ces cas de déviation par rapport à une norme (le mode de consommation par défaut est d'inhaler le poppers par une narine) bousculent les usages sociaux du poppers et les remettants en question. ») bousculent les usages sociaux du poppers et les

remettants en question. Nous pouvons y voir un double mouvement de dissimulation/minimisation versus désinhibition/potentialisation. Voici la liste de ces six techniques, suivie de quelques commentaires :

- 1) la cigarette (éteinte) est trempée dans la fiole, puis aspirée par la bouche sans être allumée
- 2) mettre quelques gouttes sur un mouchoir laissé au fond de la poche puis amener la poche contre son nez
- 3) le produit est aspiré par la bouche, en joignant ses deux mains
- 4) les deux fioles dans les deux narines en même temps
- 5) mettre quelques gouttes dans de l'eau gazeuse (ou du champagne), secouer le verre en y apposant un bout de carton au-dessus du verre, puis inhaler les vapeurs
- 6) le produit n'est pas inhalé mais bu

Commentaires :

1) On a pu entendre que cette méthode pour consommer le poppers venait des discothèques de Belgique, dans la mesure où le statut légal de ce produit n'y est pas actuellement le même qu'en France (il y a été interdit à la vente pendant des années, puis ré-autorisé, comme en France et est maintenant de nouveau interdit). C'est durant ces temps d'interdiction que certains usagers auraient trouvé cette parade pour en consommer de façon assez discrète... Un usager disait en entretien que cette technique était appelée « wet » (mouillé/humide) aux USA.

2) Technique de dissimulation, rapportée par Spiritek dans le questionnaire qualitatif Trend. Volonté de discrétion et à la fois, cela peut apparaître comme suspect pour celui qui observe la scène...

3) Inhaler par la bouche est un mode de consommation qui a surtout été remarqué auprès d'usagers expérimentés dans la consommation de poppers. Il s'agit par cette manière de potentialiser les effets du produit.

4) Une autre technique de potentialisation des effets. La citation associée dans le recueil des données est la suivante : « *Equipé de ses deux poppers (marque Amsterdam), il le prend et le fait prendre aux autres en tendant les deux fioles au-dessus de ses narines/celles de ses amis...* » (Notes ethnographiques).

5) Technique rapportée par Spiritek lors d'un entretien, mais aussi par un usager par ailleurs. En 2016, nous avons appris que cette méthode était surnommée « happy face », décrite comme plus douce et très euphorisante.

6) Mode de consommation qui n'est pas du tout approprié et extrêmement dangereux, notamment pour le système digestif (brûlures d'estomac). Et qui soulève un certain nombre d'interrogations : manque de vigilance ? A savoir, croire qu'il s'agit d'une fiole d'alcool et ne pas être renseigné sur le moment par le groupe sur la nature du produit ? Ou bien méconnaissance manifeste liée à un manque d'informations ? A ce sujet, certains observateurs ont laissé entendre, par exemple, que les buralistes étaient très peu voire pas du tout formés par les commerciaux qui leur vendaient les fioles de poppers.

Problèmes oculaires et brûlures

En termes de risques pour la santé, quelques symptômes sont repérés. Par exemple, des usages répétés peuvent engendrer des problèmes oculaires. Le fait d'avoir comme une sorte de voile devant les yeux, durant les heures qui suivent la session de consommation, ceci mêlé parfois à une certaine confusion mentale :

« J'en prenais régulièrement mais j'ai arrêté parce qu'à un moment donné quand je fermais les yeux, je voyais un « trou de lumière » où ton cerveau te dit d'en reprendre pour aller plonger dans le trou. Et à un moment je me suis vraiment dit qu'il fallait que j'arrête ça... » (Marie-Jeanne, 44 ans).

Certains professionnels du corps médical vont même jusqu'à affirmer que ces troubles de la vision peuvent même dans certains cas avancés, provoquer un risque de devenir aveugle.

Dans le même ordre d'idée, il y a également les fortes céphalées du lendemain, qui peuvent apparaître de façon très tenace ou, dans des cas plus extrêmes et plus rares, l'apparition de dommages neurologiques. Le caractère neurotoxique du poppers est effectivement bien réel.

Enfin, comme mentionné précédemment, les croutes, brûlures du nez et/ou de la muqueuse nasale peuvent apparaître en cas d'usages prolongés ou de mauvaises pratiques (laisser coller la fiole sur la narine).

Protoxyde d'azote

Le protoxyde d'azote se présente comme une substance sous forme gazeuse, conditionné dans des bouteilles métalliques. Il est utilisé originellement comme gaz de pressurisation, d'aérosol alimentaire ou bien en milieu hospitalier pour ses propriétés anesthésiques et analgésiques. Ce gaz a, par ailleurs, des effets excitants et euphorisants et est donc à ce titre détourné de son usage depuis des années ; notamment en milieux festifs alternatifs, où il est inhalé sous forme de ballons vendus à un prix modique (1€).



Forte visibilité dans l'espace urbain en 2017

C'est le premier rapport Trend où il nous est possible de pouvoir rédiger un chapitre complet sur ce produit. En effet, jusqu'à maintenant, les consommations de

protoxyde d'azote se cantonnaient principalement aux milieux festifs alternatifs (free-party, teknival), mais vers la deuxième moitié de l'année 2017, on a vu se multiplier le phénomène au sein de l'espace public urbain lillois. Il y a progressivement eu une très forte visibilité, de ces petites cartouches grises dans l'ensemble de la ville et plus particulièrement dans les quartiers de Moulins, Wazemmes et Lille sud. Le long des trottoirs, sur la voirie : impossible de passer à côté. La disponibilité du « protox » (ou « proto ») s'avère facile, puisque c'est un produit de consommation courant, trouvable en supermarchés/épicerie. Les épicerie locales ont particulièrement bien pris le train en marche, en proposant rapidement et de manière continue tant les cartouches (très visibles sur leurs étals) que les ballons de baudruce. La vente de « ballons » se ferait aussi dans des bars à chichas, sans plus de précisions.

« Nous souhaitons partager une observation sans lien direct avec les milieux festifs concernant la consommation de plus en plus importante en milieux urbains notamment par les personnes qui 'zonent' près des stations de métros du sud de Lille et de certaines villes de la métropole. Majoritairement des hommes, ils consomment dans la rue ou dans le métro de manière visible en gardant le ballon dans la bouche.

Nous assistons à une augmentation du nombre de cartouches vides dans les rues de Lille et sa métropole signifiant ainsi qu'une consommation de protoxyde d'azote y est faite.

Notre équipe a aussi observé la vente de ballons, cartouche et cracker dans des épicerie nocturnes de la métropole » (Spiritek, questionnaire).

Typologie des consommateurs

S'il y a toutes ces cartouches à terre, c'est bien qu'il y a des gens pour les consommer ! Mais alors qui sont-ils ? Le travail d'observation entamé en 2017 demande à être affiné lors des prochains mois, pour en tirer des conclusions plus précises, mais on peut déjà émettre certaines hypothèses sur les profils de ces consommateurs présents dans l'espace urbain :

- Les habitués des free-party
- Les habitués des bars à chichas
- Les collégiens

« X note que lors du travail de rue qu'ils font dans Roubaix, il a rencontré des consommateurs de protoxyde d'azote, et ce, de plus en plus. Publics : des jeunes de Roubaix de 11 à 14 ans » (Notes ethnographiques).

- Les chouffeurs (guetteurs) / vendeurs de rue

« On m'a dit que c'était les jeunes dealers ou les chouffeurs qui se défonceraient à ça. Moi j'ai des témoignages de chouffes qui passent leur journée à surveiller là... Faut bien qu'ils s'occupent, hein... » (Groupe focal sanitaire).

- Les publics polytoxicomanes précaires (à vérifier, car les professionnels interrogés ne semblaient pas avoir constaté ces usages parmi leurs files actives)
- Les jeunes filles prostituées pendant leur temps de travail

« Le Caarud fait le constat qu'ils accueillent de plus en plus de consommateurs de ce produit : des jeunes filles (à peine majeurs) qui prennent ça pour tapiner. Des niveaux de consommations excessifs, encore jamais vus. Il s'agit pour eux d'un questionnement émergent, pour lequel ils n'ont pas de supports visuels (flyer) donc il est difficile pour eux de s'accorder sur un discours commun. Une éducatrice se demande quels peuvent

être les impacts sanitaires des abus de protox, qui est considéré par les professionnels comme une sorte de porte d'entrée pour ces publics vers une polyconsommation. Motivations de cette consommation : « c'est l'éclate, c'est la fête » (réunion du Collectif RDR).

Comme un mouvement de va et vient, l'existence du protoxyde d'azote fut d'abord dans l'espace public (foyers, hôpitaux, etc...), à usage médical, avant d'arriver dans les « teufs », puis le phénomène semble s'être étendu à présent au milieu urbain et de gagner petit à petit, par suite, d'autres milieux festifs plus conventionnels/commerciaux :

« Je ne sais pas si c'est parce qu'on a un beau flyer maintenant ou bien si vraiment c'est rentré dans les mœurs mais on voit beaucoup plus de gens au stand qui en parlent, qui prennent le flyer, qui reconnaissent, qui disent : « ah, le proto, le gaz hilarant ! ». Avant, c'était marginal, on ne voyait ça que dans certains types de scènes, là dans toutes les scènes on l'a retrouvé, quasiment [...] Il y a des expérimentations voire des usages réguliers, un peu de tout : certains, ce sont les copains qui ont consommé donc ils sont intéressés par savoir ce que les copains font, des fois c'est eux, il y en a qui l'ont juste vu et qui sont curieux de savoir ce que c'est ces ballons qu'ils voient en festival. On a maintenant une bonne part de consommateurs, qui en prennent de temps en temps. » (Spiritek).

« Cracker »



Le siphon à chantilly, volumineux et encombrant, a depuis été remplacé par un « cracker » (cf. photo ci-dessus), accessoire discret vendu sur internet pour quelques euros. Il permet de craquer rapidement et directement la cartouche pour libérer le gaz vers le ballon.

« Pour son anniversaire, on lui a d'ailleurs offert un « cracker » spécialement adapté pour réaliser des ballons de protoxyde d'azote » (Notes ethnographiques).

Légère euphorie versus potentialisation

Le protoxyde d'azote provoque une sorte de douce euphorie, très momentanée/furtive, une sensation de chaleur, comme une ivresse passagère. Puis par effet de régulation, l'usage de protoxyde d'azote aurait aussi tendance à provoquer une réelle potentialisation des effets d'autres produits consommés durant une session/soirée.

« Du coup je parle avec lui du protox, il me parle des effets : en fait, selon lui, quand c'est consommé à jeun (sans avoir pris de drogues avant), ça fait un effet assez basique, c'est-à-dire légère euphorie passagère, sans plus... mais par contre, quand l'usager a pris des drogues

avant, ça fait tout remonter et ça crée une vraie grosse défonce (rapide, certes) ! Il cite par exemple le mélange avec les champignons. Il dit déjà en avoir pris 25 lors d'une même soirée » (Notes ethnographiques).

Enfin, à noter qu'un vendeur de 23 ans (originaire du Val-d'Oise) a été arrêté alors qu'il s'adonnait à de la vente de protoxyde d'azote, lors d'une free-party organisée au mois de juin dans le secteur d'Amiens. Le jeune homme se serait procuré de grandes bombonnes auprès d'une entreprise de plomberie locale. Il aurait exercé cette activité de vente de protoxyde d'azote de janvier à juin 2017. Si le protoxyde d'azote est légal en France, sa vente et sa distribution sont strictement encadrées et réservées à certains types d'organismes et de commerces ; la vente par des individus isolés n'est pas autorisée.

SYNTHESE

Les opiacés

L'héroïne est réputée pour être toujours très disponible à Lille et ce fut encore le cas en 2017. Les réseaux de deal de rue sont nombreux, répartis dans différents quartiers clairement identifiés de la ville. Le prix au gramme ne varie pas, par rapport aux années précédentes, et reste toujours le plus bas de France, soit 20 € le gramme (certains témoignages font état d'un prix encore inférieur). Les usagers ont la possibilité d'acheter en petites quantités, les dealers locaux s'étant adaptés aux faibles moyens financiers de leurs clients, cette logique étant encore plus poussée en 2017 que les années passées. La perception des usagers tend vers l'idée d'une héroïne coupée, pourtant, quelques analyses réalisées dans le cadre de Sintés ont montré une tendance à une héroïne de moins en moins coupée.

Concernant le deal, la plupart des vendeurs proposent à la fois héroïne et cocaïne. Aux dires des forces de l'ordre, ces réseaux sont de plus en plus structurés, violents, où on retrouve des individus multirécidivistes ; des armes de gros calibres sont souvent retrouvées. En parallèle, les protagonistes impliqués dans le trafic emploient des individus de plus en plus jeunes pour limiter les ennuis judiciaires, de même que des individus qui sont issus d'autres régions, pour de courtes périodes. On a aussi entendu parler de « testeurs de produits », notamment pour l'héroïne.

De nouveaux réseaux de deals d'héroïne sont mis à jour dans des zones rurales ou périurbaines ; la ville de Roubaix semble nouvellement touchée par une augmentation de la disponibilité de ce produit.

Enfin, on retiendra également qu'au mois d'avril, à Lille-sud, un laboratoire clandestin a été démantelé, les policiers y ont découvert treize kilos d'héroïne.

En ce qui concerne les **traitements de substitution aux opiacés (TSO)**, méthadone et BHD sont tous les deux disponibles à Lille, hors cadre thérapeutique, dans le cadre de ventes au marché noir. Le secteur des gares reste toujours identifié par les usagers comme le lieu où s'en procurer. Les vendeurs de TSO au marché noir sont majoritairement des individus précaires revendant une partie du traitement prescrit pour pouvoir acheter ensuite de l'héroïne ou d'autres substances. Sinon il s'agit aussi beaucoup de trocs ou de dons entre usagers.

En termes de détournement de l'usage, les pratiques d'injection ou de sniff de BHD sont toujours régulièrement décrites, des cas de sniff de gélules de méthadone ont aussi été rapportés.

Le cannabis

Le cannabis, toujours très disponible, est une drogue très présente à Lille, l'herbe étant plus présente que la résine ; l'herbe coûte en moyenne 10 € le gramme, la résine est un peu moins chère.

La qualité est jugée bonne par les consommateurs, même si, le plus souvent, ils ne connaissent pas la variété, le nom et/ou l'origine du produit qu'ils fument.

Les pratiques d'auto-culture ont l'air de gagner encore plus en importance en 2017, que ce soit à des fins personnelles (quelques plants) ou des fins commerciales (certaines plantations « industrielles » comptent plusieurs centaines de plants). La présence de ces herbes plus fortes en circulation pourrait donc être liée à cette culture à domicile, avec des techniques de pousse spécifiques, des ajouts d'engrais ainsi que le choix des variétés de graines via internet.

Au niveau du trafic, les vendeurs lillois de cannabis sont organisés dans des réseaux différents de ceux d'héroïne et de cocaïne et les saisies sont quasiment quotidiennes.

Quelques récits de recours au vaporisateur, au Volcano ou encore plus récemment, à la cigarette électronique (avec un liquide qui contient du THC) ont pu être obtenus en 2017. Cela participe à une lente évolution qui semble ne pas avoir pris trop d'ampleur, les usagers n'allant pas forcément au bout de la démarche lorsqu'ils commencent à réfléchir à ces nouveaux modes de consommation du cannabis.

Enfin, l'un des nombreux cannabinoïdes, le **CBD** (cannabidiol) a commencé à attiser la curiosité de certains Lillois, notamment des fumeurs de cannabis voulant diminuer ou arrêter leur consommation.

Les stimulants

La cocaïne a connu de nombreux changements depuis environ deux à trois ans. Le produit est de façon générale plus disponible à Lille, les stocks en circulation à l'échelle mondiale n'ayant jamais été aussi importants.

Elle est toujours aussi présente dans tout type de milieu festif et auprès de populations de situations et d'âges variés (particulièrement parmi les publics les plus insérés et plus âgés, de 30-40 ans). Elle a également pris une grande place parmi les populations précaires, qui peuvent maintenant s'en procurer pour de toutes petites sommes. Ainsi, en milieu urbain, on voit apparaître de nouveaux profils, et spécifiquement d'anciens usagers (d'héroïne, notamment), voire des non-consommateurs, qui reprennent ou débutent leur carrière de consommation de cocaïne. Leurs méthodes de consommation privilégiées sont plutôt le mode fumé - pratique décrite par les professionnels comme étant en augmentation - ou en injection, soit des modalités d'usages plus à risques et addictives.

Comme auparavant, la cocaïne est consommée le plus souvent en sniff par les festifs.

Les réseaux de deal sont distincts, selon qu'ils s'adressent à une population urbaine ou festive : en milieu urbain, le trafic de cocaïne est un trafic de cités, couplé avec la vente d'héroïne. En milieux festifs, on parlera de « deal d'appartements », avec des dealers se déplaçant au domicile des clients ou vers les lieux de fête, une pratique qui se développe fortement en 2017 -

Enfin, c'est une tendance lourde depuis quelques années : la circulation, en métropole lilloise, de cocaïnes très dosées, avec des taux pouvant aller jusqu'à 99% de pureté.

L'**ecstasy** a poursuivi son retour amorcé les années précédentes sur la scène festive, avec une grande variété, sur le marché, dans les formes, les couleurs : pas moins de 82 logos différents ont pu être distingués par le dispositif Trend, en 2017. Dans le même temps, la **MDMA** sous sa forme cristaux/poudre perd du terrain. Le produit est moins présent sous cette forme et est moins recherché par les festifs lillois. Signe de ce désamour, le déclin de la vente au « para » (une petite quantité de MDMA dans une feuille à papier à cigarettes), qui fonctionnait pourtant si bien il y a quelques années, avant le retour des comprimés sur le devant de de la scène.

Le **speed** est toujours présent à Lille, dans les milieux festifs plutôt alternatifs, au prix de 10€ le gramme. Mais pas de changements à signaler.

Les hallucinogènes

Le **LSD**, sous la forme buvard, est vendu généralement au prix de 10€ ; la forme liquide est plus rare à se procurer. Il est relativement disponible dans les milieux festifs alternatifs, lors des festivals ou autres grands évènements populaires auprès de petits réseaux d'usagers. Sa diffusion se fait via des petits réseaux, constitués le plus souvent d'usagers-revendeurs - déjà initiés aux drogues psychédéliques - qui ont des liens d'amitié ou qui a minima se connaissent.

Le mode de consommation par défaut est plus celui du fractionnement des usages (prise par quart, par demi).

C'est un produit qui semble remporter un certain succès auprès des groupes qu'il atteint, si l'on en juge de la diversité des types de cartons diffusés à Lille (smiley, Shiva, Hoffman, etc...). Certaines fabrications artisanales seraient même repérées, à l'occasion.

Le LSD reste toujours un produit qui fait peur aux yeux des gens qui en ont eu une mauvaise expérience : évocations de bad trips, de mauvaises expériences, d'histoires de gens qui seraient « restés bloqués ».

Enfin, certaines pratiques de « micro-dosing » (consommer de toutes petites quantités) sont repérées, avec différentes visées et contextes d'usages.

Il y a eu quelques évocations de consommations de **champignons hallucinogènes** cette année, mais ceux-ci sont davantage visibles dans certains milieux festifs alternatifs ou lors de grands évènements musicaux (festivals, teknival...). Mais nous avons recueillis peu d'informations, signe de la très faible diffusion de ce produit dans les espaces festifs généralistes. Pas de changements à signaler en 2017.

En ce qui concerne la diffusion de la **kétamine**, nous avons encore eu confirmation de sa forte présence en milieu festif alternatif : petits festivals techno, Teknival, free parties. Elle est vendue de 40 à 50€ le gramme.

Ses consommateurs sont généralement déjà initiés à d'autres produits, mais on peut aussi noter qu'il y aurait également un intérêt de la part de jeunes usagers, moins expérimentés. Drogue historiquement stigmatisée, elle inspire aujourd'hui beaucoup moins de crainte et attise la curiosité de nouveaux publics, comme nous l'avons prévu dans nos précédents rapports.

Les autres produits

Poppers

Depuis que sa disponibilité est effective dans les bureaux de tabac, la présence du poppers en milieux festifs lillois a véritablement explosé.

Le poppers est principalement observé en boîte à tendance techno, mais il peut aussi être consommé dans des contextes bien différents : soirée en appartement, bar populaire, boîte gay-friendly, autres concerts...

A Lille, il y a un changement d'image depuis plusieurs années vis-à-vis de ce produit : les représentations classiques d'un produit utilisé lors d'expérimentations juvéniles ou bien par des publics homosexuels n'existent plus. Des publics de plus en plus larges en consomment régulièrement. Ce n'est donc plus à une tendance à la « démocratisation » de ce produit à laquelle on assiste actuellement, mais à l'élargissement de sa place au sein de l'ensemble des produits consommés à Lille.

Enfin, plusieurs manières alternatives de consommer le poppers ont pu être mises à jour par le dispositif en 2017, signe tangible du fort développement de sa pratique à Lille.

Protoxyde d'azote

Initialement uniquement visible en milieux festifs alternatifs depuis longtemps, le protoxyde d'azote s'est un peu ouvert à d'autres lieux festifs lors de ces dernières années, mais surtout, sa consommation est apparue en milieu urbain, parmi certains groupes particuliers de la population : collégiens, « chouffes », prostituées, teuffeurs. Une visibilité soudaine est arrivée dans la ville de Lille au cours de ces derniers mois (cartouches grises retrouvées à terre dans plusieurs secteurs). Quelques profils sont hypothétiquement développés dans ce rapport ; les motivations des individus qui le consomment sont plurielles.

Les médicaments psychotropes

Du point de vue des études de terrain menées par Trend, la consommation de **médicaments psychotropes** se place entre une volonté d'auto-médication et des pratiques de mésusage avérées (souvent, dans le cadre de polyconsommations). Les classes de médicaments les plus observées sont : benzodiazépines, anxiolytiques, antidépresseurs, neuroleptiques.

En 2017, des prescriptions abusives sont toujours de mises de la part de certains médecins, et d'autre part, la disponibilité de ces médicaments au marché noir est toujours autant constatée à Lille.

On peut citer le Valium®, médicament qui est mésusé depuis de nombreuses années. De nombreux cas de dépendances sont décrits, surtout chez les publics précarisés/substitués, avec une vision sous-jacente de minimisation de ces consommations, voire même une banalisation selon certains professionnels. Ces

publics précaires le consomment avec de l'alcool, pour potentialiser les effets de « défonce ». En population générale, on peut aussi repérer des cas d'addictions à ce médicament, souvent chez des individus médicamentés depuis leur plus jeune âge (héritage familial).

Information importante : en 2017, il a été décidé que le Stilnox® (zolpidem) devra dorénavant être prescrit via une ordonnance sécurisée. Cet arrêté vise à limiter le risque d'abus et de détournement.

Enfin, d'autres médicaments font l'objet de mésusages, mais peu ou pas d'informations sont retrouvées à leur propos ; il s'agit du Rohypnol®, du Rivotril®, du Seresta®, du Xanax® ou encore du Lexomil®.

Les nouveaux produits de synthèse (NPS)

Produire de l'information à propos de ces nouveaux produits de synthèse requiert une double observation : les achats effectués sur internet d'une part, et plus rarement, ceux réalisés au sein des espaces festifs. De plus, il s'agit d'une catégorie de produits très disparate, consommés par des publics très différents et qu'il est difficile de regrouper en termes d'analyses sociologiques.

En 2017, il semblerait que ces observations de terrain à l'égard de ces produits, leurs pratiques, ainsi que les profils associés sont de moins en moins nombreuses.

On retiendra que persiste chez la plupart des enquêtés une réticence à se procurer des NPS : risques de repérage, méconnaissance à propos du contenu et des effets de ces produits, ou encore, pas/peu d'intérêt à en consommer.

Les substances dont nous avons pu entendu parler sont notamment : MXE, 2C-X, 25X-nBOME, 4-MEC, 3-MMC, ou encore le DCK.

Les usagers semblent ne pas parvenir à retenir les noms exacts des molécules ; il y a plutôt un besoin de se référer à des produits déjà connus pour qualifier le produit et ses effets.

A propos des profils de ces usagers : ils sont pour la plupart polyconsommateurs et expérimentateurs curieux. Mais les cas les plus observés de consommations émanent d'usagers opportunistes, qui ont eu l'occasion de tester un ou plusieurs de ces produits.

En termes d'effets, on constate qu'ils sont souvent ressentis comme inattendus : les effets mettent plus de temps à venir que pour les drogues classiques et ont tendance à durer plus longtemps. De plus, les dosages s'avèrent minutieux : les usagers ont des difficultés à les évaluer avec précision. C'est le cas par exemple d'une molécule dont nous parlons dans ce rapport : le 3-meo-PCP.

Citation recommandée :

Lose S., Spiritek, *Drogues sur le site de Lille en 2017. Etat des lieux et tendances récentes*, Lille, CedrAgir - OFDT, juin 2018, 104 p.

Ce document constitue le seizième rapport sur les faits marquants et les tendances liés aux drogues sur le site de Lille, pour l'Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies (OFDT) dans le cadre du dispositif Tendances récentes et nouvelles drogues (Trend). Edité par CedrAgir, il est rédigé à partir d'un matériel collecté par le coordinateur à CedrAgir, l'association Spiritek et par des professionnels et des usagers qui ont accepté de rendre compte de leurs observations sur les sujets intéressant le dispositif.

Celui-ci procède d'abord selon des méthodes qualitatives (observations, témoignages, entretiens, groupes focaux ...). Il permet, annuellement, de disposer d'un corpus d'informations sur les drogues et leurs utilisations, certaines déjà décrites, d'autres nouvelles, certaines spécifiques (les importants mouvements transfrontaliers), d'autres communes avec tout ou partie de celles réalisées dans les sept autres sites qui, avec celui de Lille, constituent le réseau Trend.

Les observations portent plus particulièrement sur six thèmes relatifs aux drogues :

- les populations qui en font usage ;
- les substances psychoactives consommées ;
- les modalités d'usage (préparation, administration, contexte) ;
- les dommages sanitaires et sociaux consécutifs à certains de ces usages ;
- les perceptions et représentations relatives à ces produits ;
- leurs modalités d'acquisition ou de production.

Cedrogir
Addictions

